

# LEM

Les temps changent : les sonos aussi !

100 W : 7.369 F  
120 W : 10.289 F  
240 W : 13.848 F  
360 W : 19.034 F

avec :  
chambre d'écho  
régulateur  
pupitre préampli  
ampli  
baffles  
supports de  
baffles compris



LEM SURPASSE TOUT CE QU'ON A PU VOIR JUSQU'A CE JOUR  
entièrement transistorisé  
Disponible en 100, 120, 240, 360 et de 500 à 5.000 watts.

Documentation sur demande

**GAFFAREL MUSIQUE** DISTRIBUTEUR NATIONAL  
18 bis, rue de Bruxelles, 75-PARIS-9<sup>e</sup> - Téléphone: 874.40.03  
3, rue Guy-Mocquet, 13-Marseille-1<sup>er</sup> - Téléphone: (16.91) 48.34.24

N°50 MARS 71

3F

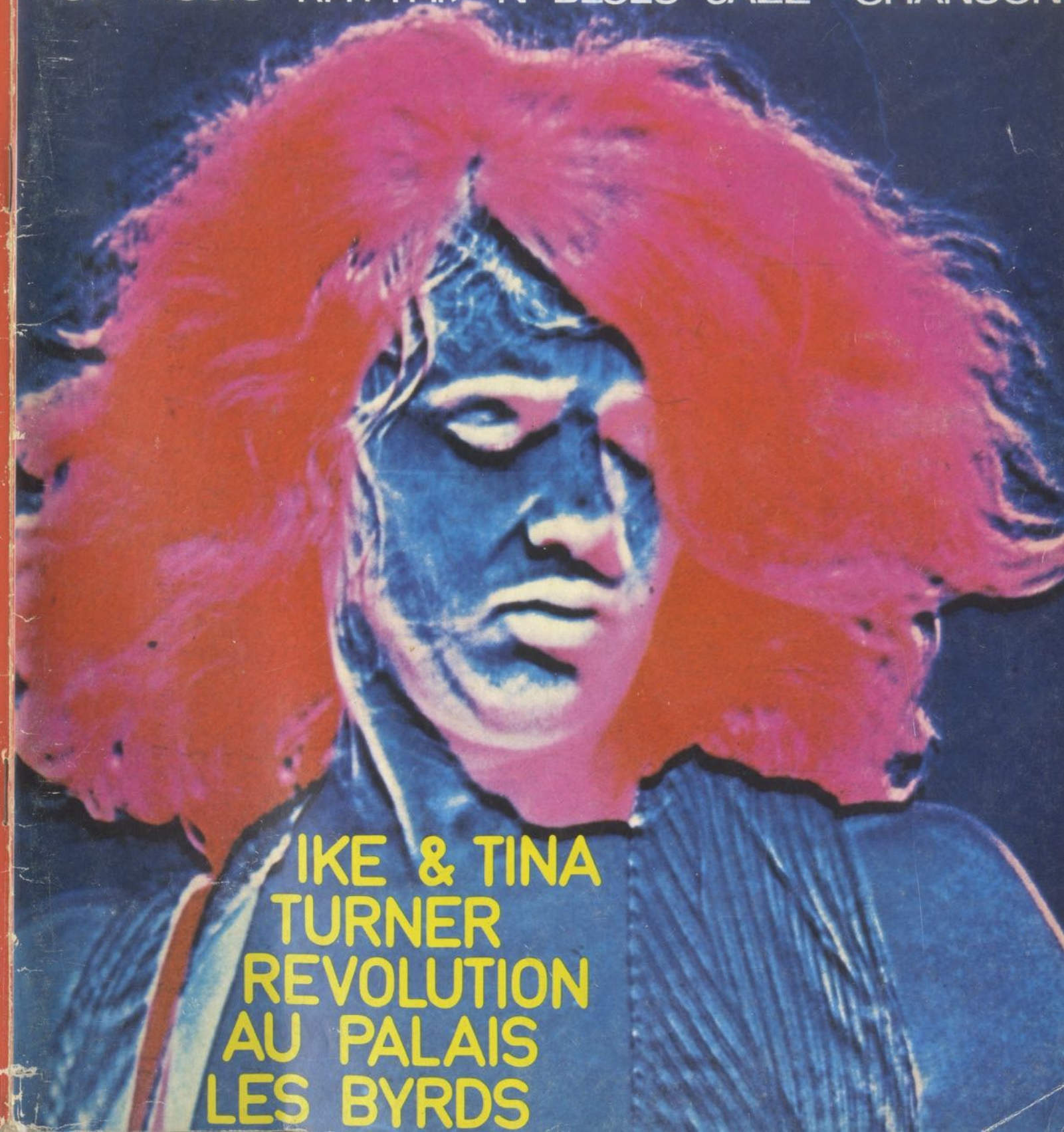
SUISSE 3 F

MENSUEL

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

Demandez  
conseil à :  
Edhin Hawkins  
Singers  
Aretha Franklin  
Duke Ellington  
Donovan  
Amalia Rodriguez  
Benny Goodman  
Sergio Endrigo  
Juliette Gréco,  
etc.



**IKE & TINA  
TURNER  
REVOLUTION  
AU PALAIS  
LES BYRDS**





Vous êtes passionné de  
Pop music...  
Rhythm'n'blues...  
Jazz...  
Chansons...

Amusez-vous  
à réfléchir  
avec

**Pilote**  
LE JOURNAL QUI S'AMUSE A REFLECHIR

...et... GOSCINNY - ALEXIS - BRETECHER - CHAKIR - DE BEKETCH -  
CABU - ESDE - FRED - GEBE - GIBO - GOUSSE - GREG - GOTLIB  
LOB - LUCQUES - MANDRYKA - MARTIAL - MORCHOISNE - PELAPRAT  
POPPE - REISER - RICORD - SOLE - VERLI - VIDAL - UDERZO  
CHARLIER - GIRAUD - JIJE - LINUS - MEZIERES - MORRIS

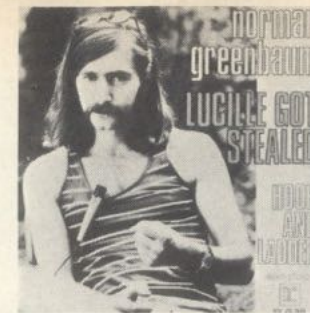
CHAQUE MARDI CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



MUNGO JERRY

BABY JUMP  
THE MAN BEHIND THE  
PIANO

45 tours PV. 15352  
(Pye)



NORMAN  
GREENBAUM

LUCILLE GOT STEALED  
HOOK AND LADDER

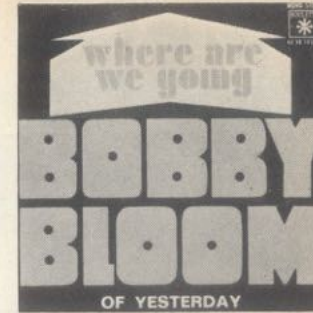
45 tours RV. 20.260  
(Reprise)



SWEET JANNIE  
VAN MORRISON

DOMINO  
SWEET JANNIE

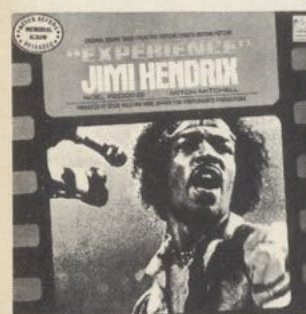
45 tours WV. 5153  
(Warner Bros)



BOBBY BLOOM

WHERE ARE WE GOING  
OF YESTERDAY

45 tours VR. 195071  
(Roulette)



JIMI HENDRIX

Bande Sonore Originale du film:  
" EXPERIENCE "  
33t 30cm SLDEI 782  
(Entertainment International)

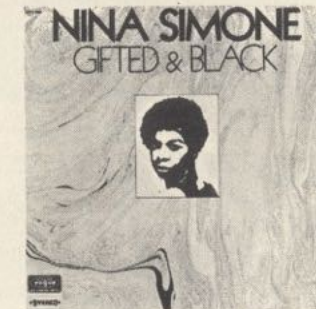
...ET 33 JOURS  
DE CONVALESCENCE  
AVEC CES AUTRES  
NOUVEAUTÉS

NOUS DISIONS DONC 45 JOURS  
DE TRAITEMENT AVEC CES  
NOUVEAUTÉS...



THE STRAWBERRY  
STATEMENT

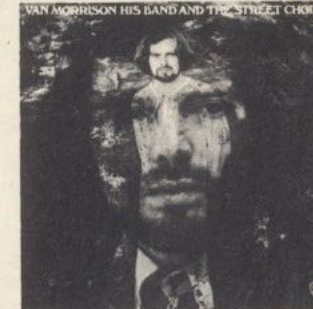
Bande Sonore Originale du film  
33t 30cm MS 2031  
Album 2 disques (Reprise)



NINA SIMONE

"GIFTED & BLACK"

33t 30cm SLDRK 779  
(Vogue)



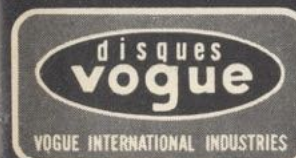
VAN MORRISON

His Band & The Street Choir  
33t 30cm WS. 1884  
(Warner Bros)

ET TOUJOURS LES N°1

PEOPLE - I am the preacher  
THE KINKS - Apeman - Rats -  
MUNGO JERRY - Mungo blues -  
TOMMY JAMES - Church street soul revival  
MAAJUN - Vivre la mort du vieux monde.  
DOROTHY MORRISON "Brand New Day"  
NEIL YOUNG - After the gold rush  
BROWNSVILLE STATION -

45 tours INT. 80259  
45 tours PV. 15350  
45 tours PV. 15351  
45 tours VR. 195070  
33t 30cm SLVLX 545  
33t 30cm SLDEK 774  
33t 30cm RS. 6383  
33t 30cm WS. 1888





# télégrammes

## FRANCE

**Musicoramas Europe 1:** Tom Jones sera là le 9 mars, un peu avant John Mayall + Elliot Rhandall (14 à 17 h 30; James Brown sera venu, avec son nouveau show jamais vu les 6, 7 et 8 ■ **Magma**, qui ne semble pas s'être dissous, jouait au Chat qui Pêche jusqu'au 11 février ■ L'agence Gaillard fournit, « à un prix défiant toute concurrence », un plateau composé de Martin Circus, Balthazar, Blues Convention et Christopher Laird ■ « Ils » m'ont tout de suite téléphoné pour m'assurer qu'« Ils » n'étaient pas séparés, même si des LPs solo étaient en projet; « Ils » = **Alice** ■ La musique du film de **Barbra Streisand**, « The owl and the Pussycat », bien que signée Blood Sweat & Tears, ne sortira sans doute pas en France ■ **On espère** que Johnny Winter, Santana, Byrds et quelques autres feront un petit crochet par la France lors de leurs tournées européennes prochaines ■ Les disques **Futura Records**, de Gérard Terronès, annoncent qu'un concert donné par **Red Noise**, **Triode** et deux autres groupes Futura, aura lieu courant mars à l'occasion de la sortie des LP de ces mêmes groupes ■ En raison des récents incidents, le Théâtre du 8<sup>e</sup> (Lyon) annule tous ses concerts pop (**Pink Floyd**, **Led Zeppelin**) ■ **Barricade**, d'Aix-en-Provence, nous annonce deux concerts: l'un au théâtre du Centre, le 4 mars, 21 h, entrée 5 F; l'autre au Richelm Club, le 18, entrée 6 F ■ L'émission sur **Albert Ayler**, prévue pour le début de mars, est repoussée, à cause de documents qui sont longs à venir, à la fin de ce même mois. Patientez ■ Si cela peut vous y aider, la marque « **Shandar** », distribuée par RCA, vient de faire paraître deux disques d'Ayler enregistrés à la fondation Maeght. Shandar éditera par la suite deux disques de Sun Ra également enregistrés à Saint Paul-de-Vence l'été dernier ■ **Triangle** pourrait sortir son disque en Angleterre, toutes les chansons seraient traduites à cet effet ■ Très marqué par toutes les « galères » dernièrement subies par son groupe, l'organiste des Pictures of Life s'est suicidé ■ Le disque de **Léonard Cohen** sortira chez CBS en avril ■ Les **Ten Years After** joueront le 10/3 au Hall 16 du Wacken à Strasbourg ■ Février n'avait que 28 jours cette année... accordez tout de même une oreille au disque de **Joël Daydé** (Daydé - Riviera 521160), l'ancien chanteur de Zoo ■ Le 28/3 à la Maison des Jeunes « **Léo Lagrange** » des Mureaux, concours d'orchestres amateurs (474-20-07) ■ Fac de Sciences d'Orsay, le 24/3: Arece et Triangle (21 h) ■ Le 28/3, salle Pleyel: Benny Goodman (17 h 30) ■ **Soirées Pop 25** (14, rue du Moulin-Joly, 11<sup>e</sup>) : 6: Alpha-Transfert ; 7: Komintern ;

12: Cemolina; 13: Ophelia; 14: Tresle; 19: Purple Piper; 20: Spiders; 21: Area.

## ANGLETERRE

Les **Stones** se sont à nouveau fait pirater: un LP vient de sortir, regroupant douze chansons déjà gravées par eux il y a une bonne centaine d'années ■ Le nouveau **Chicken Shack** est composé de John Glascock (bs), Brian Chapman (orgue), Pip Pyle (drms), plus Stan Webb; ils répètent tous comme des bêtes ■ Une tournée **Creedence-Booker T. & MG'S** en train de s'organiser pour le printemps prochain ■ **Toe Fat** n'existe plus, ce qui n'est pas bien grave ■ Les **Byrds** reviendront probablement en mai ■ **Gary Wright**, ex-Spooky Tooth, forme un groupe avec trois membres du défunt Fotheringay, plus Hugh McCracken, l'un des guitaristes les plus demandés du moment pour les sessions ■ Quatre cents personnes, bandes pré-enregistrées, vingt chansons, stéréo quadraphonique sur scène: **Townshend** est toujours aussi clair lorsqu'il parle des projets des Who et de la suite de « Tommy » ■ **John Entwistle**, par contre, a annoncé la sortie imminente de son LP solo, qui ne contient que ses propres compositions, excepté « Cinnamon girl » de Neil Young ■ On s'est enfin aperçu que Terry Ollis, le batteur d'Hawkwind, se déshabillait toujours intégralement avant un concert; toujours Hawkwind: John Harrison, bassiste, a été remplacé par Dave Anderson qui jouait auparavant avec Amon Düül II ■ **Grand Funk Railroad** pas très bien accueilli par la presse anglaise ■ **EMI** a refusé de distribuer « The Blackman's Burdon » car la chanson « PC 3 » contient des mots paraît-il désobligeants pour la Reine; il a fallu presser une nouvelle version, sans « PC 3 » ■ **Airforce se sépare** ■ **Mayall**, Sugarcane Harris, Larry Taylor & Harvey Mandel vont faire une tournée en mars ■ Un LP de **John Surman** et **John McLaughlin** sort sous le label Dawn ■ Problèmes avec celui de Traffic: une bande perdue pendant la grève postale, un Winwood pas content et qui veut enregistrer de nouveaux titres dans un cottage transformé en studio. Traffic ne changera jamais! ■ **Ian Matthews** (ex-Matthews Southern Comfort) a signé pour le monde entier et pour une période de trois ans avec Vertigo ■ Le **Grease Band** a signé un contrat avec Harvest ■ **Elton John** attire autant de monde dans les clubs où il se produit que les **Cream** de la meilleure époque ■ **Graham Bell** a quitté « **Every Which Way** », le groupe de l'ex-Nice **Brian Davidson** groupe, qui ne se distingue pas tellement, d'ailleurs. Pas étonnant lorsque l'on voit l'énorme quantité de formations qui existent (plus ou moins) en

Angleterre: si un groupe de cinq musiciens se sépare, cela en fait aussitôt cinq nouveaux. Bientôt: davantage de musiciens que de public.

## ÉTATS-UNIS

**Jerry Hyman** est parti de **BS & T** en emportant sa trompette ■ **Creedence** s'est payé un beau et long film (sujet: Creedence) mais a en même temps perdu un de ses membres, **Tom Fogerty**, lassé des tournées ■ **Joutes oratoires** pour savoir si Dylan est venu voir **Léon Russell** ou **Elton John** qui se produisaient dans le même spectacle ■ **Jerry Garcia**, **Grace Slick** et **David Freiberg** enregistrent on ne sait trop quoi ■ J'espère que sortira en France le LP que **Boz Scaggs** vient de terminer pour Columbia; Boz est le meilleur guitariste qu'ait jamais eu **Steve Miller** au sein du **Steve Miller Band** ■ **Bloomfield** sort de sa retraite pour un LP dont il composera une face, l'autre étant écrite par **Mark Naftalin** ■ **Poco** fait un malheur avec son disque enregistré en public ■ Débuts de **Mama Cass & Dave Mason** à L.A.: O.K. pour la musique, mais quelques réserves pour le « présentation » (vous connaissez **Mama Cass**?) ■ **Elton John & Leon Russell** se sont non seulement fait pirater en disque, mais aussi en video-cassette! C'est la première cassette-video pirate de l'histoire ■ **Bill Graham** a réussi à augmenter son empire en achetant le **Winterland** de San Francisco (6.000 places): il est tout simplement allé trouver les propriétaires du dit **Winterland**, a conclu l'affaire, et est revenu à Frisco dire à monsieur **Paul Barratta** (son ex-bras droit devenu manager du **Winterland**) qu'il n'était plus chez lui, mais chez lui ■ **Columbia** sort un « **Best of the Electric Flag** » qu'il faut absolument éditer ici, merci ■ Énorme campagne de promotion pour le nouveau LP de **Mountain** ■ **Grand Funk**, infatigable, enregistre son cinquième disque d'or ■ **Chess** vient de sortir les derniers enregistrements de **Muddy Waters** et de **Howlin Wolf**, et **ABC-Dunhill** annonçait un double LP de **John Lee Hooker** + les **Dominos** (sans **Derek**) et **Steve Miller** ■ **Cold Blood** est l'un des groupes californiens les plus en vue en ce moment avec un LP appelé « **Sysiphus** » et une jeune chanteuse dans la tradition de **Janis Joplin** ■ **Eric Clapton** élu meilleur guitariste mondial par les lecteurs de **Guitar Player** ■ **James Taylor** prépare son prochain LP ■ Pour répondre à un lecteur: toujours pas de nouvelles de **Mark Stein** et **Vinnie Martell**; d'autre part, les « **Pigeons** » sont les pré- (et non pas post) **Vanilla Fudge**, que nous n'avons pas oubliés. A propos, il semble que **Cactus** soit parti faire une cure dans le désert mexicain. — JACQUES CHABIRON.



LES BYRDS  
La pop des cow-boys.

## LES HOMMES OISEAUX

Byrds. Groupe magique. Mot magique aussi... Et qui évoque immanquablement sous les plumes journalistiques des envolées de métaphores et autres astuces oiseuses. Je ne faillis pas à la règle. Les Byrds, c'est Roger (ex-Jim) McGuinn; pas de problème: il est à présent le seul membre original qui reste, et d'ailleurs le nom du groupe lui appartient. Si vous êtes « ancien », vous vous souvenez sûrement de sa tête sur les premières pochettes: ce regard autoritaire derrière d'étroites lunettes rectangulaires, et cette allure très « cool », très West-Coast, allure d'ailleurs commune aux membres du groupe... comme leurs pantalons trop courts de l'époque. Bon, drôle de type que ce McGuinn. Toujours planant

entre son intérêt pour la drogue et son amour des choses aériennes et spatiales (l'onirisme naturel ou un peu forcé), et pourtant étonnamment réaliste bien souvent, même sur la drogue le cas échéant (cf. « Artificial energy », à propos des amphés). Il fut d'ailleurs une des premières « personnalités pop » à prendre parti en émettant des jugements de communication humaine, la pollution (en un temps où c'était plus méritoire qu'aujourd'hui), et autres problèmes de ce monde. Jagger ou Lennon étaient encore peu bavards en ce temps-là. McGuinn, sachez-le, n'avait pas toujours coulé des jours heureux à Beverly Hills, choyé par sa femme Dolores. Il est

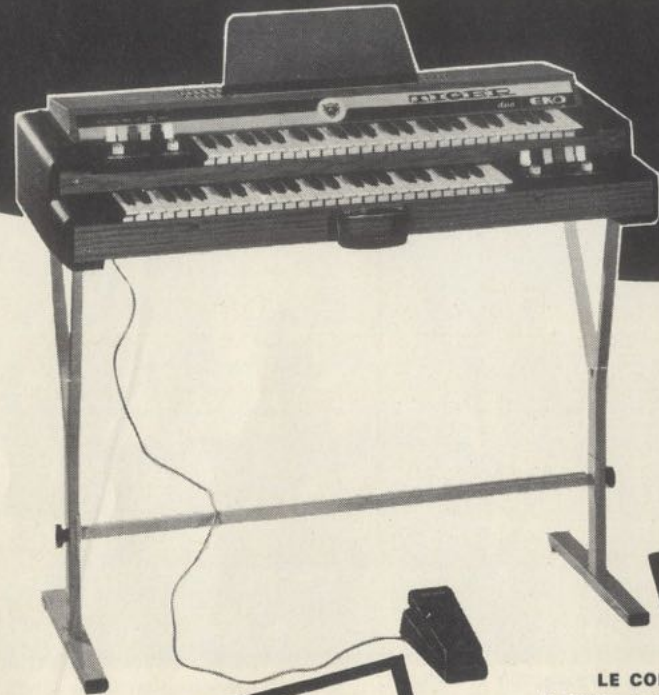
d'ailleurs né à Chicago. Guitariste, il fut soliste avec **Chad Mitchell** et **Bobby Darin**. **Folkman**, il vint chanter à **Greenwich Village** (comme tant d'autres) avant de « porter son message » sur la Côte Ouest. C'est là qu'un soir, en 64, un dénommé **Gene Clark** — guitariste qui vient alors de jouer un an avec les **New Christy Minstrels** — l'approche pour lui proposer de former un groupe. Trois autres musiciens sont rapidement trouvés. Ce sont **David Crosby** (guitare rythmique), **Chris Hillman** (basse) et **Mike Clarke** (batterie), et les répétitions commencent, qui dureront neuf mois... au cours desquels est enregistré notamment « **Mr Tambourine Man** ». La sortie du disque coïncide

avec leur première apparition sur scène, en mars 65. Si celle-ci est un peu désastreuse (mauvaise balance, ennuis techniques) par contre le disque connaît vite un succès national, avant de franchir les frontières. Beaucoup crurent alors que le succès des Byrds n'était dû qu'à la chanson de **Bob Dylan**, et depuis cette époque on n'a cessé de prédire leur chute. Le second simple, « **All I really want to do** », n'était pas pour contredire cela, cependant que le troisième reprenait magnifiquement le « **Turn Turn Turn** » de **Pete Seeger**. Mais bien vite on s'aperçut que les Byrds traçaient leur carrière en termes d'albums 33 tours (innovant, là encore), et que chacun de ceux-ci marquait une expérience. Avec les premiers, « **Mr Tambourine Man** »



# voici la nouvelle gamme d'orgues électroniques

## EKO



### LE TIGER DUO

2 claviers de 49 notes - do au do - 17 premières notes  
10 registres 16' - 8' - 4' + vibrato  
commutables en basses avec extension  
amplificateur incorporé. Livré avec housse  
et accessoires.

Avec leslie incorporé  
2 vitesses.



### LE CORALE LESLIE

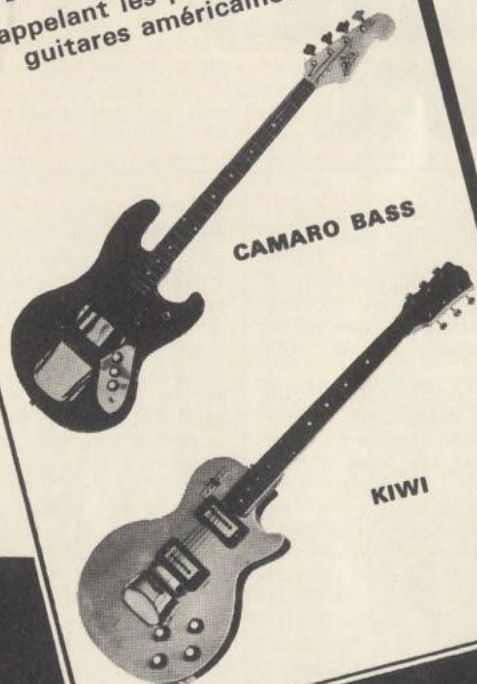
2 claviers de 44 notes, du fa  
au do, avec pédalier de basses,  
13 notes, do au do, 16' et 8',  
réverbération, vibrato -  
18 registres plus percussion  
et répétition. (prise pour  
écouteurs) avec leslie  
incorporé, 2 vitesses.  
LE CORALE LESLIE  
TRANSPOSITEUR :  
même modèle avec  
transposition électronique.



### LE CORSAIRE

Clavier de 61 notes,  
do au do, 5 octaves,  
enregistrement par tirettes  
harmoniques, flûte reed, 16'  
8' - + 5'1/3 + 4' + 2'2/3  
+ 2 - Percussion  
et répétition - Orgue  
portable livré avec housse  
contenant pieds, pédale  
et accessoires.

2 nouveautés EKO  
rappelant les prestigieuses  
guitares américaines :



CAMARO BASS

KIWI

Distribué en exclusivité par

# Couesnon

31 rue du Maroc - Paris 19<sup>e</sup> - Tél. 206-69-80

et « Turn Turn Turn », — tout  
comme avec le quatrième  
album de Dylan — on réalisa  
l'importance de leur apport  
musical: du folk électrifié que  
l'on appela tout naturellement  
folk-rock. Le LP suivant,  
« Fifth Dimension », révélait  
plus précisément les préoccupa-  
tions spatiales de McGuinn  
(« Mr Spaceman »). Quant à  
la musique, c'était l'acid-rock  
avant l'Airplane, aussi planant...  
Les autorités américaines,  
ennuyées par cette « nouvelle  
mode » d'encenser la drogue  
dans les chansons, se devaient  
de faire quelque chose. Elles  
interdirent sur les ondes « Eight  
miles high » (qui aurait bien  
pu avoir pour sujet un avion,  
comme l'a toujours soutenu  
son auteur), sans même faire  
attention au morceau-titre...

« Younger than Yesterday »  
(4<sup>e</sup> LP) révélait au moins, au  
gré de ses splendides har-  
monies, deux « super-titres »:  
« Why » et « So you want to  
be a rock & roll star ». Ainsi,  
tu veux être une vedette du  
rock and roll, tiens donc...  
Une déception que Jim avait  
dû connaître.

« Best of the Byrds » était une  
remarquable compilation de  
leurs premiers titres les plus  
révélateurs.

Après toute une série de chan-  
gements de personnel, « The  
Notorious Byrds Brothers »  
n'étaient plus que trois. Ce  
sixième album marquait un  
éclatement dans la forme, avec  
des titres comme « Change is  
now » ou « Going back ». Au  
sujet du premier départ, celui  
de Gene Clark, vers la fin de  
1965, on raconte que celui-ci  
fut subitement pris d'angoisse  
au moment de monter dans un  
jet. McGuinn demeura impé-  
ratif: « Man, if you are a Byrd,  
you fly ». Clark forma par la  
suite un groupe de country  
avec Doug Dillard. Mike Clarke  
l'y rejoignit, avant de se  
joindre aux Flying Burrito Bros.  
Le septième album, « Sweet-  
heart of the Rodeo » vit l'incur-  
sion la plus totale des Byrds  
dans la country music. Sans  
doute à cause du passage au  
sein du groupe de l'organiste-  
pianiste Gram Parsons. « You  
ain't going nowhere », de  
Dylan, en fut le titre le plus  
remarqué, réédité sur l'album-  
collection « Rock-Machine »  
N° 2.

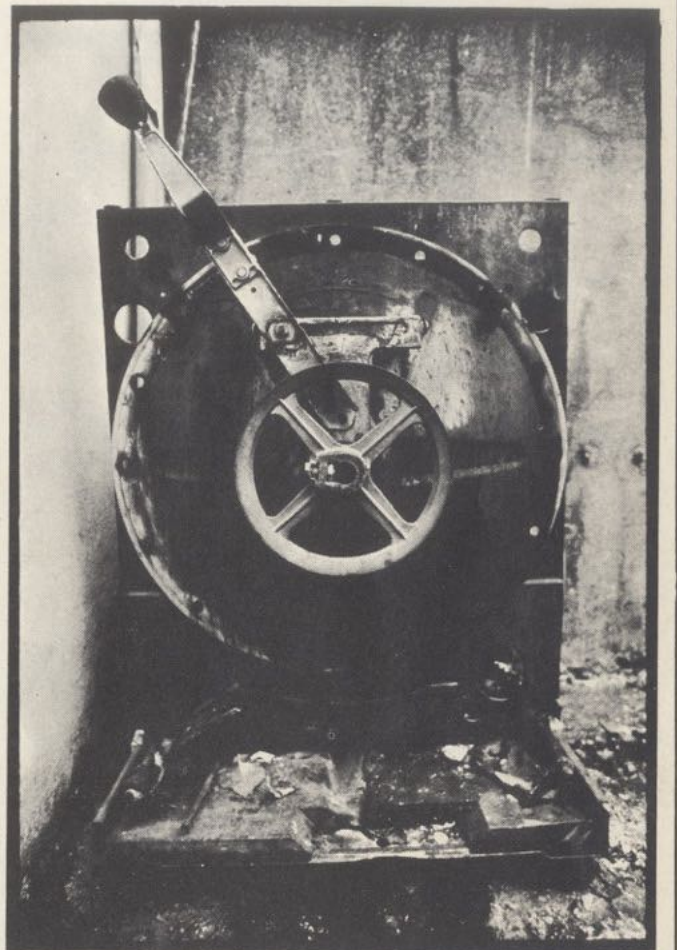
Les passages des Byrds en  
Europe ont été assez rares et  
se sont surtout limités à  
l'Angleterre. Celui dont le  
souvenir se transforma en culte  
parmi les « heads » londoniens  
eut lieu en juillet 68. Mêlés à  
ceux-là, on pouvait d'ailleurs  
remarquer Keith Richard ou  
Ric Grech au Middle Earth

(de Covent Garden) et Mc  
Cartney, Harrison, Hendrix  
et l'Experience, Brian Jones,  
Jagger, et j'en passe, à l'Albert  
Hall. Suivit une tournée en  
Afrique du Sud qui valut bien  
des soucis à Roger McGuinn  
(cf. R & F 29). Ce fut le pré-  
texte du départ de Gram  
Parsons et Chris Hillman, qui  
fondèrent les Flying Burrito  
Brothers, autre groupe à do-  
minante country. Et McGuinn  
devait recruter une fois de plus  
de nouveaux musiciens: un  
guitariste, Clarence White, qui  
figurait déjà sur leurs albums  
depuis « Younger than Yes-  
terday » (en tant que musicien  
de studio, Clarence avait joué  
avec des tas de gens, secondant  
les Everly Brothers ou rem-  
plaçant les Monkees!), un  
bassiste, John York, aujourd'hui  
remplacé par Skip Battin, autre  
« vieux de la vieille ». Passez-  
moi l'expression et revenons  
au début de 1969, où les  
Byrds publiaient leur huitième  
album: « Dr Byrds & Mr Hyde »  
voyait s'opposer l'acid-rock  
des explorateurs de l'espace et  
le country des cow-boys (« le  
country, c'est la pop des  
cow-boys » disait quelqu'un ré-  
cemment. Oui, dommage qu'il  
n'y ait plus de cow-boys qu'au  
cinéma et que le country soit  
autant synonyme d'esprit réac-  
tionnaire).

...Depuis il y a eu « Ballad of  
Easy Rider », avec de nouveaux  
sons, de nouvelles incursions  
(apparition du « moog ») et des  
B.O. de films (Candy, Easy  
Rider). Et ce double-album que  
vous auriez aujourd'hui intérêt  
à acheter (voir R & F 48). A  
travers toutes ces additions  
de styles s'est toujours révélée  
une extraordinaire homogé-  
néité, une consistance inouïe.  
Au-delà de l'incessant enri-  
chissement s'est perpétué un  
son distinctif dont l'élément le  
plus constant est sans doute le  
vocal de genre bluegrass. C'est  
le « son Byrds », un peu l'anti-  
thèse des sons heavy.

Il n'est pas trop tard pour le  
découvrir. Ceux qui étaient à  
Bath, en juillet l'année passée,  
eurent l'occasion de vivre, au  
petit matin et sous la pluie,  
l'une des plus belles envolées  
des Byrds, sur guitares acous-  
tiques à cause de l'absence de  
courant. Trois heures qui durent  
réchauffer au moins le cœur  
de beaucoup. Car Mr Tambou-  
rine Man, c'est bel et bien  
Roger McGuinn; il jouera  
toujours une chanson, pour  
vous — qui n'aurez plus  
sommeil — et il vous emmè-  
nera encore voyager. —  
SERGE DUMONTEIL.

## BRUITS DE L'OMBRE



L'underground français com-  
mence à prendre forme. Déjà  
s'implante ce qui est l'essentiel  
d'un mouvement, une presse  
parallèle, différente, en dehors  
du circuit de distribution officiel.  
Une presse où l'on s'exprime,  
champ libre de l'imagination,  
qui n'évite pas la confusion,  
qui la recherche même, pour  
elle, expression véritable du  
bouillonnement qui secoue le  
vieux monde. Un nouveau  
titre pour mars: « Arzachel »  
(nom d'un personnage de  
Lovecraft), format OZ (boîte  
postale 115 Paris 18<sup>e</sup>; siège:  
13, rue Pascal, 5<sup>e</sup>) qui sera en  
vente dans les librairies spécia-  
lisées, à la crieuse lors des  
concerts et manifestations pop  
ou underground. Le n° 2 du  
« Parapluie » est paru ainsi  
qu'un supplément bandes des-  
sinées (« parapluie »). Au  
sommaire, un texte de Wihlem  
Reich (misère sexuelle et mora-

lisme sexuel bourgeois), le  
rapport canabis du gouver-  
nement britannique; contrai-  
rement au premier numéro  
beaucoup de textes à lire, des  
photos de free-jazz men et un  
poster d'Albert Ayler, des ban-  
des dessinées et des cut-  
ups d'Henri-Jean Enu. Ceux  
qui réalisent le journal sont  
musiciens, membres du groupe  
« Fille qui mousse ». Le pre-  
mier épisode des aventures de  
Jacqueline Prothèse, la bande  
du supplément vendu à part,  
est dessiné par Philippe Le-  
gendre, inspiré, c'est un hom-  
mage, par Crumb et Willem.  
Au sommaire de la « Veuve  
Joyeuse » n° 0 (journal sou-  
terrain pour adultes éclairés)  
un texte de Burroughs, des  
bandes dessinées « fantâs-  
tiques » de Vitalis, un dessin  
de Willem. Les créateurs du  
canard font un appel au  
peuple: recherche de diffu-





# Elton John



## révélation de l'année

33 t. : **TUMBLEWEED CONNECTION**  
45 t. simple : **YOUR SONG**  
Rappel :  
33 t. : **ELTON JOHN DJM 406**



seurs, d'un local, etc... (Boîte postale 15007, Paris).

Celui qui signe Jonathan Farren et à qui on doit la publication indispensable des textes du Jefferson Airplane présentés et commentés annonce pour mars le résultat d'un même travail effectué sur Country Joe and the Fish (en vente à la librairie L'actualité, 38, rue Dauphine et chez Pan musique). Chez Pan musique aussi, le pirate d'Hendrix « Live experience 1967-68 », enregistrements divers au Top Gear, à la BBC, en concert, etc...

Une boutique « spécialisée » est ouverte à Lyon par Marcel Jullien (33, rue Hugues-Guérin, 69-Lyon 8<sup>e</sup>). Livres et revues underground, science fiction, comics et disques pop et jazz. Premier endroit de ce genre à Lyon: cela risque d'être le rendez-vous des freaks de la grande cité bourgeoise. Vous y trouverez, bien sûr toute la presse souterraine française.

Une adresse; celle du contact parisien du Swiz Center londonien, intéressé par tout ce qui concerne l'underground: Daniel B. Petersen, 12, allées Robert-Estienne, 93, Livry-Gargan. Leur « référence », précise-t-on: le phallus du festival de Newcastle, Wight 69, des voitures spéciales pour Wight 70 et à Bruxelles (cf. article « Fête ou conflit » dans Rock and Folk). Écrire seulement.

Max Peteau, directeur du « Pop » (dernier numéro réalisé par la Hog Farm) organise des spectacles pop, expérience musicale, films, etc., tous les jeudis soir aux Halles, dans les locaux de l'UER d'architecture, rue Vienne. Après le Grand Berthoulet et le light show de Vasco, la présentation d'un grand orchestre formé de free-jazzmen et de musiciens pop, des concerts Planetarium, Red Noise, etc. sont annoncés (renseignements 700-85-28).

Pour mars la sortie d'un disque d'un groupe qui revendique entièrement l'étiquette « underground » et dont je vous ai déjà parlé le mois dernier: Mahogani-brain, texte de Bulteau parlé sur un accompagnement musical hypnotique. (Futura Records).

Bien que dépendant du Conservatoire national supérieur de musique, il nous faut signaler les activités du Groupe d'Action Musicale: création d'œuvres de Terry Riley, Steve Reich. Ainsi ont-ils donné au pavillon des USA de la cité universitaire un concert, avec « In C » de Riley et « Violon

Phase » de Reich (direction musicale et mise en scène de Renaud Cagneux). Si vous vous intéressez à la New Music américaine vous pouvez toujours écrire pour être tenu au courant des activités du groupe (14, rue de Madrid, Paris, 8<sup>e</sup>).

Dans un journal qui n'appartient pas tout à fait à l'underground « L'Idiot liberté » (n° 2 Janvier 1971) il faut lire absolument le livre-journal divisé en trois grand chapitres: un

débat entre jeunes militants ouvriers sur l'ennui, un « ghetto en or », réflexions sur le mythe de la culture populaire d'un correcteur typographe, et un papier ni impressionniste, ni politique, ni vraiment sociologique (tout cela à la fois) sur le racisme anti-jeune. Indispensable pour ceux qui proclament une neutralité du phénomène pop et de la musique qui lui est solidaire. Mais nous y reviendrons. — PAUL ALESSANDRINI.

## B POUR BEAUTIFUL



**JOHN SEBASTIAN**  
Comme au café.

B pour Beautiful. Et il n'y a rien de prétentieux dans cette attribution, car la beauté de Sebastian c'est celle de la radieuse Californie, de la chaleur électrique des fins de matinée et des « cats » qui jouent de la « good time music ». Sebastian c'est, si vous voulez, une tortue qui sommeille sur une plage chaude du Pacifique, ou encore un Lennon qui aurait bien tourné. Il est une de ces personnalités dont les compositions évoquent instinctivement une pléiade d'images; il fait partie de cette élite des Lennon, Neil Young, Donovan, Ray Davies et à un degré supérieur Frank Zappa qui sont capables, en quelques mots, de faire naître dans votre esprit le sentiment que vous êtes chez vous dans leur univers. Sebastian est un magicien...

A l'écoute de son premier album solo (sur lequel figurent des invités comme Crosby,

Stills, Nash, Dallas Taylor, Harvey Brooks, Ray Neapolitan, Danny Weiss et les Ikettes), on constate la diversité des formules d'accompagnement utilisées par John Sebastian, et il est permis de s'étonner que ses compositions s'accommodent de garnitures aussi diverses que les cuivres funky, l'harmonium, les congas, le vibraphone, le clavecin et la pedal steel guitar. Mais, et c'est là où l'on voit son talent (et celui de son producteur Paul Rothchild), Sebastian, conscient de l'unité de ton de ses morceaux, y remédie par l'emploi d'un nombre d'instruments suffisant pour lui permettre de toucher, selon son humeur au rock (« Red-eye express ») à la soul (« What she thinks about », très Phil Spector), ainsi qu'aux rondes enfantines (« Fa-Fa-Fa ») et même à la musique latino-américaine (« Magical connection »). Cette versati-

lité, on peut l'expliquer par l'environnement musical qui fut le sien durant son adolescence; fils d'un harmoniciste classique, le petit John, pour ne rien devoir à son père, décida d'apprendre l'harmonica dans les rues de New York (ce n'est que plus tard qu'il devait vivre en Californie). Puis, fier de deux accords de guitare qu'il connaissait, il écouta les rockers de la grande époque (il composa « Nashville Cats » en souvenir de ces jours où Elvis Presley était encore chez Sun). Son engouement pour le rock passé, il traversa sa période « folkie » et, en adepte fervent de la musique revivaliste, entra dans l'Even-Dozen Jug Band qu'il devait ensuite quitter pour les Mugwumps (Cass and Denny, futurs Mamas and Papas, Zal Yanovsky et Jimi Hendrix). Ses intérêts musicaux le portèrent ensuite vers le blues, et il fit la connaissance de Lightnin' Hopkins.

On voit donc que Sebastian avait acquis une certaine pratique des différents styles populaires de son pays quand il forma avec Zal Yanovsky, Steve Boone et Joe Butler les Lovin' Spoonful (en hommage à Mississippi John Hurt qui, dans un de ses blues, chantait « I love my baby by the lovin' spoonful »).

1966 arriva, et deux hits fantastiques (« Daydream », « Summer in the City ») établirent le groupe. Nous avions tous alors les yeux tournés vers les USA: c'était l'époque folk-rock de Dylan, le renouveau de la pop américaine et la généralisation du mouvement protest. Beaucoup d'entre nous (artistes-public) prenaient alors des positions qu'ils ont depuis plus ou moins défendues. John Sebastian ne se fit jamais énormément remarquer par ses idées à ce sujet et, depuis, il est resté fidèle à sa ligne de conduite, optant pour un monde de fantaisie plutôt que pour celui de l'engagement. Sebastian choisit donc le « funny side of life » et, après qu'une malencontreuse affaire de stupéfiants ait assombri le ciel des Lovin' Spoonful, reporta ses efforts sur la composition de musiques de films (« What's up, Tiger Lily », « You're a big boy now »); l'expérience lui fut, dit-il, très profitable car il apprit ainsi à travailler suivant d'autres critères que les siens. Il y eut ensuite le succès de « She's a lady » et le début d'une longue période d'hibernation de laquelle devait naître son premier album.

Au niveau des textes, l'intérêt



4 concerts  
exceptionnels  
5, 6, 7 et 8 mars

# JAMES BROWN

"the King of Rythm'n Blues"

AL'OLYMPIA



**SEX MACHINE**  
2612 013  
musicassette 3504 001

30 cm  
nouveau



**SUPER BAD**  
2310 089  
musicassette 3100 107

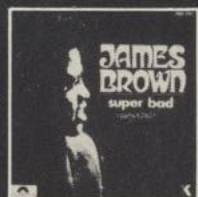
et 2  
nouveaux  
simples



**BEST OF JAMES BROWN. vol. 1**  
2310 087  
musicassette 3100 106



**SEX MACHINE**  
2001 071



**SUPER BAD**  
2001 097



**GET UP, GET INTO IT,  
GET INVOLVED**  
2001 133



**HEY AMERICA!**

... et toujours à l'OLYMPIA le 14 mars  
à 17 h 30

JOHN  
MAYALL et

ELLIOTT  
RANDALL



**U.S.A. UNION**  
2425 020  
musicassette 3177 023



**EMPTY ROOMS**  
2425 051  
musicassette 3179 051



"RANDALL'S  
ISLAND"  
2425 041



de Sebastian se situe principalement sur le plan de la recherche de communication (dont il semble tant avoir besoin). On sent un homme prêt à recevoir le message des êtres (« How have you been »), ému de la solitude des choses (« The room nobody lives in ») et capable de cacher son amertume sous un voile de tendresse (« She's a lady »). Mais le meilleur de lui-même, Sebastian le donne quand il est sur une scène. Je l'ai vu à deux reprises cet été et à chaque fois j'ai été frappé par l'atmosphère de complicité qui régnait entre l'artiste et le public; ce garçon qui arrive, vêtu de tout le soleil de la Californie peint sur sa veste, la main levée, les yeux rieurs derrière ses lunettes, devant cinq cent mille personnes comme s'il entrait dans un café, semble tellement étranger à ce monde du show-biz! Le merveilleux de la prestation d'un John Sebastian, c'est que vous prenez soudain conscience de l'existence de vos voisins; ceux qui n'étaient

encore il y a quelques instants que des corps tassés contre vous deviennent soudain des phares dont le petit feu de bonheur qui brûle dans les yeux vous donne envie de chanter. Sebastian regarde la foule d'un air goguenard et paraît ne pas comprendre pourquoi ces milliers de voix et de mains montent dans le ciel d'août. Il parle de « ces jeunes Américains qui vont à la révolution dans la voiture de leur père », et les rires lui répondent. C'est la fête; seul l'invité d'honneur semble parfois s'en éloigner, comme s'il souhaitait retrouver le silence. Un après-midi de septembre, la pluie tombe, froide et triste, sur quelques milliers de beautiful people réunis à Hyde Park pour le dernier concert public de l'année; l'auteur de « Daydream » arrive sur scène en riant et regarde le ciel; quelques minutes après, le soleil s'échappe d'entre deux nuages tandis que les enfants lancent des cris ravis. John Sebastian est un magicien... — YVES ADRIEN.



T. Rex

Rod Stewart

ROD STEWART ET T. REX A POP 2

A Pop 2, ça va et ça vient, du bon au moins bon avec, malgré tout, une certaine préférence pour les choses de qualité. Il convient d'apprécier à sa juste valeur le fait que, pour une fois à la télé, les gens qui s'occupent de cette émission ne sont pas trop (pas trop) prisonniers des modes passagères et des tubes on ne peut plus éphémères. Selon le budget qu'on leur accorde, ils choisissent leurs groupes et vont jusqu'à les importer pour eux seuls. Ainsi de Rod Stewart et des Faces, qui donnèrent à la Taverne de l'Olympia un excellent spectacle, partagé entre la violence du hard-rock (on se souvient que Stewart fut le chanteur du Jeff Beck Group) et la simplicité sonore d'une musique assez proche du Country américain. Aucun autre critère que la qualité musicale m'avait dicté aux gens de Pop 2 cet excellent choix, il convient de les en féliciter car, aussi incroyable que cela puisse paraître, ils prennent là des risques. Pour compenser cette audace, ils avaient aussi invité T. Rex (ex-Tyrannosaurus Rex), dont le « Ride a white swan » se vend comme des petits pains. Mais, là encore, le choix n'était pas mauvais, un succès commercial n'étant pas forcément synonyme de prostitution. T. Rex a fait ses preuves durant ses années d'obscurité, il a bien, aujourd'hui, droit à un peu de lumière. Le groupe a mis un peu de rock dans son folk, sans que sa musique perde de son charme délicat et un peu désuet. Ces deux groupes, tellement différents, sont un bon reflet des contradictions et des problèmes de Pop 2, obligé pour survivre de pratiquer certaines concessions mais capable de le faire en restant à un certain niveau de qualité. Sauf en ce qui concerne le son!

## QUELQUES IMAGES DE PLUS...



ELIZABETH WIENER  
Excitante araignée velue.

Une légende appuyée par quelques anthropologues d'aujourd'hui (Mazel dans son livre: « Les énigmes du Maroc » paru chez Laffont pose l'hypothèse) affirme que les Berbères sont des descendants du peuple de l'Atlantide. Quel que soit leur passé, il est évident que leur musique est un grand mélange. La musique des kasbahs du sud du Maroc est aussi diverse que la pop music anglo-saxonne, ça n'est pas peu dire. Soumise aux influences de l'ouest et du sud, elle est à la fois une composante rythmée de ce qu'ont importé les conquérants arabes en revenant de l'Inde et des apports africains noirs, entraînés vers le nord par les esclaves. Ravi Shankar et Myriam Makeba. Du tourbillon des sons (que les habitants de San Francisco en l'adaptant ont appelé psychédélique) des sages des portes de l'Asie jusqu'au martèlement oppressant des cris d'espoirs des joueurs de tam-tam (que les habitants de New-Orléans en l'appropriant ont appelé le blues). Le rythme est à la fois prise de conscience de l'univers, du mouvement des planètes et de la beauté en soi chers aux joueurs de sitar et de tabla et à la fois plainte aigu de ce que Paul Oliver (1) a entendu être le début du rock and roll. C'est, entre autres, ces quelques réflexions que je me faisais en écoutant la musique grotesque de Maurice Jarre qui accompagne « Lawrence d'Arabie », le film de David Lean. Je suis retourné voir ce film après avoir

vu le Maroc et les sables désertiques où furent tournées des scènes avec Peter O'Toole. Dans cette fresque, méprisée à tort par les cinéphiles, on sent vraiment l'odeur de ces régions. Manque une musique adéquate. Sauf quelques « you-yous » pour saluer le retour de Lawrence, avant la bataille ultime. Mais rien à voir avec ce que j'ai entendu à Taourirt, par « l'aouache » local, composé de plus de cinquante femmes à la langue rapide et obsédante accompagnées par les hommes en burnous frappant sur leurs tambourins de peaux de chèvre, préalablement chauffés et tendus. Lawrence O'Toole, le névrosé, avait un rêve: réunir les Arabes en une vaste nation. Aujourd'hui, membre du Secours Rouge, il se battra sans doute pour la même cause, dans les mêmes déserts. Pour maintenir sa réputation, David Lean en fait trop. « La fille de Ryan », c'est long. Il faudrait tout couper et en faire un court métrage. Ne garder que quelques plans de Robert Mitchum. Mais Charles Laughton avait déjà en 1955 (« La nuit du chasseur ») immortalisé en images le vieux torse nu et les yeux de bête humaine. Garder aussi quelques photos de Sarah Miles. Mais Joseph Losey avait déjà en 1963 (« The servant ») tiré parti de son excitante fri-mousse. Et de sa bouche presque aussi sensuelle que celle de Mick Jagger dans « Ned Kelly ». Tony Richardson comme David Lean a filmé des



dan armstrong

photo nencio

**BEFRA** ELECTRONIC

GUITARE  
GUITARE BASSE

6 MICROS  
INTERCHANGEABLES  
INSTANTANEMENT

11 et 13 rue St-Eloi MARSEILLE 10°. Tél. 48.58.80 - 3 et 5 Bd de Clichy PARIS 9°. Tél. 878.36.41

révoltés irlandais, face à l'odieuse contrainte policière britannique. Les décors sont différents (très beaux tous les deux) comme les époques mais le sujet reste d'actualité. Pourquoi les critiques s'acharnent tant sur les films interprétés par le chanteur des Rolling Stones? Même les journalistes, les plus ordinairement sérieux, sont-ils à ce point des homosexuels (trop) refoulés pour avoir honte de regarder en face Mick Jagger? Ses films n'ont pas besoin d'être maudits à ce point. Il est vrai que Mick, lui-même, ne parle pas de sa carrière cinématographique avec ferveur. Lors de son passage à Paris, le mois dernier, il m'a dit que « One plus One » ne l'intéressait pas, que « Ned Kelly » était mal dirigé et « Gimme Shelter » (sur le festival d'Altamont) mal monté. Il lui reste une tendresse pour « Performance »: « c'est pas mal ». Pour moi, c'est le summum de la réussite. Donald Cammel a su écrire ce que sentait Brian Jones en vivant et en mourant (pour autant tourné un an plus tôt). Altamont aura été la fin d'une époque d'espoir et d'illusion: ce grand mouvement libre tué par la récupération, la publicité, le commerce, la drogue, la politique et par les hippies eux-mêmes. Mick Jagger est cet Oscar Wilde des années soixante, avec plus que de l'authenticité. Et James Fox qui incarne une autre violence, celle d'un autre Londres qui swingue sur un autre air, est (cf. encore une fois: « The servant ») aussi le double du grand frère anglais que l'on a voulu dépasser mais qu'on a fini par retrouver avec un instinct extatique. C'est également ce que représente Marc Porel par rapport à Alain Delon. Marc est l'incarnation idéale du zonard de l'époque post-psychédélique au même titre que Delon était le reflet du jeune délinquant des années 50. La relève est assurée mais aussi le remplacement à la façon d'un « flou enchaîné ». Dans « Tumuc Humac », en compagnie de Dani, Marc est cet aventurier romantique. Ce que n'était (vraiment) pas Renaud Verley dans « Les chemins de Kathmandou ». Jean-Marie Périer a réussi avec des petits moyens ce que Cayatte avait raté en grande production: intégrer les images folkloriques et le dépaysement à une génération qui refuse d'être déjà perdue. Ce style de film-reportage est facile, mais très plaisant: de l'underground à la française, gentillet. Et la

musique de Brown et Jones (les compères de Johnny Hallyday) n'est pas à dédaigner. La musique gagne ses lettres de noblesse au cinéma qui ne devient plus qu'un fascinant light-show, accompagné par un environnement sonore. Et déjà, on se pose la question: se déplace-t-on pour l'œil ou pour l'oreille? La vie des villes a ses bruits angoissants. C'est cette musique connue de la rue que Michel Polac a collé à sa pellicule: « Demain la fin du monde ». Le producteur de Post Scriptum, l'émission littéraire la plus marrante de la télé, a réussi sa mise en boîte de la déchéance d'un jeune cadre qui passe de la cravate-club à la barbe du beatnik. Nous connaissons cette évolution. Polac l'a expliquée à des millions de téléspectateurs, puisque son film a eu droit à une projection sur le petit écran. Il faut espérer que la leçon aura été comprise dans les chaumières. Le personnage (Jean Babilée) n'est pas réellement atteint de la folie de la vie moderne. Il rêve simplement. Comme Lawrence d'Arabie, comme Kelly-Turner-Jagger, comme les héros de Périer-Lanzmann. Comme vous, quand vous sortez de « Peau d'Ane », avec une Delphine Seyrig en fée collée sur la rétine. Comme le Dr X. dans « L'horrible cas du Docteur X. » de Roger Corman (1963), qui croit avoir découvert un sérum capable de doter l'œil humain d'une vision aussi pénétrante que celle des rayons X. Il voit d'abord des gens nus, puis leurs entrailles (pratique pour un chirurgien), puis plus loin... jusqu'à Dieu. Le Docteur Timothy Leary, comme cela, un jour a cru qu'il avait tout compris avec quelques gouttes d'un produit fabriqué par les laboratoires Sandoz. Le Dr X. deviendra aveugle sans le savoir comme les disciples du L.S.D. qui ont ignoré les risques des expériences. A vouloir trop voir, on ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Mais la démonstration de maître Corman n'est, pour une fois, pas convaincante et je ne suis pas sûr, malgré son humour, qu'il place Dieu, comme moi, à l'intérieur d'une narine. Bernard, lui à des visions, sous forme de femme-araignée. C'est un entomologiste qui pour fuir sa vie et son épouse, retourne dans la solitude, le rêve et le fantastique. Elisabeth Wiener est une bien excitante araignée velue et Marc Eyraud joue le brave bougre à l'imagination

débordante. Le réalisateur, c'est Jean-Daniel Verhaeghe, 26 ans. Il a du talent et encore plus, de la sensibilité. « L'araignée d'eau » est tirée d'une nouvelle de Marcel Bealu (1949). Pour Claude Chabrol, « c'est un film vraiment fantastique: c'est-à-dire qu'il émerveille autant qu'il épouvante ». Chacun à son phantasme devenu réalité, chacun cache soigneusement dans son tiroir ou dans sa poche sa petite araignée chérie. Bernard ira la rejoindre dans la rivière. Brian Jones l'a retrouvée dans sa piscine. Turner-Jagger a couru après jusqu'aux rives de ce fleuve qui faisait sept fois le tour de l'Enfer et dont les eaux rendaient invulnérable: le Styx (nom également du cinéma de la rue de la Huchette qui a programmé la

perle de Verhaeghe). Un autre joyau de l'écriture est la dernière œuvre d'Eric Rohmer qui a décidément une jolie plume. Il serait agréable de lire des romans de lui, s'il n'avait pas choisi le cinéma comme moyen d'expression. « Le genou de Claire » comme l'était « La collectionneuse » est très éloquent sur la psychologie des jeunes filles bourgeoises, bien éduquées, normalement allumeuses. Et Béatrice Roman (la demi-sœur de Claire) ne déparerait pas une adaptation de la « Philosophie dans le boudoir » avec Jean-Claude Brially (plus de 10 ans après les premiers Chabrol) en divin maître à penser. — FRANÇOIS JOUFFA.

(1) « African Retentions in the Blues », éd. Studio Vista, Londres.

## HAVENS CONTRE SHOWBIZ




**RICHIE HAVENS**  
Les chanteurs reviennent.

Avant de rejoindre le « demi-festival » de Nancy puis Cannes et le MIDEM, où des concerts l'attendaient, Richie Havens s'est arrêté trois jours à Paris. Et comment résister à la joie toujours renouvelée d'une rencontre avec lui? Richie est un de ces rares chanteurs dont on peut dire que leur contact humain, leur caractère et leur conversation correspondent en tous points à l'idée préalable que l'on a pu se faire d'eux en écoutant leurs disques. Raison de plus pour nous le rendre attachant, sans compter qu'il avait des nouvelles bien intéressantes à nous donner. **ROCK & FOLK**: Richie, dans le courant de l'année dernière

est survenu un événement important pour vous, puisque vous êtes devenu votre propre maître, votre producteur de disques, en créant la marque Stormy Forest. Comment vous est venue cette idée? **RICHIE HAVENS**: La seule raison qui m'a poussé à « entrer dans les affaires » c'est le désir de changer radicalement les méthodes. Les firmes de disques ne travaillent pas, elles se contentent de gagner de l'argent. Si vous avez une bonne promotion, vous faites des tubes, et sinon vous n'existez pas. Point final. Moi, je veux pouvoir amener directement les nouveaux musiciens dans le studio, et les laisser



# Buffet



# Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2<sup>e</sup> / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

entièrement libres de jouer ce qu'ils veulent, ne jamais leur dire d'ajouter tel ou tel accompagnement quand ils n'en ont pas envie. Dans le passé, les firmes de disques se bornaient à surveiller l'enregistrement et se sentaient plus responsables à l'égard de la musique. Puis vers 1960 le marché est devenu très important, les firmes ont commencé à amasser de grosses sommes d'argent et à en vouloir de plus en plus. Je n'ai jamais été payé pour mon album « Mixed bag », et Verve ne m'a laissé aucune possibilité de contrôler les chiffres de ventes. Ce que nous essayons d'accomplir avec Stormy Forest, c'est de donner leur première chance à de nouveaux artistes dont les autres ne veulent pas, ou à des artistes déjà réputés mais qui ont eu avec leurs firmes de disques le même genre de problèmes que je viens d'évoquer.

R & F: Outre vos propres disques, quels sont les artistes produits par Stormy Forest?

R. H.: Nous avons d'abord Bruce Murdoch, chanteur et auteur-compositeur canadien. Il est très fort et c'est un vrai poète. Son nouvel album, qui sort incessamment sous le titre « 33 1/3 revolutions per minute », sera quelque chose d'aussi puissant que ce que Dylan faisait naguère. Bruce Murdoch proteste authentiquement contre ce que les États-Unis ont fait au Canada, et il a vécu assez longtemps dans les deux pays pour pouvoir en parler. Il y a aussi Kathy Smith, dont l'album « Summer songs I've saved » sort ce mois-ci; Montreal, groupe d'une fille et deux garçons qui vivent aussi au Canada. Et puis Bob Brown, un garçon qui a une approche vraiment nouvelle de la musique, avec un groupe qui comprend une viole, guitares, acoustique et électrique, et piano. Ces gens ont une grande connaissance du jazz et du classique, et il est étonnant d'entendre comme ils réussissent à avoir un son « symphonique » avec si peu de monde!

R & F: Où en est la scène musicale à New York?

R. H.: Les chanteurs seuls reviennent très fort, et d'ailleurs notre marque va s'occuper presque uniquement de chanteurs seuls. Les gens sont fatigués de tous ces groupes qui font trop de bruit, ils ont envie de réentendre des guitares sèches, de retourner à la vérité nue. James et Livingstone Taylor et même Elton John font partie de ce courant. Je crois que mon groupe doit de

durer depuis si longtemps au fait qu'il est d'orientation surtout acoustique. Tous les gens ont aimé notre musique parce qu'elle rendait un son très frais, qu'il y avait tout le temps des chansons nouvelles, écrites la veille d'un concert. Je pense donc qu'il va y avoir une révolution dans la création.

R & F: Que pensez-vous, par rapport à cette idée, des groupes comme Crosby, Stills, Nash & Young ou le Band?

R. H.: C, S, N & Y avaient une bonne idée de départ, mais c'est devenu trop élaboré. Le public veut vous entendre jouer la musique sur scène, sans artifices. Le Band est un excellent groupe à qui il arrive un peu la même chose qu'à Creedence Clearwater Revival: ils sont relativement peu appréciés sur scène (bien qu'ils y fassent des prouesses), peut-être est-ce trop parfait, mais ils sont vraiment formidables sur disque.

R & F: Parlons un peu de votre présence en France ces jours-ci: samedi, vous devez jouer à Nancy?

R. H.: Je vais jouer à Nancy dans un concert organisé pour « Les Enfants Sans Joie » (enfants inadaptés) par « L'Est Républicain » et Jean-Jacques Servan-Schreiber (N.D.L.A. Les élections mènent à tout, on peut grincer des dents un bon coup, mais au passage ces enfants auront eu un moment heureux grâce à Richie et quelques autres, et pour une fois merdre à la récupération). Cela s'est décidé au dernier moment.

R & F: Et pour le MIDEM? Vous espérez y apporter vos idées nouvelles sur la production directe par les artistes?

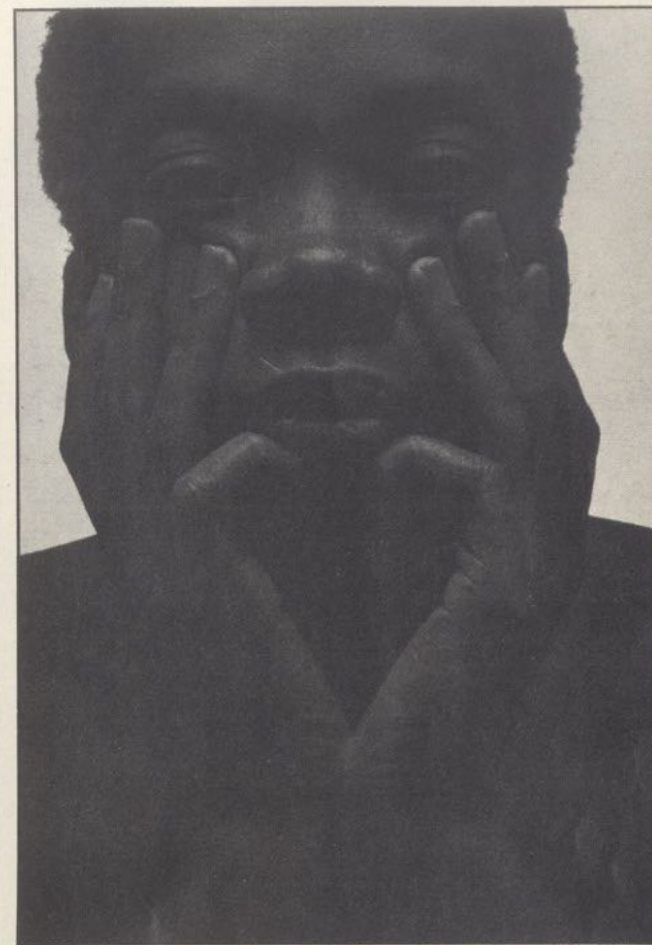
R. H.: J'aimerais pouvoir en profiter pour entrer en contact avec le monde de la musique, de la scène, et en dehors des États-Unis. L'idée de tous les artistes de Stormy Forest est de se conduire comme des gens entièrement dévoués à leur musique. J'aimerais d'ailleurs les faire venir en Europe.

R & F: Finalement, avec toute cette évolution, pensez-vous que l'on puisse parler d'une seconde renaissance folklorique aux États-Unis?

R. H.: Urbaine, oui, indubitablement. Des gens comme Melanie, par exemple, montent. Dylan est revenu à New York, Paxton aussi. Mon souhait pour l'avenir, c'est l'apparition d'un processus d'évolution, non de révolution. J'entends par-là: que les gens créent maintenant pour l'avenir, au lieu de vouloir créer l'avenir —

Propos recueillis par JACQUES VASSAL.

## LES DIEUX ET LES MORTS



MILTON NASCIMENTO  
Le plus bouleversant des Brésiliens.

Les cinémas Luxembourg et New Yorker nous ont gratifiés d'une rare aubaine: au rythme d'un par jour ont été projetés, du 27 janvier au 2 février, des films étrangers inédits, parmi lesquels figuraient d'authentiques chefs-d'œuvre dont la continuation dans la vie clandestine — en France tout au moins — a de quoi révolter les cinéphiles les plus pacifiques. Chef-d'œuvre, c'est le mot le plus modeste qui me vient à l'esprit pour qualifier le film brésilien « Les Dieux et les Morts » vers lequel me portent mes préférences les plus solides. Ma passion pour le Brésil et la plupart des choses qui s'y rapportent commençant à être connue, vous n'êtes pas obligé de me croire sur parole. Les autres, les chanceux qui lisent les journaux à temps et

qui savent qui est Ruy Guerra, je serais surpris qu'ils n'aient pas tous vibré, comme moi, devant la force écrasante de ce film révolutionnaire qui réussit à demeurer — ce n'est pas si facile — un film d'esthète. Ruy Guerra n'est pas brésilien: il est originaire de l'Afrique (encore) portugaise, et je crois qu'il a gardé sa nationalité portugaise, malgré un séjour prolongé au Brésil, où sa participation à diverses activités artistiques non-cinématographiques a toujours été très remarquée: on lui doit, notamment, les paroles de plusieurs chansons de l'extraordinaire mélodiste qu'est Edu Lobo, l'un des grands de la musique brésilienne. Pour la musique de son film, Ruy Guerra a fait appel à Milton Nascimento, le plus lyrique et



# CA NE CESSERA DONC JAMAIS CETTE VAGUE D'EROTISME ???



## western house REBOUTONNE

Des boutons partout... sur les chemises et les pantalons

- 1 - La chemise Secession, exclusivité WESTERN HOUSE, chemise flanelle Grise ou Bleu marine, Plastron amovible, Boutons métalliques, coupe près du corps ..... 80 F
- 2 - Le Jean « Le Boutonneux » Toile Denim Bleu (qui décolore) ça... pour Western house. Pantalon patte d'éléphant fendu et boutonné ..... 120 F

### BON DE COMMANDE (à découper ou recopier)

VEUILLEZ M'EXPÉDIER LA COMMANDE SUIVANTE :

NOM		PRÉNOM		ADRESSE		
RÉFÉRENCE	QUANTITÉ	TAILLE	TOUR DE TAILLE en cm. ou CARRURE en cm.	COLORIS	PRIX	TOTAL

1° Je paierai au facteur :

2° Ci-joint un chèque de F : .....

WESTERN HOUSE, 13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16°

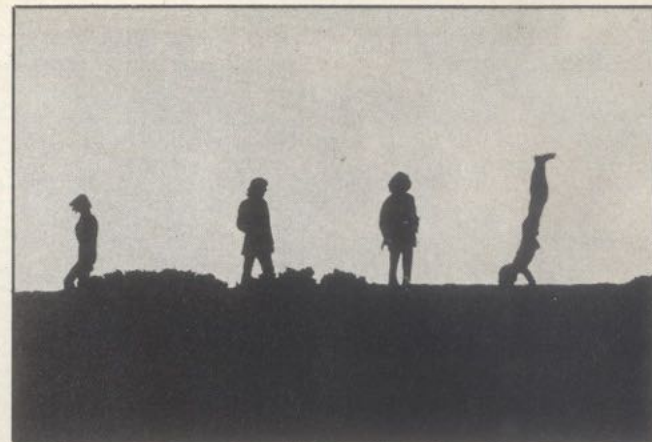
le plus profond de tous les compositeurs brésiliens et peut-être le plus bouleversant parmi tous ceux qui militent dans la musique populaire d'aujourd'hui, sans distinction de nationalité. Milton s'est montré digne de la confiance de Ruy Guerra et a composé pour la circonstance une musique d'une intensité dramatique, d'un lyrisme et d'un mystère, immensément prenants, qui soulignent de façon admirable l'atmosphère d'étrangeté oppressante et de violence démentielle qui caractérise ce film. La violence est à la mode, mais — faut-il le rappeler ? — il y a violence et violence ! Dans « La Horde Sauvage », de Sam Peckinpah, le sang coulait à flots et le film se terminait par un invraisemblable massacre : c'était efficace, mais on se souvenait constamment qu'on était au cinéma, que toute cette violence était fabriquée de toutes pièces pour satisfaire un certain public. Les mass média ont émoussé la sensibilité de l'homme moderne et la lecture quotidienne d'atrocités diverses — et vraies, hélas — finira peut-être, à la longue, par nous transformer tous en des monstres parfaitement insensibles à la souffrance humaine. Cela dit, je n'ai pu m'empêcher de frémir devant certaines scènes du film de Ruy Guerra où égorgements, râles, hurlements de souffrance, manifestations de démente et d'écœurement m'ont semblé plus vrais que nature. C'est là toute la question. Le cinéma est de qualité quand on croit à l'histoire qu'il raconte comme si elle se déroulait VRAIMENT sous nos yeux. Dans le cas des « Dieux et des Morts », je n'ai pas l'intention de vous raconter le scénario, ni d'interpréter les intentions symboliques de l'auteur, qui sont assez évidentes. Je préfère en revenir à la musique de Milton Nascimento : accompagnée par un orgue électronique et des percussions fort subtiles, elle va très loin mélodiquement et harmoniquement et plaira à ceux qui sont sensibles à la musique de groupes comme Soft Machine ou Grateful Dead.

Mais Milton est un musicien beaucoup plus profond que ceux du Dead ou des Soft. Ceux qui n'ont pas vu le film chercheront, s'ils sont curieux, à savoir pourquoi j'écris de si fortes paroles. Je sais, Dead et Soft sont choses sacrées et je m'attends à recevoir des lettres d'insultes... qui seront probablement encore plus virulentes lorsque les contesta-

taires auront écouté le seul disque de Milton Nascimento que l'on puisse se procurer — à condition de le faire venir des USA. C'est que ce disque, enregistré à New York sous le titre de « Courage », pour la marque A & M Records, a été réalisé avec des arrangements qui, quoique fort bien construits techniquement, ne traduisent pas le climat très spécial et la force lyrique hors série de Milton Nascimento. Les arrangements de « Courage » ont été réalisés par Eumir Deodato, qui est l'un des grands spécialistes mondiaux du « joli » — avec quelque chose en plus —, mais qui n'a pas le tempérament dramatique qu'il faut pour accompagner Milton ou arranger pour lui. Eumir Deodato est excellent dès qu'il s'agit d'orchestrer du Jobim ou du Marcos Valle, mais lorsqu'il s'agit de Milton, je crois qu'il passe à côté de l'essentiel. En outre, dans ce disque (« Courage »), deux des chansons ont été traduites en anglais et l'on a obligé le pauvre Milton à les chanter dans cette langue qu'il ne parlait à l'époque que fort peu. Mais le plus grave est que ces adaptations anglaises (ou plutôt américaines) sont d'une indigence qui fait mal au ventre et témoignent d'une incompréhension monumentale vis-à-vis des besoins poétiques de la musique de Milton. Malgré ces réserves, malgré l'intimidation de Milton devant ce faste hollywoodien, « Courage » me semble un disque indispensable. Vous savez donc ce qui vous reste à faire. — GÉRALD MERCERON.

### questions techniques à...

Ce mois-ci, nous vous suggérons de nous expédier (jusqu'au 31 mars) toutes les questions que vous désirez poser aux Variations. Dans le numéro d'avril, nous publierons les réponses de Triangle. Les questions doivent, bien sûr, être surtout techniques et les lettres doivent comporter la mention « Questions à... » ainsi que le nom et l'adresse de l'auteur.



CARAVAN

Ils s'appellent Pye Hastings (ld-gtr), David Sinclair (orgue), Richard Sinclair (bs-gtr) et Richard Coughlan (dms). Ensemble, on les appelle Caravan. Et ce n'est pas un de ces groupes qui apparaissent tout à coup pour disparaître aussitôt : leurs capacités musicales et le grand bout de route qu'ils ont fait ensemble, leurs deux albums surtout (le second est publié en France (Motors MT 44.0002), et si vous êtes curieux de bonne musique vous auriez intérêt à lui prêter une oreille, voire les deux) démontrent à l'évidence que Caravan est, parmi la jeune génération des groupes anglais, l'un des seuls capables de ne pas répéter ce que d'autres ont (mieux) dit avant eux, l'un des seuls à marcher dans une voie réellement originale. Cela n'étonne pas, quand on sait que Pye Hastings, le leader du groupe, a travaillé à Canterbury avec un groupe totalement inconnu nommé Wilde Flowers et que de ce groupe sont nés Soft Machine et Caravan. Ce dernier groupe fut créé à la fin de 68 et commença à répéter sur un équipement aimablement prêté par les Soft. Deux années dans le circuit des clubs et des universités firent le reste en ce qui concerne la cohésion musicale. Un simple qui se vendit bien, « If I could do it all over again, I'd do it all over you », leur apporta enfin la renommée nationale. On peut, sans risquer de se tromper, miser sur Caravan pour l'avenir : l'habileté instrumentale, le goût de l'expérience, la fraîcheur de l'inspiration et l'originalité vraie ne sont pas choses si fréquentes.

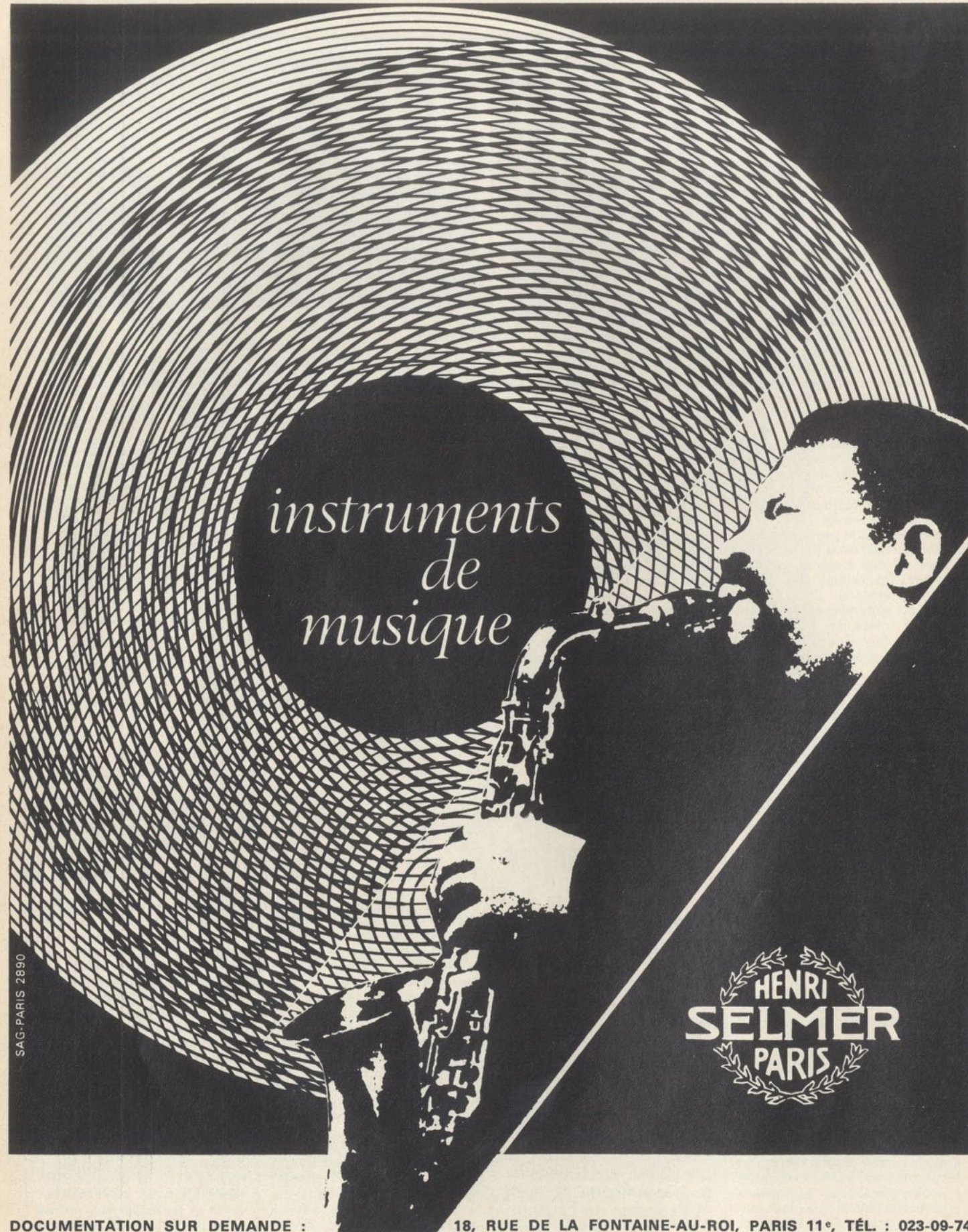
## LES FOUS DU FOLK

L'année 71 semble bien partie pour une (re)-naissance d'un mouvement folklorique authentique en France. Si bien qu'avec l'accord de la rédaction, la rubrique « Les fous du folk » ouverte ce mois-ci deviendra en principe régulière et vous tiendra au courant (avant, pendant et après), des diverses manifestations touchant de près ou de loin à la chanson et à la musique folkloriques.

Faut-il rappeler que cette musique, plus que toute autre, se veut à l'écart, voire à l'opposé, des structures conventionnelles du spectacle ? Musique faite par tout le monde et pour tout le monde, le folk implique que chacun de nous participe à ce processus de création collective (et de fête, mais oui je pense bien !), afin que peu à peu les spectateurs deviennent acteurs et que le spectacle disparaisse au profit de la vie. A ce propos, nous savons qu'il existe de nombreux « hoo-

tenannies », clubs de folk, ateliers de musique, etc., un peu partout en France, en Suisse et en Belgique (dernièrement, on m'a par exemple signalé des « hootenannies » à Bordeaux, Grenoble et Tours). Que tous ceux qui font quelque chose en rapport avec les lignes ci-dessus m'écrivent en précisant noms, adresses, nature et dates des activités, etc. Merci d'avance et, en attendant, quelques nouvelles brèves :  
**Lyon :** « hootenannies » chaque vendredi soir à la MJC des États-Unis.  
**Suisse** (canton de Vaud) : un groupe d'amis demeurant près de Lausanne organise assez souvent des « jam-sessions » et des concerts de folk (principalement : hillbilly, blue-grass, autres styles anglais, irlandais, canadiens, français, etc.). Désireraient recevoir la visite d'autres musiciens ou sympathisants et participer eux-mêmes à des festivals, hootenannies et





DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11<sup>e</sup>, TÉL : 023-09-74

SAG-PARIS 2890

autres réjouissances. Contacter: Claude Rochat; Denantou 19-1006, Lausanne. Association « Folk - Song International » (contacter: Pierre Toussaint; Le Choucas (83), Le Castellet). L'Association remercie tous les lecteurs de « R & F » qui ont répondu à notre appel du mois de novembre en envoyant leurs bulletins d'adhésion. Rappelons à ceux qui ne l'ont pas fait qu'il n'est pas trop tard pour se joindre à nous: contre la somme de 30 F, vous recevrez un exemplaire de l'album 30 cm hors-commerce « Festival de Lambesc 70 », enregistré l'été dernier devinez où (le disque sort ce mois-ci, chronique dans le prochain numéro), et vous serez invité à participer aux rencontres et activités de l'Association (gratuit pour les membres, modique pour les autres).

Le mois de mars sera chargé, en particulier avec une grande semaine folk à Nancy (renseignez-vous si vous habitez la région, je n'ai pas encore les détails au moment de mettre sous presse), et une série de tournées comme suit:

— Première équipe, avec le Wandering et Pat Danguan: le 3 mars à la MJC « Marquisats » d'Annecy.

— Seconde équipe, avec Steve Waring et Yves Albert: le 17 à la MJC de Montélimar; le 18: MJC d'Aix-en-Provence (Théâtre du Centre); le 19: Centre Culturel de Nîmes (renseignements: Jean-Marie Vallès, Super Nîmes, Bloc 14 (30), Nîmes); le 20: MJC de Vitrolles; le 23: Toulon (lieu à confirmer); le 24: MJC de Salon-de-Provence (théâtre); le 25: MJC de Carpentras; le 26: MJC de Couderie et le 27: MJC d'Arles (ces deux derniers à confirmer).

— Troisième équipe, avec John Wright et Catherine Perrier, Youra Marcus et Phil Fromont (folk français, anglais et américain; violons, guimbardes et banjo); le 18: MJC d'Annecy-Novel; le 20: idem avec en plus Martine Habib; le 23: Hootenanny du Théâtre de l'Atelier de Genève; le 24: MJC d'Annemasse; le 26: MJC de St-Marcellin (théâtre); le 27: MJC de Grenoble Prémol (à confirmer); le 25: Centre Universitaire de Saint-Hilaire-du-Touvet.

— Quatrième équipe, avec Roger Mason (guitare américaine et cuillers), Christian Gour'han (vielle), Ben (dulcimer entre autres) et Croqui (percussions), réunis sous le nom prometteur de « Grand-Mère Funny Bus Folk » (1).

Le 16-17: Nantes et Saint-Nazaire (à confirmer); le 18: MJC de Saint-Jean-d'Angely; le 19: MJC de La Rochelle; le 20: un Foyer à Bordeaux; le 21: les Foyers Ruraux de la Gironde; le 22: MJC de Monflanquin (à confirmer); le 23: École Nationale d'Aviation Civile de Toulouse; le 24: MJC des Demoiselles de Toulouse; les 25 et 26: Limoges (à confirmer); le 27: MJC de Châtellerauld (Vérifiez les dates). Une bonne partie de ce petit monde (avec en outre Tran Quang Hai et René Zosso) est passée à Paris au T.E.P. le 20 janvier dans un concert-happening, anti-spectacle assez délirant. Presque tous étaient en grande forme ce soir-là, et le « public » (?) enfin déridé eut beaucoup de talent. On distribua des pommes et des cacahuètes qui volèrent bas dans la salle. Le final fut grandiose, les gens montant sur la scène et les artistes descendant dans les allées, échangeant les instruments et improvisant à qui mieux-mieux! Message à ceux qui veulent libérer la pop: c'est ici qu'il fallait venir, vous auriez eu un commencement de réponse concrète aux questions que vous vous posez, et sans casser les fauteuils. Nous les avons simplement ignorés (toutefois, à l'avenir, ce serait mieux encore de les démonter à l'avance en attendant que tout se passe en plein air).

Enfin, l'Association tiendra ses assises annuelles (gros festival à l'air libre et tout et tout) dans la région de Valence les 29, 30 et 31 mai. La participation de Peggy Seeger et Ewan McColl (hmm... c'est bon, ça) est sérieusement espérée.

Jajeshwar (frontière indonépalaise): c'est là que se trouvait Graeme Allwright la dernière fois qu'on a eu de ses nouvelles, en janvier. L'absence de Graeme n'empêche pas la maison Philips de sortir bientôt un nouveau 30 cm de chansons en anglais qu'il avait enregistrées lors de son passage à Paris au printemps 70. La première face constituera une suite à l'album « A long distant present from thee... becoming » (cf. N° 46), tandis que la seconde sera plus classique, avec notamment une version de « Suzanne » dans sa langue originale.

New York: en raison des arrangements de Paul Buckmaster (Elton John) qui doivent être précautionneusement remixés, le troisième album de Leonard Cohen (« Songs of Love and Hate ») ne paraîtra qu'au mois de mai, indiquet-on chez CBS. — JACQUES VASSAL.

## FREE FUCK DAUPHINE



KOMINTERN  
Surmonter sa méfiance.

Le souvenir de la grande nuit du Palais des Sports était encore bien vivant dans l'esprit de ceux qui montaient, le vendredi 5 février au soir, les marches menant à l'amphi 8 de la Fac Dauphine où se déroulait un « concert de musique populaire ». Leur première déception fut d'apprendre que Maajun ne jouerait pas, n'ayant pu résoudre certains problèmes de personnel.

Heureusement, il y avait Komintern. Des autres groupes (Flat, La Veuve Joyeuse, Filles-qui-Mousse et Dagon) se produisant lors de cette soirée (intitulée pour je ne sais quelle raison Free Fuck), seul Dagon (Lovecraft encore!) présentait un intérêt; certes, il y a dans la musique de ces cinq garçons des longueurs, des répétitions, un manque de maturité et de rigueur qui nuisent à la cohésion du groupe; cependant ils arrivent, par leur soncrété sale, à créer des climats d'une atmosphère malsaine qui rappelle le Velvet Underground; c'est là qu'est leur intérêt.

Komintern, qui était très attendu, ne déçut pas. Francis Lemonnier (saxophone, harangues, discours et chant), Michel Muzac, Patrice Chassin (guitaristes), Olivier Zdralik (basse) et Serge Catolano (batterie) prouvèrent une fois de plus que la musique d'un groupe politisé n'est pas for-

cément aride.

Alternant (c'est maintenant devenu leur marque de fabrique) parodies des formes usées de la variété commerciale et délires relativement organisés du grand cri free, ils firent applaudir leur célébration économico-liturgique de « notre très Sainte Mère Église: le Papier-Monnaie », tandis que des gens dansaient devant la scène.

La musique de Komintern, on peut la trouver au premier abord dépouillée et froide; mais si on l'écoute un peu mieux, on y découvre toute une jungle qui s'y agite, et à en juger par le nombre de personnes qui se déplacent régulièrement pour assister aux concerts du groupe, il semblerait que le public parisien ait maintenant surmonté sa méfiance première à l'égard de cette musique « difficile ».

Komintern est un groupe honnête; ses membres en refusant d'assumer une condition de pop-stars ont choisi d'être en dehors de ce système qui fait de l'artiste un Narcisse aux caprices inconséquents. Komintern a préféré apporter sa musique dans les facs et dans les usines, quitte à jouer souvent gratuitement et dans de mauvaises conditions. Il y a chez ces cinq hommes une qualité que l'on aimerait retrouver plus souvent dans les milieux du rock: la rigueur. — YVES ADRIEN.



# DISCORAMA

*Yves Pierre*

# HUMBLLOT

SPÉCIALISTE DISQUES ET MATÉRIEL HIFI

54, rue du FAUBOURG-MONTMARTRE - PARIS-9<sup>e</sup> • Tél. : 526-51-64

CARREFOUR CHATEAUDUN • Métro : LE PELETIER - N.D.-de-LORETTE ET CADET

## AKAI



LE 1<sup>er</sup> MAGNÉTOSCOPE ENTIÈREMENT AUTONOME utilisant la bande standard 1/4 de pouce (8,35).  
Fourni complet. MagnétoSCOPE accu incorporé. C.N. Alimentation secteur, écran Vidéo (10 cm). Caméra. Poids 1,9 kg. Micro incorporé. Zoom électrique 10/40. F 1,8/5,6. Adaptateur CCIR.

**MAGNETOPHONES**

1720L 4 P-4 V, 2 H.P., 2 micros	1865,00
4000-4 P-2 V, 3 têtes, 2 micros	2150,00
M 9 L-4 P-4 V, tête Crossfield 2 x 20 W	2694,00
M 10-4 P-3 V, têtes Crossfield, 3 moteurs	
Revers	3587,00
X 330-4 P-3 V, têtes Crossfield, 3 moteurs	
Revers	4695,00
X V, portable, accu, secteur, 4 P-4 V, complet	2427,00
X 2000 SD-4 P-4 V, enreg. lect. de bandes cassettes et cartouche 8 P	4176,00
CR 80, enregistreur lecteur 8 P	1780,00
<b>PLATINES</b>	
4000 D-4 P-2 V, 3 têtes	1564,00
X 165 D-4 P-4 V, têtes Crossfield	2016,00
X 200 D-4 P-3 V, têtes Crossfield, 3 moteurs	2655,00

**AMPLIS ET TUNERS**

A A 6000 ampli 2 x 60 W	1734,00
A A 6600 ampli-tuner 2 x 60 W	2380,00
<b>ENCEINTES</b>	
S W 120 A-25 W, la paire	944,00
S W 125, 30 W, la paire	1720,00
S W 155, 50 W, la paire	1936,00

**SCOTCH EN COFFRET PLASTIQUE**

203 DYNARANGE		204 DYNARANGE	
Ø 13	270 m 19,80	Ø 13	360 m 26,20
Ø 15	360 m 24,90	Ø 15	540 m 34,25
Ø 18	540 m 32,00	Ø 18	730 m 43,00
Ø 26,5	1100 m 73,00	Ø 26,5 métal	1440 m 119,00

**CASSETTES DYNARANGE**

C60	8,00	C90	11,00	C120	16,00
<b>BANDE VIDÉO</b>					
6,35 mm, 360 m, 1/4 pouce	75,00				
6,35 mm, 730 m, 1/4 pouce	150,00				

**AKG**

Seul au monde présente 3 micros double capsule

D-200	- 30-17 000 ± 2 dB
D-202	- 30-18 000 ± 2 dB
D-224	- 20-20 000 ± 2 dB

*Garrard*

LA GAMME LA PLUS COMPLÈTE DE PLATINE DE HAUTE-FIDÉLITÉ



SP-25 MKIII	240,00
60-B	288,00
SL-65 B	310,00
SL-72 B	453,00
SL-75 B	533,00
SL-95 B	675,00
AP-76	405,00
401 Moteur professionnel	607,00
401 Bras, S.M.E. 3012 sur socle avec capot	1 970,00

**KLH**

Enceintes acoustiques de très haute qualité

Modèle 5-25 W +	2 170,00
Modèle 6-15 W +	1 735,00
Modèle 17-15 W	997,00



MC-40 Bloc T.D. ampli-tuner	1750,00
-----------------------------	---------

**PLATINES**

THORENS TD 150/11 TP13	657,00
TD 125 TP25	1460,00

LENCO B 55	330,00
L75	430,00

DUAL 1209, nue et sur socle	Prix sur demande
1219, nue et sur socle	

**Cambridge - Audio**



**CAMBRIDGE P40**  
Ampli préampli stéréo 2 x 40 W. Tout transistor silicium. Alimenté par transfo toroidal. Modules enfichables. Protection électronique. Dim. 422 x 60 x 254 mm. Puissance 2 x 40 W musicaux. 8 ohms. 1 000 Hz. Distorsion 0,1 %. Monitoring. Prise casque.  
Prix ..... 2 480,00  
ENCEINTES R 50 W-25 W.  
Dim. 105 x 45 x 33 ..... 2 970,00

**YAMAHA**

AA-70 Ampli 2 x 45 W	1 900,00
YP-70 Tourne-disques complet	1 200,00
MC-40 Bloc T.D. ampli-tuner	1 600,00
MC-50 B + cassettes	2 800,00
MC-600 Bloc TD ampli-tuner	2 600,00
NS-10 Enceintes 10 W	600,00
NS-15 Enceintes 2 voies 15 W	850,00
NS-20 Enceintes 3 voies 20 W	1 750,00
NS-30 Enceintes 3 voies 30 W	2 390,00
NS-Casque stéréo	135,00

**PIONEER**

AMPLI-TUNER (Garantie de deux ans)

LX440, 2 x 20 W, FM-PO-GO	1 940,00
SX770, 2 x 30 W, FM-PO	2 350,00
Ampli SA500, 2 x 20 W	1 090,00
Tuner TX500, FM-PO	1 150,00
Enceintes CS44, 30 W	750,00

**WOODLESS**

**SERIE PROF**

2 L-25 W	1 160,00
4 L-50 W	1 940,00
6 P-75 W	2 724,00

**SERIE LEADER**

8-35 W	1 570,00
12-45 W	2 263,00

**SERIE SPECIAL**

21-25 W	1 460,00
32-35 W	1 940,00

**France Electronique**



Tuner T500	900,00
Ampli 2 x 25 W	900,00
Enceinte : 3 voies. Paire	900,00
L'ensemble	2 350,00
<b>AUTRES MODÈLES</b>	
CH10, 2 x 5 W, changeur BSR	780,00
Opéra, valise stéréo changeur BSR	496,00
Tilt changeur	298,00

## REFLETS DE PERFORMANCE



JAMES FOX ET MICK JAGGER  
Performance de l'érotisme ?

« Performance » n'a pas eu le retentissement mérité: sorti bêtement à Paris dans des salles spécialisées dans le « film pour adultes », la publicité a joué avec des slogans du style: « performance de l'érotisme » ou « Mick Jagger vice et versa ». Les affiches peintes ont stupidement augmenté le volume de la poitrine de Michèle Breton, partenaire du Rolling Stone. L'auteur du film, Donald Cammel, désespéré par le peu de cas que la production faisait de son œuvre, a tenu à discuter, dans son atelier de Montparnasse, avec les critiques les moins traditionnels. Il m'a reçu, assis dans ses coussins indiens et m'a parlé avec passion de « Performance », sur un fond de musique iranienne. François Jouffa: Tourné et terminé en 68, « Performance » n'est sorti que tardivement. Pourquoi? Donald Cammel: Aux États-Unis, on l'a vu en septembre 70 et à Londres en janvier 71. La Warner Brothers espérait qu'une bonne sortie américaine ferait oublier les scènes qu'ils trouvent « osées ». En fait la censure officielle anglaise a moins demandé de coupes que la Warner. F. J. La Warner a gardé le film dans ses tiroirs pendant très longtemps. D. C. D'abord pendant huit mois, puis ils ont censuré des scènes, puis le film est encore

resté six mois dans les oubliettes. La direction de la production n'aimait pas le film, en Angleterre. F. J. Ce ne sont pas des hommes d'affaires rationnels. Quand on met de l'argent dans un film, on essaie de le récupérer très vite. Le réalisateur de Woodstock m'avait dit que la Warner avait horreur de son film qui symbolisait les jeunes assassins des institutions que justement la Warner représentait. Mais finalement, ils ont préféré fermer les yeux avec horreur et s'occuper du film qui est une bonne affaire. D. C. Il y a un côté de mon film qui attaque le capitalisme d'une façon assez bizarre. Par le moyen sexuel. Ils ont trouvé ce film diabolique. C'était au moment de l'affaire Manson, de la grande folie parano en Amérique. Sur le plan financier, c'était ridicule. Je leur ai coûté un million de dollars. F. J. Tant que cela? D. C. Cela paraît beaucoup pour un budget français, mais en Amérique ou en Angleterre c'est modeste pour un long métrage de ce genre. Pour en revenir à mes problèmes, ils ont cru au départ, sans doute, que je tournais un film pop, genre « Beatles Swinging England ». F. J. Parlons des scènes censurées. D. C. Surtout des dialogues de gangsters où l'on entendait ces gens-là parler avec la même mentalité que des

hommes d'affaires. On m'a dit que ce n'était pas amusant. On m'a coupé une scène de violence. Par exemple quand Chas-James Fox tue un ancien petit ami. A l'origine ce dernier tout en lui parlant avant de mourir, essaie de couper une chaussure de Chas avec une lame de rasoir. C'était fort. Ils ont trouvé cela morbide. Ils ont insisté aussi pour que je coupe des scènes d'amour. Je l'ai fait moi-même, avec un couteau sur la gorge. Néanmoins je suis satisfait de ce qu'il reste. F. J. Vous-même, quel est votre passé? Qui êtes-vous? D. C. Je suis artiste-peintre, j'habite le plus souvent à Paris, à Montparnasse, depuis huit ans. J'ai trente-sept ans. J'ai déjà travaillé dans le cinéma. J'ai vendu des scénarios mais qui n'ont jamais apparus en images. J'ai gravité aussi dans le cinéma underground expérimental. C'est mon premier film. Je l'ai fait avec un ami, caméraman. F. J. Vous avez écrit le rôle de Turner sur mesure pour Mick Jagger? D. C. Je suis ami avec Mick depuis sept ans. Dès que je lui ai parlé de mon projet, il a voulu jouer le rôle. Cela faisait des années qu'il cherchait un rôle convenable. J'ai écrit une histoire de soixante pages que la Warner a acceptée. La onzième semaine de tournage, ils nous ont arrêtés, horrifiés. Heureusement, j'ai finalement pu terminer tranquillement. F. J. Jagger m'a dit qu'il n'était pas un bon comédien. D. C. Il a beaucoup de talent. Contrairement à ce qu'on croit en France, il ne joue pas son rôle. C'est un Mick Jagger possible projeté cinq ans plus tard. Prenant l'idée que Mick se projette dans le futur et qu'il emprunte la même route que Brian Jones. F. J. Ce film vous l'avez pensé et réalisé avant l'acte suicidaire de Brian Jones. Mais sa présence est constante. D. C. Brian était un artiste. Il voulait achever des choses assez ambitieuses et il n'y est pas arrivé. Pour Mick, de penser à Brian, cela a facilité le personnage de Turner. Il était toujours vivant. Anita Pallenberg, qui a été très proche de Brian, a aussi essayé de recréer ce personnage imaginaire qui avait ses racines dans la vérité. Mick a dit depuis qu'il pourrait bien imaginer que si quelque chose arrivait dans sa vie, des événements turbulents ou une certaine frustration, il pourrait perdre aussi son équilibre et

son âme intacte. F. J. Pour moi votre film est important puisqu'en tuant le héros, en le faisant se tuer, vous symbolisez à travers Mick toute une jeunesse au bord du désespoir, après la grande illusion pop. D. C. C'est possible. Pour en revenir à Brian Jones, il ne s'est pas suicidé. Ce n'est pas sûr. Mais je sais qu'il cherchait la mort. Il a joué à la roulette russe. C'est ça la recherche de Turner dans « Performance ». Le pourquoi de ce jeu. Pour moi, l'homme joue avec la mort pour prendre son pied. C'est un amour sexuel de la violence, une recherche de son identité. Finalement il retrouve la façon de dire « je suis » avec les gestes de la violence. Les artistes transforment ça dans un rituel. Chez Turner et chez Mick Jagger, dans la vie, il arrive un moment où le rituel artistique est devenu réalité. A ceux qui me demandent pourquoi je n'ai pas fait une recherche psychologique dans ce film, je ne peux que répondre que j'ai fait une recherche mythique. Parce que c'est le métier d'artiste, depuis toujours, d'aller dans cette voie, depuis Sophocle et ses collègues, qui ont inventé le drame. F. J. Je reviens à Jagger qui est devenu, âme et corps, un peu de chacun de nous. Cette pop star est le reflet d'une génération. C'est pourquoi vous avez utilisé tant de miroirs? D. C. On a effectivement joué avec de nombreux plans de miroirs. On a utilisé effectivement cette métaphore. Les artistes mondiaux de ce genre sont, bien sûr, les miroirs d'une partie de la société, de la sous-culture. Mais contrairement à ce que vous pensez, la mort de Turner ne veut pas dire que je suis pessimiste quant à cette société. Il faut comprendre que Turner est un garçon qui a été plus loin que cette société. Il en est en dehors. Tout comme Chas-James Fox est mis dehors de son monde underworld des gangsters. Turner ne fait déjà plus partie de sa société, il s'en est exclu. F. J. Mais la plupart des jeunes vont aussi très loin. Je pense à la drogue notamment. D. C. Pour eux, on est toujours pessimiste. F. J. A la fin, l'identification entre les deux personnages demande une explication. Chas apprend à vivre et à penser comme Turner. Turner deviendra Chas. Ils partent ensemble vers la mort. Et pour accentuer ce parallèle vous faites jouer, dans les dernières images, le

TOUTE CORRESPONDANCE ET COMMANDES A

**DISCAUVISUEL**

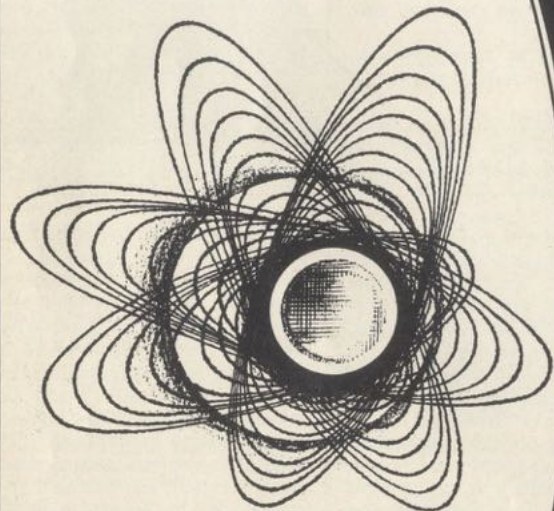
54, rue du Fg-Montmartre - PARIS-9<sup>e</sup>  
Tél. : 526-51-64 C.C.P. PARIS 9867-13

CRÉDIT CETELEM 6 à 21 mois

NOCTURNE TOUS LES JEUDIS JUSQU'À 23 H AVEC DÉMONSTRATIONS SPÉCIALISÉES



# ne SONORISEZ pas à n'importe quel prix

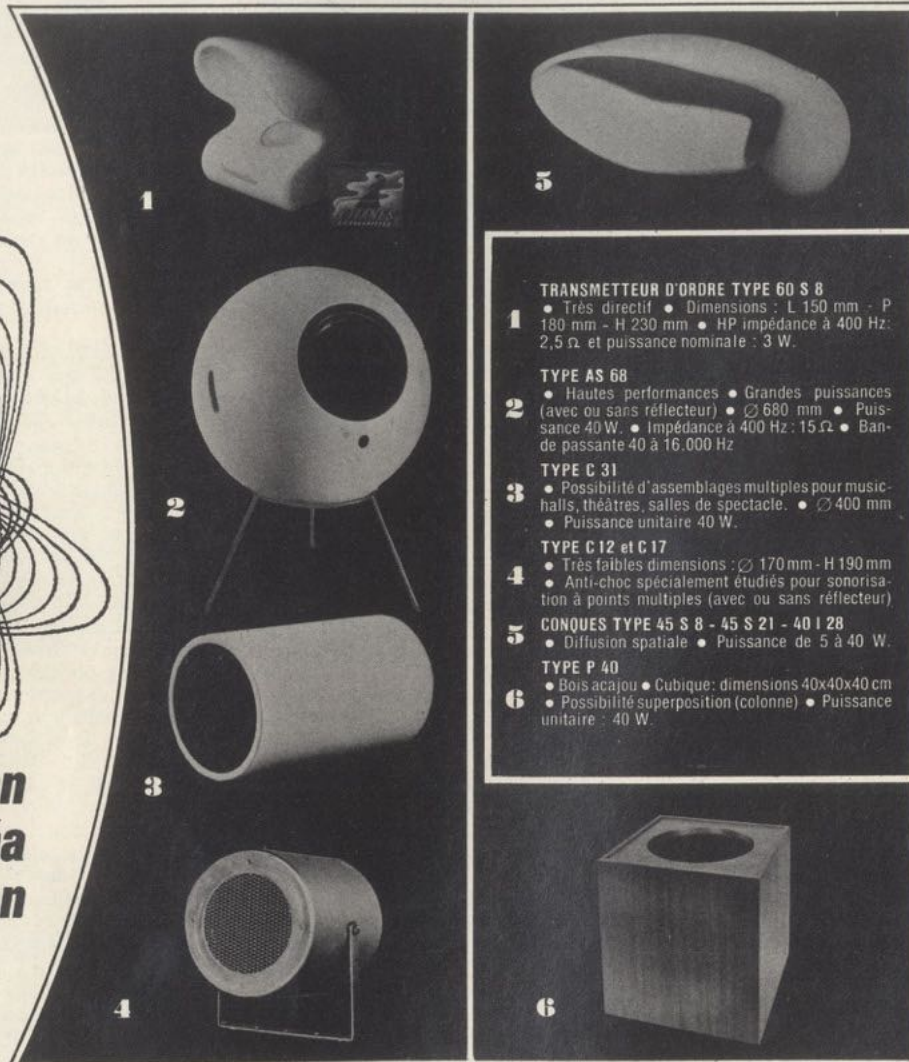


...elipson  
créa  
l'architecture du son

...choisissez  
**ELIPSON**

4 Av. PAUL LANGEVIN  
92-LE PLESSIS ROBINSON  
TEL. 702 62-30

PUBLICITEC 7021



**TRANSMETTEUR D'ORDRE TYPE 60 S 8**  
• Très directif • Dimensions : L 150 mm - P 180 mm - H 230 mm • HP impédance à 400 Hz : 2,5 Ω et puissance nominale : 3 W.

**TYPE AS 68**  
• Hautes performances • Grandes puissances (avec ou sans réflecteur) • Ø 680 mm • Puissance 40 W. • Impédance à 400 Hz : 15 Ω • Bande passante 40 à 16.000 Hz

**TYPE C 31**  
• Possibilité d'assemblages multiples pour music-halls, théâtres, salles de spectacle. • Ø 400 mm • Puissance unitaire 40 W.

**TYPE C 12 et C 17**  
• Très faibles dimensions : Ø 170 mm - H 190 mm • Anti-choc spécialement étudiés pour sonorisation à points multiples (avec ou sans réflecteur)

**CONQUES TYPE 45 S 8 - 45 S 21 - 40 I 28**  
• Diffusion spatiale • Puissance de 5 à 40 W.

**TYPE P 40**  
• Bois acajou • Cubique : dimensions 40x40x40 cm • Possibilité superposition (colonne) • Puissance unitaire : 40 W.

rôle de Fox par Jagger. Je ne parle pas de la scène où Fox couche avec la petite Michèle Breton et où l'on croit, de dos, qu'elle est Jagger.

D. C. Dès leur rencontre, la dualité est définie. Turner le chanteur recherche ce qu'il a en commun avec ce gangster qui incarne, comme lui dans sont art, la violence. Turner se demande s'il est l'incarnation aussi de la violence, dans le rock and roll. Je profite du personnage de Chas, qui est démodé, avec les cheveux courts, pour montrer Turner méfiant. C'est pour cela

qu'il se réfugie avec les femmes et qu'il est un peu femme lui-même. Méfiant vis-à-vis de sa violence, de son moi, de son subconscient.

F. J. James Fox a dans la vie une dizaine d'années de plus que Mick Jagger. Pourtant, ils sont un peu pareils dans le film.

D. C. Ils sont tous les deux des enfants du peuple. Ils ont pris des routes différentes pour s'extérioriser mais le gangster comme le chanteur sont très proches, se connaissent bien et le savent. — Propos recueillis par FRANÇOIS JOUFFA.

## LE MOIS DES IRIS

Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup> (métro Richelieu-Drouot) est ouvert tous les jours en matinée, à 15 heures, en soirée le vendredi et le samedi, fermé le mardi. Manager: Henri Leproux.

Tout d'abord, rappelons que l'Agence France Pop Presse existe et que tous les groupes, les très connus comme les moins connus, peuvent l'utiliser pour transmettre des informations. Il suffit de téléphoner ou écrire à Henri Leproux (770.47.25). A propos, Michel Montoyat, Chez Alcade, 11, Fleury-d'Ande, c'est un bassiste qui meurt à petit feu en faisant du bal tous les samedis et dimanches. Il aime les mêmes groupes pop que vous, la même musique, et c'est cela qu'il veut jouer; il ne veut plus nourrir sa femme et son futur enfant avec Verchuren. Si quelqu'un peut faire quelque chose, nous le verrons bientôt sur le Tremplin! Chrysais Idominée et Aleph s'y produisaient le 15 janvier. Aleph impressionna par sa cohésion, Laurent Petitgirard par son talent (orgue et piano) mais on nota avec plaisir qu'il n'était plus le seul musicien à être mis en valeur dans le groupe, le saxophoniste Patrick Quentin est lui aussi une personnalité fort intéressante. Crépuscule passait le week-end au Golf, remportant un confortable succès, mais on vient d'apprendre que ce groupe s'est dissous. Cinq formations se présentèrent sur le Tremplin du 22. L'un, Lover's Love, venait de Cannes alors que le Midem avait attiré là-bas les

professionnels du disque! Ce fut Alone, qui, interprétant des morceaux de Santana, Deep Purple ou Black Sabbath remporta le Tremplin, devant Fatna-Puls (de Nanterre), Totem (Essonne) qui joua « Élégie à Gabrièle », de Triangle, et Walpurgis, groupe parisien manquant encore de coordination. Très bon Tremplin le 29 janvier, avec Hypothèse, Other As, Trèfle et Phalanster. Other As, très marqué par Pink Floyd, reprit quelques-unes des compositions les plus célèbres du fameux groupe (Astronomy, Nile song, etc...) pour en proposer des versions assez personnelles et non dépourvues de qualités. Trèfle, que l'on n'avait pas vu depuis un certain temps, devait montrer qu'il avait fait des progrès considérables, même si Phalanster s'avérait finalement supérieur, avec un répertoire très bien équilibré. Le 5, c'était à nouveau une soirée placée sous le signe des Crouille-Marteau qui, hélas pour eux, ne convinquirent pas par leur musique. Par contre, Valérie Lagrange, s'accompagnant à la guitare, chanta d'une fort belle voix « Like a rolling stone » et quelques autres airs connus; elle obtint un gros succès, ainsi que le guitariste André Dedjean et André Christian. Le groupe du mois, c'est Iris, de Montbéliard. On l'avait déjà remarqué à l'occasion d'un Tremplin, voici quelques mois, et ces musiciens avaient impressionné par leur maturité qui semblait inconciliable avec leur extrême jeunesse. Pour-

tant, toutes leurs compositions, chantées en français, révélaient des qualités incontestables et une originalité qui n'avait rien d'artificiel. Iris a une approche de la musique pop unique en France, et ils forment certainement celui qui sonne le moins anglo-saxon de tous les groupes français, Martin Circus ou Triangle compris. Composition: Tony Carbonare (bs-voc); Alain Carbonare (orgue-voc); Gérard Cappagli (guitare) et Gilbert Henry (batterie). Iris s'est produit au Golf les 23 et 24 janvier. Le 30, vint un groupe bruxellois, « Captain Bismark », qui doit s'appeler « Captain » parce qu'un groupe hollandais très connu là-bas se nomme Bismark « et possède un très bon avocat! ». Captain Bismark fait une musique dure et violente — et se prépare à enregistrer. Le 6 et le 7 février, les Magpye montraient une fois encore qu'ils sont l'un des meilleurs

groupes français, même si tout n'est pas encore pas parfaitement clair dans leur démarche. L'événement cinématographique du mois, ce fut bien sûr la projection du film pirate d'Elvis Presley à Las Vegas, le 14 janvier. De nombreuses personnalités étaient venues assister à une projection privée (Françoise Hardy, Sheila, Herbert Léonard, etc.) avant que le Golf ne soit envahi par des centaines de fans.

Programme de mars.  
Ven. 5: Moustique, Mark Robson, Clé; Sam. 6, dim. 7: Prologue; Ven. 12, 19, 26: Tremplins 5 orchestres; Sam. 13, dim. 14: The end (Hollande); Sam. 20, dim. 21: Silence (Hollande); Jeu. 25: Soirée Éditions AGEA avec Pictures of Life, Voyage, Prologue, Iris, Ange, Introversion, Cristal, Lover's Love, etc.; Sam. 27, dim. 28: the Vipers (Hollande). — JACQUES CHABIRON.



IRIS  
Une approche unique.



VALÉRIE LAGRANGE  
Like a rolling stone.



# nouveautés

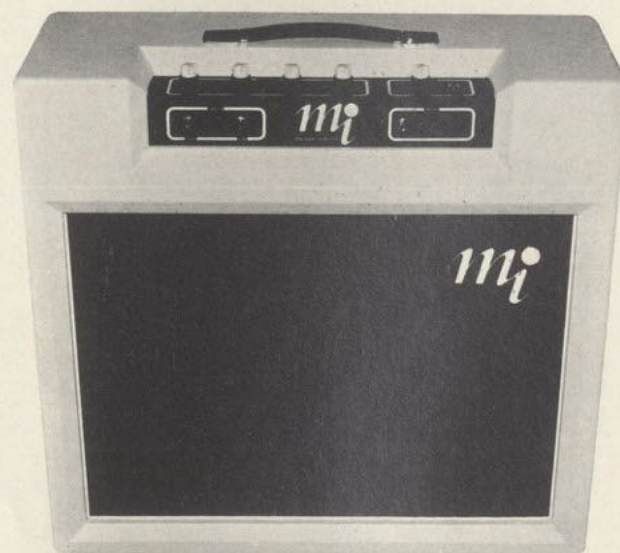
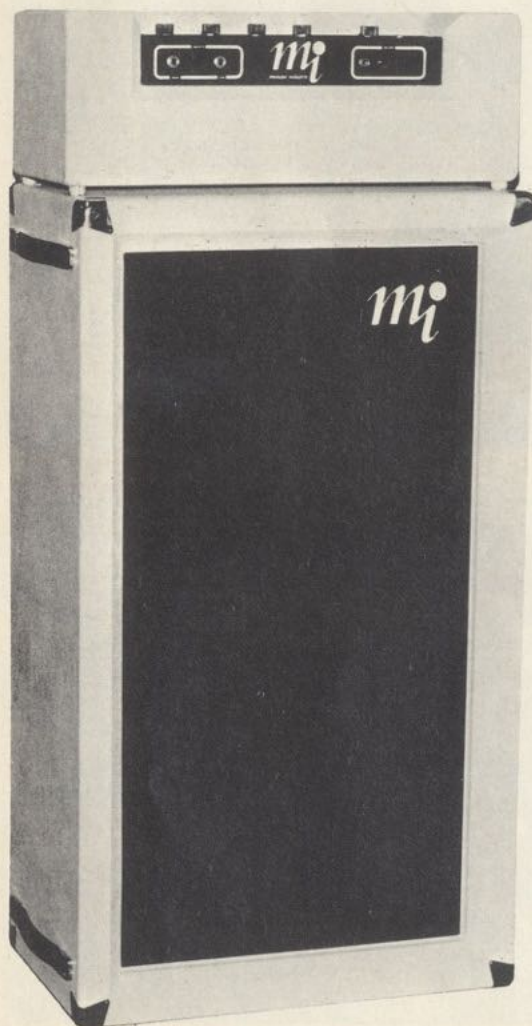
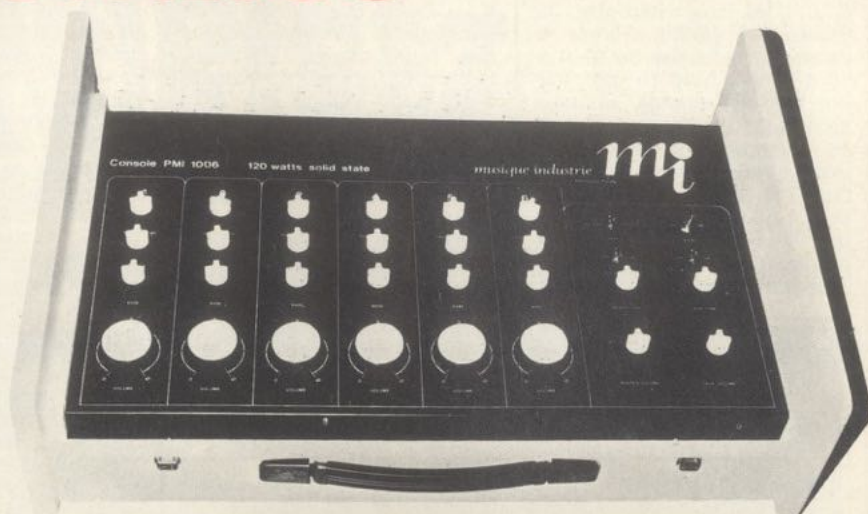
## CONSOLE DE MIXAGE PMI 1006

Console entièrement transistorisée, la PMI 1006 comprend six voies d'entrée mixables sur deux voies de sortie à réglage séparé. Réverbération Hammond réglable sur chaque voie. Prise pour chambre d'écho extérieure. Prise magnétophone. Prise pour relier plusieurs tables ensemble. Un amplificateur de 120 W incorporé permettant d'attaquer directement deux colonnes type RCL 700 ou 600. Une sortie par prise Jaeger pour colonne RC 1200 (ampli incorporé) permettant une augmentation de puissance à l'infini. Tension d'alimentation 220 Volts uniquement.

Dimensions : 67 x 44 x 25

### Présentation

Planche de bord aluminium anodisé noir, inscription blanche, boutons blancs, coffret gainé blanc avec capot de fermeture pour le transport.



## SÉRIES «S» ET «T»

Amplificateurs tous transistors, essentiellement conçus avec les mêmes impératifs techniques que la série standard des MI 60 et 100, sensiblement moins puissants et surtout plus petits, les modèles S et T conviennent en particulier pour les musiciens de studio, de variété ainsi que pour les vrais amateurs de jazz.

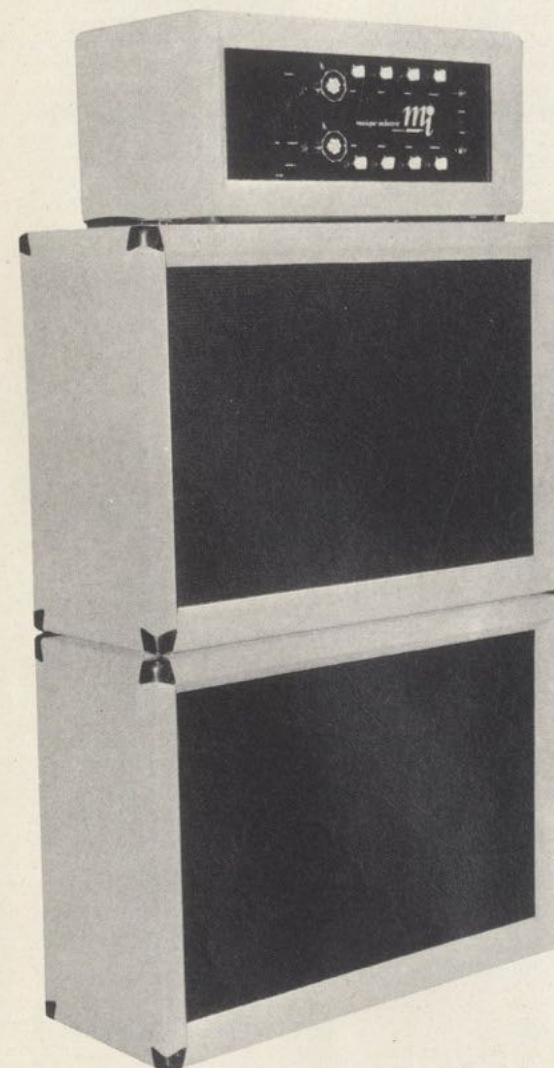
Puissance de 40 à 60 W. haut-parleurs CELESTION, FANE ou LANSING suivant modèle, avec ou sans réverb., 1 corps ou 2 corps.

pierre caron



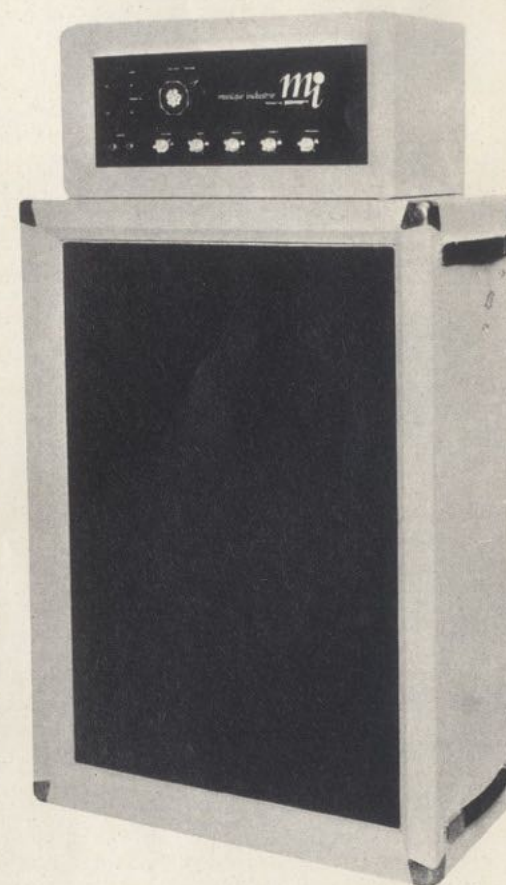
## CONSOLE DE MIXAGE MUSIQUE INDUSTRIE/PMI 1009 S

Console de mixage professionnelle, 8 voies, sur demande entrées pour micro statique. Réverbération incorporée, stand by de chaque voie. Filtre pop. 2 vumètres de sorties. 3 sorties dont 1 pour contrôle scène. Tous circuits transistor silicium. Raccordement aux colonnes par prise Jaeger. Dans la même série colonne sonore RC 1200 à ampli transistors incorporé, 4 haut-parleurs de 30 cm avec tweeter axiaux. Raccordé à la console par un seul câble transportant le courant d'alimentation. Puissance effective réelle plus de 100 W par colonne.



## AMPLI-INSTRUMENT MI 60 - MI 100 STÉRÉO 120 ET 200

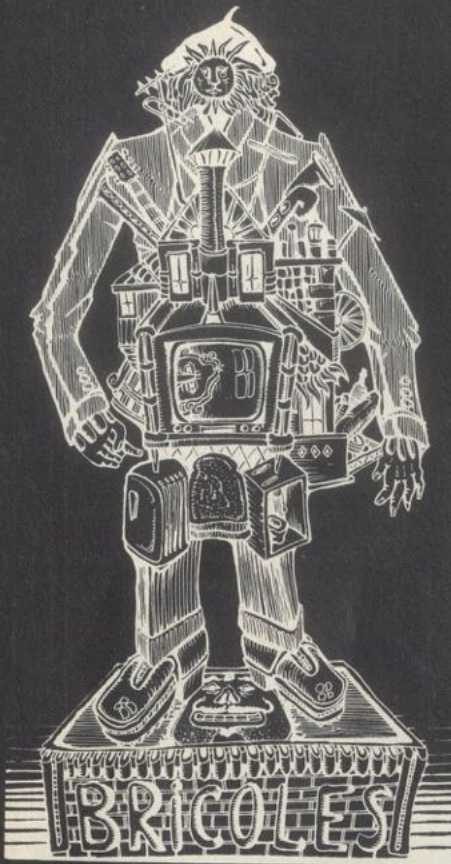
Spécialement étudié pour les musiciens cherchant à personnaliser leur musique. La gamme des amplificateurs MI se caractérise par deux principaux modèles : Les MI 60 pour guitare et les MI 100 pour basse (photo ci-contre). Respectivement équipé de deux haut-parleurs CELESTION 12 pouces Heavy Duty et 15 pouces spéciaux. Ces deux modèles sont doublés par la série stéréo qui représente le double de puissance et de possibilités. L'un des principaux atouts MI : le réducteur de puissance qui permet d'obtenir une excellente saturation à basse puissance.



Documentation et liste revendeurs sur demande.

**musique industrie** *mi*  
31-33, rue de Lagny, 94 - Vincennes  
Tél. : 808.89.86 +





— Allo, Philippe ?  
— Mouais.  
— Salut, c'est Philippe. Ça va ?  
— Ah, salut Philippe. Ça va. Et toi, ça va ?  
— Ça va, merci. Je ne te réveille pas ?  
— Oh, si peu que ça n'est pas la peine d'en parler.  
— Ah ? Excuse-moi, mon vieux, mais comme il est une heure et demie, j'ai pensé...  
— Une heure et demie ? Mince, tu as bien fait d'appeler : je n'avais justement rien à faire aujourd'hui.  
— Ben, justement, j'ai pensé... tu sais, pour « Bricoles »... le prochain numéro, c'est le cinquantième. Le cin-quantième !  
— Ah ?  
— Ouais. Alors je pense que... note bien qu'on ne va pas faire des trucs comme tous ces canards qui font des numéros spéciaux à chaque chiffre rond, mais...  
— Et en profitent pour se voter des félicitations. Tes enfants vont bien ?  
— Heu, oui. Enfin, c'est-à-dire que le petit... je suis en train de repeindre ma salle de bain... l'autre jour il a joué dedans avec son pistolet à eau !  
— Ben ? C'est fait pour ça, les salles de bain.  
— Ben il avait mis de l'encre de Chine dans son pistolet, alors ça a un peu sali les murs.  
— Tu ne l'as pas battu, au moins ? Fais gaffe aux traumatismes. Les physiques et les mentaux.  
— Quels manteaux ? Ah, non, ils étaient dans la penderie ; le jet de jais (ha ! ha ! ha !)...  
— (Ha ! ha ! ha !)  
— ... les a épargnés. Heureusement, parce que les fourrures de ma femme... Mais je ne l'ai pas battu. Juré.  
— Et ta femme ?  
— Oh ! un peu, quoi. Tu crois qu'elle risque encore d'être traumatisée, elle ?  
— J'en sais rien. Cogne pas trop fort tout de même.  
— Je te parlais du numéro cinquante. Il y a des tas de choses à dire, tu crois pas ? Moi, j'ai pensé que ça pouvait faire un bon « Bricoles ». Tu parlerais un peu de l'histoire du journal et de tous les changements qui sont intervenus, et de tout ça. Note bien que je ne t'impose rien, c'est juste une suggestion comme ça, une idée que j'ai eue en me réveillant.  
— Une illumination, quoi. Et si je refusais, comme ça ?  
— Ben, tu serais viré illico. Ha ! ha ! ha !...  
— Ha ! ha ! ha !... Qu'est-ce qu'on se marre. Écoute, il faut que je réfléchisse un peu à ça. Je te donnerai une réponse demain.  
— Hum, c'est pas très possible, parce qu'il me le faut, ce papier, pour demain matin.  
— ...  
— Tu as entendu ? Allo ?  
— Mmmm. Quelle heure ?  
— Bof, huit heures. Oh, huit heures un quart, même, si ça t'arrange.  
— Drôlement. Drôlement. Merci.  
— Bon, alors c'est d'accord ? T'avais pas une autre idée, au moins ?  
— Heu, à vrai dire : si.  
— Aah ? Dis toujours.  
— Voilà, c'était une petite parabole. Tu sais que j'aime ça les paraboles, je suis comme

Mick Jagger. C'était l'histoire de deux mecs, un gauchiste et un pas gauchiste qui discutent près d'une bouche de métro. Tout à coup, le gauchiste, énervé, écrase son clop sur la chaussure de l'autre qui se met à hurler (il vient d'acheter ses pompes) : « si tu crois que c'est comme ça que tu vas la faire ta Révolution ! » L'autre dit : « pourquoi pas, on parie ? » Ils parient et le gauchiste se met à gueuler comme un âne qu'on n'en a rien à foutre de ses pompes à ce mec, quand les ouvriers sont exploités, quand le Vietnam est à feu et à sang, quand la répression est partout et la liberté nulle part, etc.  
— Pas la peine de crier comme ça.  
— Non. Excuse. Alors les gens s'attroupent autour d'eux et se mettent à gueuler aussi, parce que c'est dans un quartier populaire que ça se passe. Il y a bientôt une foule énorme qui bloque tout le métro et qui braille. Les flics arrivent et matraquent. Les gens, furieux, les étripent, et ça fait boule de neige, et c'est l'émeute, puis la Révolution. Après, quand la liberté a triomphé et qu'on a mis tous ceux qui disent le contraire en prison, le pas-gauchiste du début se balade tranquille. Son copain arrive dans une grosse limousine escortée par cent flics. Il s'arrête devant l'autre, lui fait piquer sa chaussure gauche, la brûlée, parce qu'on en a besoin pour le Musée de la Révolution, lui prend le fric de son pari perdu et le fait arrêter parce qu'il est réac. « Je suis bien placé pour le savoir », qu'il dit en faisant signe à son chauffeur de démarrer. Voilà, c'était à ça que je pensais. On pourrait changer quelques trucs, note bien.  
— Elle est complètement con, ton idée. Et puis, cette histoire-là, tu l'as déjà racontée vingt fois.  
— Pas tant que ça.  
— Si, si. Je préfère nettement mon idée de numéro 50. Mince, c'est tout de même quelque chose, un numéro 50 ! Une date.  
— Attends, j'ai une autre idée : et si je faisais un truc vachement virulent contre les maisons de disques et les radios, et la presse, et les faux révolutionnaires, et les boîtes de nuit, et la pop française, et les vrais révolutionnaires, et les réactionnaires, et les Suisses, et les Ten Years After ? Un truc qui péterait vraiment sec et qui nous fâcherait avec tout le monde. Ah, j'oubliais, ça serait aussi terrible contre la publicité.  
— ...  
— Hein ? Hein ? T'en penses quoi, de cette idée-là ? Ah ! tu ne dis rien, tu es enthousiasmé !!!  
— Vachement. Bon, je vais repeindre ma salle de bains, parce qu'après je file. Ouais, je vais faire un petit boeuf au « Mémorial Kid Ory ». Alors n'oublie pas : demain à huit heures, tu m'apportes ton Bricoles. « Spécial Numéro 50 », je crois que ça ferait un titre assez original. Note bien, je le répète, que je ne t'impose rien : on pourra modifier le titre si tu veux. Allez, je te laisse, tu dois avoir du boulot. Ciao, petit.  
— ...lut.  
— Salut qui ?  
— Salut patron.  
Clic. — PHILIPPE PARINGAUX.



#### Honte

Nous avons tous honte d'être français. D'un côté, la provocation ouverte, la politisation à outrance, le vandalisme, la connerie.  
De l'autre, la provocation muette, la grenade facile, la matraque encore plus, la sauvagerie aveugle, la connerie. La connerie humaine... On y revient toujours. Ce sont des clichés, ils sont vrais, nous y étions, nous tous, au Palais des Sports, affamés de musique, de bonne, d'excellente musique, celle qui fait battre les tripes à son rythme. Nous avons faim, encore... A cause de nous, imbéciles de Français. Écœuré.  
Ph. Barjaud, Paris.

#### Beau travail

Vos petits chouchous gauchistes ont une fois de plus dévasté le Palais des Sports. La pop music c'est de gauche, déclarent Alessandrini et sa clique, voilà qui n'est pas sans éveiller mon attention. J'aime la musique, je n'ai jamais été gauchiste et je ne suis pas près de le devenir après le concert saboté des Soft. D'accord, les places sont chères, c'est écœurant. Mais une fois de plus une bande de zonards (comme à Biot, Aix, concert des Stones, etc...) ont massacré la musique. Bref grâce à la propagande bien montée par Rock & Folk, il n'est même plus possible d'écouter un bon groupe. Qui a casqué ? L'amoureux des Soft et de Kevin Ayers, la direction du Palais des Sports étant assurée. Les fameux gauchistes de Paringaux n'avaient en aucun cas le droit de commettre de tels actes. Bravo messieurs continuez... Continuez à encourager la gauche, cette même gauche qui massacre la musique. J'en conclus une chose : aussi paradoxal que cela puisse paraître, vous êtes le de Gaulle de la pop music. C'est-à-dire le mensonge incarné. Jamais vous ne me ferez croire que vous aimez la pop music. J'espère être compris de quelques-uns, si toutefois ils existent encore.  
Denis Seigne, 70, rue Lady-Ashburton, 95 - Taverny.

P.S. : Soft ne viendra plus à Paris, vous êtes contents, hein ? Rock & Folk a fait du beau travail.  
R. : Pardon aussi pour mai 68, Altamont, 1789 et 14-18.

#### En sens inverse

Planez un peu, défoncez-vous, shootez-vous, envoyez-vous en l'air, quoi, et arrêtez de nous casser nos planètes avec votre sale politique. Vous avez vu ce que le mélange donne et a donné au Palais des Sports. D'accord, on s'est bien amusé mais maintenant, musique : finie. Alors si les gens avaient jeté de la scène les provocateurs gauchistes ou fascistes qui ont entretenu la tension, soigneusement, pendant toute la soirée, on aurait pu se défoncer tranquille. Laissez la politique à ceux qui ne savent pas faire de choses moins infectes : laissez Frossart, Ferniot, Cau, et autres nager dans le Viet-Nam, le Moyen-Orient et le racisme. Aimez les Noirs, les Juifs, les Arabes, les Viets. Aimez tout le monde. Quelle est votre réaction quand La Nation ou l'Aurore, ou France Soir, fait un compte rendu de festival ou concert pop ? Ne croyez-vous pas qu'ils sont complètement hors du sujet ? Moi si. Et je pense pareil, quand je vous vois faire comme eux mais en sens inverse. Philippe Paringaux, si les jeunes Américains préfèrent se défouler devant Grand Funk que devant les flics, c'est parce que Grand Funk n'est pas si déformant que ça, comme miroir, et que les Américains ont (peut-être) compris que l'inertie démolit mieux une société (regardez l'Angleterre et la Hollande) économiquement que la violence révolutionnaire (à moins d'avoir les armes et le nombre suffisant, et alors, à ce moment-là, nous ne ferions que remplir les prisons avec ceux qui nous y mettaient auparavant. Le monde à l'envers, est-ce uniquement à quoi vous tendez, à qui nous tendons ?). D'un autre côté, bravo pour l'article sur Velvet. Mais pas bravo à Alessandrini. Voir un fasciste chez Warhol, je trouve que c'est y aller un peu fort. Qui projette la bataille d'Alger aux USA ? Qui exploite le film ? Sûrement de braves gros financiers. Les mêmes qui ont produit Woodstock (le festival) qui ont eu très peur et se rattrapent sur Woodstock (le film). Et ce sont eux qui sabotent Warhol, pas les défoncés. D'accord, Velvet ne se défonce plus. Mais ils ont compris beaucoup de choses. Quand on atteint un certain sommet et quand la chaleur blanche n'est plus si chaude que ça, on laisse tomber mais on ne saute pas dans la politique pour autant (cf. Dylan, Hendrix...). A propos de l'article sur Velvet, il y a une petite erreur dans les noms et les photos : Lou Reed, c'est celui que vous appelez Sterling Morrison et Sterling Morrison, c'est votre Maureen Tucker. Maureen, elle, c'est Lou Reed (photo de gauche).

En plein centre de Paris

## SYMPHONIA

56, boul. Magenta, PARIS

Tél. : 208.20.02

**vous propose  
une gamme complète  
d'INSTRUMENTS DE MUSIQUE**

**ORGUES ÉLECTRONIQUES  
(Diamond, Farfisa, Philips,  
etc...)**

**AMPLIFICATEURS  
(Simms-Watts, Sound, Mac,  
etc...)**

**ACCORDÉONS**

**INSTRUMENTS A VENT  
(Selmer, Fleury, Courtois,  
Couesnon, etc...)**

**GITARES CLASSIQUES  
GITARES ÉLECTRIQUES**

**MICROPHONES**

**MATÉRIEL DE JAZZ  
et ACCESSOIRES**

**ET**

**TOUT CE QUI CONCERNE  
LE PIANO**

**ACHAT - VENTE  
RÉPARATIONS - ACCORD  
NEUF ET OCCASION  
GARANTIE TOTALE  
FACILITÉS DE PAIEMENT**

**Magasin ouvert  
le lundi après-midi**



# J. COLLYNS

à GAGNER  
SON PART

EN SORTANT  
LA PLUS  
PROFESSIONNELLE  
DES SONOS  
À UN PRIX  
FANTASTIQUE



**Krazy sound**

AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE - 66 à 70, rue Regnault - Paris 13e - Tél. : 336-47-61 - 589-36-11

Seul John Cale est à sa place.  
Je viens de relire ma lettre et je la trouve plutôt confuse. Excusez-moi.  
Love. Michel.

P.S. : D'accord, j'aime l'Airplane, les Doors, Steppenwolf. D'accord Neil Young a écrit « Ohio ». D'accord tout cela est assez engagé dans la politique. Mais, Casady et Kaukonen ont plus de succès avec Hot Tuna que l'Airplane; Marty Balin, lui, a quitté l'Airplane. Reste Kantner et Slick. Et la politique. Les prochains albums de l'Airplane seront peut-être bien chantés (Grace) et bien écrits (Paul) mais sans la basse de Casady et la guitare de Kaukonen, sans la flamme de Balin, il manquera quelque chose.

Mais Jim Morrison est alcoolique et était plutôt calme à Wight. (Tiens, à propos de Wight, qu'est-ce qui a cassé le festival : les « politiciens » français). Et si Steppenwolf a écrit « Monster », John Kay a fait le plus beau discours du siècle à l'Albert Hall en juillet, après Bath, et on y a entendu que l'engagement politique du groupe n'avait rien à voir avec les Panthères blanches ou noires, ni avec toutes les sortes de théoriciens qui fleurissent aujourd'hui. Quant à Neil Young, il a écrit « Ohio » comme Lennon a écrit « Working Class Hero » : désabusé. La chanson de Lennon n'a rien d'enflammé. C'est une constatation face à un état de fait déprimant : et Lennon est déprimé. Et Young « Southern Man » aussi. A propos de Bricoles, j'ai beau me forcer, je ne trouve rien de sublime et d'attirant à « When the revolution comes » : ce serait plutôt angoissant. Ça ne vous fait pas penser à un type à mèche et à moustache qui avait à peu près les mêmes idées mais inversement proportionnelles quant au choix des victimes et à l'emplacement, à l'endroit, à l'époque de leurs réalisations ? Maintenant j'ai fini. Bonne année.

**R. : Une fois de plus, le mot politique est employé à tout bout de champ, une fois de plus ce n'est pas nous qui écrivons « When the revolution comes », une fois de plus on nous reproche « d'endocliner » alors que nous essayons de faire notre métier honnêtement, c'est-à-dire de ne pas dissimuler ce que d'autres cachent soigneusement.**

**Commandements**  
Le gribouilleur modèle de R & F. Une bonne dizaine de commandements : 1) Je ne ferai plus, régulièrement, des papiers dégueulasses sur de bons musiciens, que ça soit par connerie ou par masochisme, pas plus que, maintenant, je ne céderai à un certain public qui exige que de temps en temps on lui découvre quelque « génie » à vénérer. 2) Je détruirai ma petite hiérarchie musicale, mes

équipement musical  
professionnel



**victor**  
CENTRAL MUSIQUE



des prix comme partout... un  
choix comme nulle part!

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE  
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON  
LES PAUL PROFESSIONAL ET LES PAUL BASSE  
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR  
LES SUPERKUSTOM U.S.A.  
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX  
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>  
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85



# LE PIANO ÉLECTRIQUE

**1.900 F T.T.C.**

AVEC PÉDALE ET RACCORDEMENT

**AVEC AMPLI C.P. 2.640 F**

61 TOUCHES NORMALES

**INDÉSACCORDABLE**

JEU MUET AU CASQUE A VOLONTÉ

PRÉSENTATION NOYER AVOUC Couvercle

**TRANSPORTABLE (20 kg)**

VENTE : MARCHANDS DE MUSIQUE

DÉMONSTRATION - DOCUMENTATION

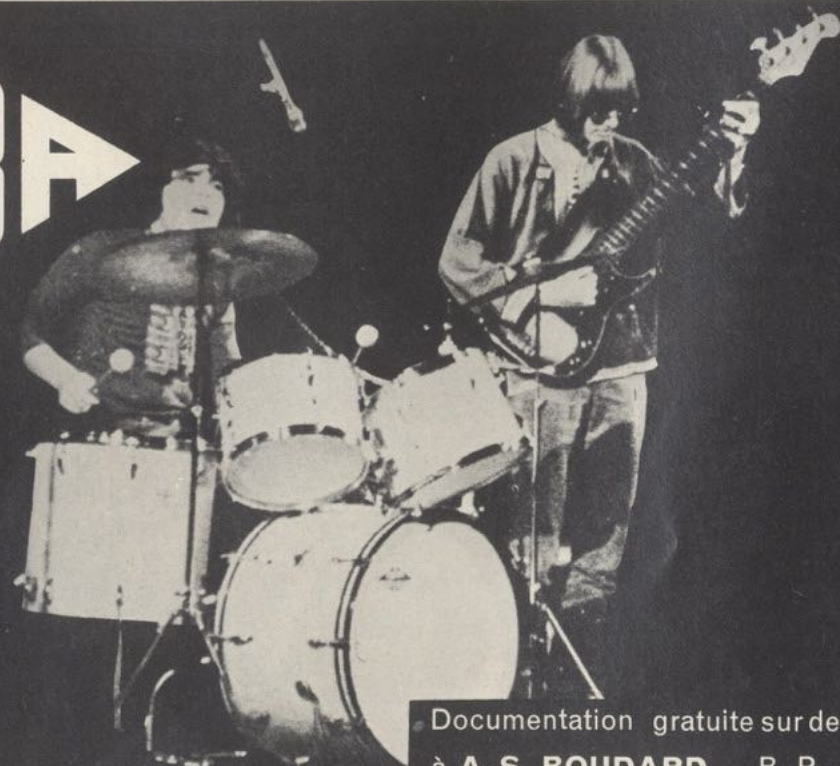
HOHNER-FRANCE S.A. - 19-21, RUE VAN LOO - PARIS 16° (224-63-50)

**HOHNER**

NÉO PIANET



**ASBA**



Documentation gratuite sur demande

à **A.S. BOUDARD** B.P. n° 3

**94 - BREVANNES** Tél. : 922-65-59

gros jugements de valeurs, je n'écirai plus « pop music » qui ne veut rien dire et qui n'est qu'une étiquette de plus dans le fatras des idées reçues et ainsi je ne me servirai plus des armes des gens qui m'emmerdent, ceux du côté de l'ordre établi. 3) D'ailleurs, ceux-là, je les aurai par la « dérision et la bêtise » et... si nombre de mes lecteurs ne me comprennent plus, ils se consoleront en trépignant « sur » (hélas non) Ten Years After et Black Sabbath. 4) Car je ferai un journal plus « politisé », mais je n'emploierai pas ce mot (j'espère que vous comprendrez) et... j'essaierai de témoigner de chaque courant d'idées intéressant, ce qui permettra, peut-être, à mon lecteur de faire une synthèse (de ceux-ci) représentant sa vérité relative la meilleure. 5) « Musicalement parlant », je ne dirai plus : « Tout ce qui se fait de mieux vient des USA ». J'écouterai par exemple les productions Island et en particulier le « Lizard » de King Crinson, l'album de Ian MacDonald ou l'Emerson-Lake-Palmer qui n'est pas mal non plus malgré tout ce qu'ils ont repiqué un peu partout. Et ces disques je les chroniquerai et... BIEN. 6) Je supprimerai ce foutu de Hit Parade, il était fait pour prouver qu'il y a autant de crétiens chez les jeunes que chez les « autres », cela est fait, ou... ça ne le sera jamais. 7) Et si je suis Paringaux, je commettrai plus encore de « bricoles » en essayant de n'être pas plus « mauvais » que Cavanna. Je profanerai tant soit peu le culte du Dieu Lennon et je constaterai l'échec du Country and W (depuis le temps que j'attends que sur une « musique relax » l'on mette un « message particulier »). Cependant j'excuserai Grateful Dead d'être tombé dans le « panneau ». 8) Tandis que si je suis Alessandrini j'intensifierai les bruits de l'ombre et j'augmenterai le « Presse livres ». 9) J'« oserai » changer le titre de mon canard (dommage qu'« Actuel » soit déjà.. employé). Il sera dorénavant hebdomadaire ou bi-mensuel, moins épais mais plus... (vous comprendrez). 10) Enfin, je publierai les lettres même loufoques (et à plus forte raison) de ces jeunes fous qui ont plein de choses à me dire, qui finalement... ont le courage de m'écire mais pour raconter des... (vous comprendrez).

Jean-Pierre Vuillennet,  
29, rue P.-Curie,  
91 - Savigny.

## Family à Lyon

Dans l'affaire, je ne sais qui a fait son beurre, mais payer 15 F pour voir un Family dont je causerai plus bas et Free Sound, le cul sur le béton d'un hangar à foin, faut être dingue. Je l'étais. Grâce à l'acoustique de casserole du sus-nommé hangar, les oreilles n'y ont même



GRATUITEMENT  
un super 33 T. "POP"  
commenté par  
PATRICK TOPALOFF

## méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur  
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la  
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : **EFFETS SPÉCIAUX**

*Chansons*

**FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ**  
**DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenço**

**RECEVEZ**

sans engagements, notre documentation complète et le  
**DISQUE ESSAI GRATUIT**

**DESTINAIRE**

**LABAT EDITIONS NOUVELLES**

7, rue Labat - 75 - PARIS 18° (Service R E F)

Je possède ou ne possède pas de guitare

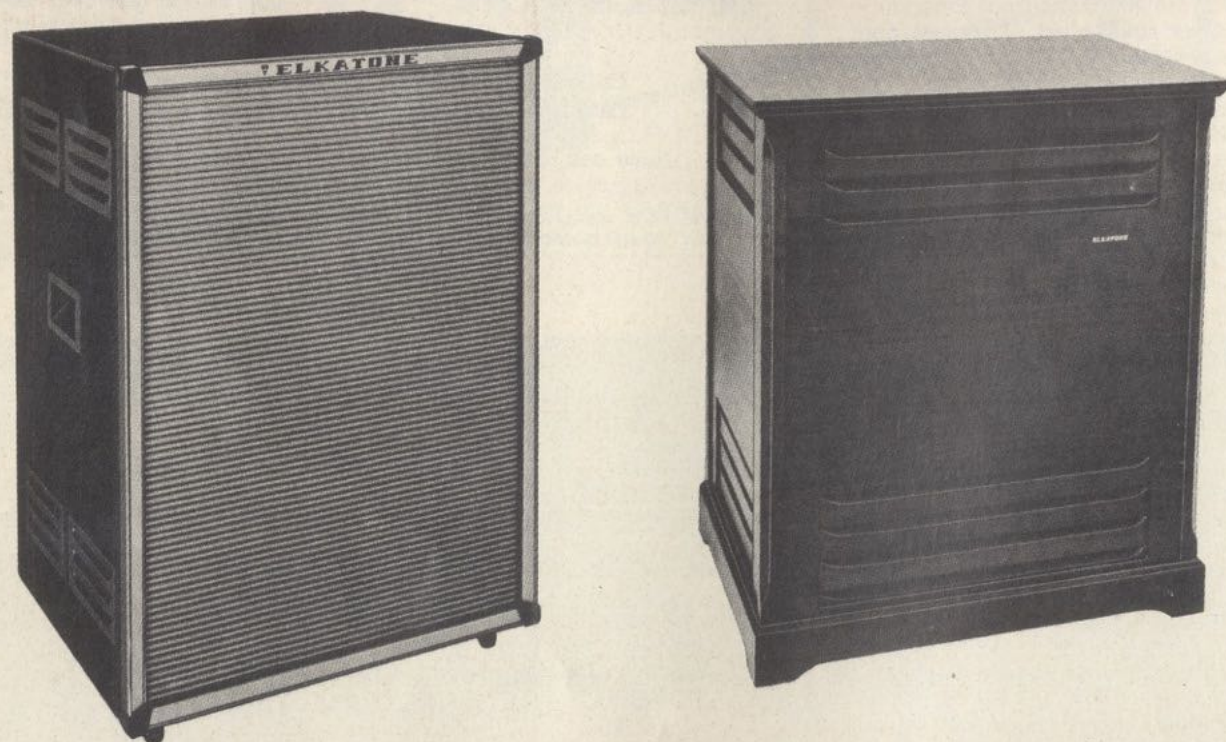
VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque  
ESSAI GRATUIT

Nom .....  
Prénom ..... Age .....  
Profession .....  
N° ..... Rue .....  
Ville ..... N° du Dépt. ....



# ELKA présente les fameuses cabines ELKATONE

un nouveau pas  
dans la technique  
du son en mouvement !



50 watts R.M.S. portable, 150 watts R.M.S. portable, 50 watts R.M.S. bois - PRIX SANS CONCURRENCE

## caractéristiques

- Les deux modèles portables comportent des poignées et des roulettes facilitant leur transport.
  - Amplificateur incorporé à transistors et circuits intégrés - 3 potentiomètres : volume, grave, aigu.
- Nos cabines comportent 2 entrées de sensibilité différentes et peuvent être reliées directement avec n'importe quelle marque d'orgue sans aucun adaptateur.
- 2 vitesses réglables + possibilité de réglage de la position la plus lente à la plus rapide et position fixe.

Documentation et renseignements chez tous nos revendeurs et chez :

**NAZZARENO - PIERMARIA**, 154, rue de Charenton - PARIS-XII<sup>e</sup> - Tél. 307.75.78 et 628.41.06

Vente exclusive en gros

Service après-vente assuré par technicien d'usine.

pas gagné ce que le cul y perdait. De Free Sound, rien à dire de particulier. Simplement un groupe comme on aimerait un peu plus en voir en France (et comme il en existe pas mal qu'on ne « voit » pas). Jouant avec cohésion et surtout une énorme sincérité, Free Sound a su convaincre sur des thèmes du Pink Floyd proprement joués. De bons solos du guitariste, un orgue malheureusement mal amplifié (manque de moyens matériels qu'on ne saurait leur reprocher). Leur musique, à l'image du light show, simple mais efficace, passa bien sur le « parterre ». De Family qui mit une bonne heure à arriver restèrent les quelques vingt colonnes Wem. Il semble qu'en perdant Grech, le groupe ait perdu aussi son ambiguïté douceur-beauté des thèmes et même mièvrerie-violence-simplicité brute. John Palmer se révèle étonnamment plus brouillon que son prédécesseur aux harmonies Jim King et ce soir-là aussi piètre accompagnateur que soliste. Chapman, passablement éméché se ficha gentiment de notre gueule « cookies ». Seuls Weider et Withney donnèrent quelque chose. Le bide Family est-il dû à cette fameuse casserole de Hall 27 de la foire expo? Je ne crois pas. Quand un groupe doit passer, il passe, malgré les difficultés techniques, une sono déficiente (cf. Free Sound), une acoustique débile. Les « Anglais » à Lyon nous ont toujours volé (Mayall, Deep Purple, Family), le Soft mis à part. Leur professionnalisme a sans doute complètement étouffé leur sincérité ou ce qu'il en reste. Pour le prix, on aurait eu Ribeiro + Alpes et le Grateful Dead. Alors je pleure. Pas longtemps car, à la Cité (Théâtre de la Cité Villeurbanne) il y a eu le concert Sun fantastique Ra et autre bonhomme Mingus, tout ça dans l'abonnement cinq concerts 25 F (dommage qu'ils écoutent pas les popistes français les genses de la cité); ouf, on annonce Art Ensemble de Chicago le 8 février et « Qui a tué Albert Ayler? » sans son manager mais avec Clifford Thornton et un tas d'autres musiciens et bricoleurs.

Gyk Mougard.  
E 215 Insa de Lyon.  
69 - Villeurbanne.

P.S. : Quand Paringaux se dévoue pour encenser Creedence et autre viadox, qu'il signe d'un pseudonyme. A part ça grosses bises au journal.

### Ike & Tina Turner à Lyon

Nous attendions depuis quelques heures dans l'entrée du Palais d'Hiver, sous les regards abrutis des Johnny, Mireille, Cloclo, Eddy et autres affichés là. Nous étions... trois! Peu de monde, en fait, pour répondre à l'appel des splendides et puissamment excitantes affiches du

show, qui se déroulerait dans quelques minutes. Dans des vitrines, des coupures de journaux faisaient l'éloge du plus grand spectacle de soul du monde et de la plus étonnante chanteuse qui soit. Nous étions aussi impatients que déçus : le public ne se montrait pas. La surprise fut effroyable quand le « public » arriva. MISÈRE! quel public! Que des smokings et des longues robes, des pantalons aux plis impeccables, des coiffures amidonnées, tant pour les mecs que pour les rares filles qui arrivaient; bref, un défilé horrifiant. Les airs franchement crispés de toutes ces pouaches augmentaient encore notre stupeur. Les quelques Noirs se trouvant là étaient les seuls à ne pas avoir l'air d'être entrés par hasard. Les autres osaient à peine jeter un regard furtif aux affiches pourpres du show.

Dans la salle morbide de splendeur bourgeoise, les gens s'installaient. Des nanas, l'air constipé dans leurs longues robes et leurs étoiles, prenaient place aux tables réservées. Des serveurs stylés à gueule de gorille, portaient les seaux à champagne. On était avec quelques autres assis sur des escaliers, se demandant qu'est-ce qu'on foutait là. (Ike, Tina... ici? impossible?) Les jeunes qui n'avaient pas le fric pour une table, se tassaient dans les allées et au centre de la salle. On s'observait. Les haut-parleurs diffusaient une musique impersonnelle et soporifique. Tout cela dura une heure.

A 22 h 15 on annonce enfin Ike & Tina; l'obscurité se fait. On se trouve au premier rang au centre de la salle. Le rideau se lève, les projecteurs inondent la scène et l'orchestre qui démarre en trombe. Une chaleur envahit la salle, chaleur augmentée encore par l'apparition des Ikettes. Chaque chanson de ces dernières reçoit des applaudissements très clairs. Elles n'en perdent pas du tout le sourire et l'enthousiasme, ces merveilleuses filles. Suspense! Tina va paraître! Une tension, une esquisse de murmure, pas le temps, déjà une Tina déchaînée bondit sur scène. Merveilleuse de fougue et de sensibilité, sa voix monte haut, inonde la salle, les morceaux sont enlevés sur un tempo frénétique. Tina se démène telle une diablesse à la crinière de feu, elle est partout. Aucun merci pour le public après les chansons, Ike tourne carrément le dos à la salle, ils sont sublimes. Le public émet quelques clapements faiblards. La dernière chanson (I want to take you higher) prend une ampleur fantastique, ça monte, monte, Tina hurle, danse dans les lueurs fulgurantes des stroboscopes. Une fumée s'élève de la rampe tandis que la voix ténébreuse, lancinante d'Ike répète : Tina Turner, Tina Turner, Tina... déjà l'ensorcelante silhouette s'évanouit dans la fumée... Le rideau tombe. Après quelques ins-

## COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous proposer un **tarif exceptionnel** pour l'achat d'anciens numéros de Rock & Folk par année complète.

**ANNÉE 1968**

(11 n<sup>os</sup>)

20 f au lieu de 30 f 50

**ANNÉE 1969**

(12 n<sup>os</sup>)

25 f au lieu de 36 f

**ANNÉE 1970**

(12 n<sup>os</sup>)

25 f au lieu de 36 f

### BON DE COMMANDE

(à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1968;

l'année 1969;

l'année 1970.

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

(1) Rayez les mentions inutiles.



## Les plus prestigieuses des Trompettes !

**CONSTELLATION  
VICTOR  
CONQUEST**



Quatre modèles différents  
Une seule qualité  
Documentation et prix

**MAJOR CONN**

3, rue Duperré  
PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : 874.75.24

en vente dans tous les magasins de musique

## BULLETIN DE COMMANDE

### RELIURES

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 14 F prise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer..... reliures.

### COLLECTIONS

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 10 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F.F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 - le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 - le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 - le n° 47 - le n° 48 et le n° 49 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger).

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....



**10<sup>e</sup> ANNÉE**

Tous les vendredis en soirée au « **GOLF DROUOT** », 2, rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup>, le célèbre Tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels, parrainé par « **ROCK & FOLK** », OFFRE au vainqueur, en plus des contrats obtenus sur place :

- Une séance d'enregistrement (trois heures) ;
- Un disque promotion ;
- 50.000 anciens Francs.

« **DYNACORD** » remet à chaque formation un diplôme-souvenir de leur passage au « **GOLF DROUOT** ».

L'enregistrement est réalisé par le **STUDIO CITEAUX**, 30, rue de Citeaux, Paris-12<sup>e</sup>. Tél. 344.62.25.

**ROCK & FOLK** publiera la photo et la biographie du groupe « révélation du mois », afin d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres : **HENRI LEPROUX**.

tants de stupeur, on applaudit. Le rêve est-il déjà fini? Pourtant oui, il n'aura duré que 3 quarts d'heure. Les gens errent hébétés tandis que les haut-parleurs de service diffusent faiblement, très faiblement, la première face de « The Hunter ».

Puis vint le cauchemar, qui dura jusqu'à 3 h. Le présentateur monta sur scène et beugla : « Maintenant voici des ballets exécutés par l'école de danse de... » Effarement total, la salle tournoyait, l'écume de la rage montait. Fallait-il mordre, hurler de fureur et de dépit? Déjà la musique se mêlait aux danseurs qui déferlaient sur scène. Remis de leurs émotions, certains spectateurs réagirent en gueulant « Sortez-les », « pédés » etc. mais ce n'était qu'une minorité. En effet, les autres avalaient tout et applaudissaient comme des dingues après chaque ballet. De quoi chialer ! Il y eut des claquettes, des danses érotiques moches à faire se dresser les cheveux sur le crâne et les gens qui applaudissaient...? ! Le mauvais goût atteint son comble au spectacle suivant : Les Ladybirds, un groupe féminin danois, celui-là même qui participa à la foire de la pornographie de Copenhague ! Elles étaient blondes à faire peur, toutes quatre pareilles et distillaient une musique sucrée style France Gall rachitique. L'une d'entre elle ôta sa blouse et découvrit deux petits seins frais : le projecteur et un accord synchronisés. Le public s'écrasait devant la scène, les yeux brillants, la bouche ouverte. Une deuxième : seins, lumière, accord ; troisième, quatrième. Et la musèk poisseuse repart. Cé bô ! Il eut fallu leur flanquer des coups de pied au derche et envoyer ces putains se rhabiller ! Le public était déchaîné, je devenais fou de rage devant tant de bêtise, comme j'aurais voulu que la baraque flambe ! Ces garces servirent ensuite de gogo-girls à un orchestre « pop » minable : Jimmy Kiss ; un type qui se prenait pour Joe Coker, allant jusqu'à imiter la façon de jouer d'une guitare imaginaire de ce dernier... Atroce ! Pause après six chansons. Puis ça repart avec les Ladybirds. Ces grandes gicles sont fringuées d'une moitié de collant rayé pour le bas et d'une cravate pour le haut. Cé bô ! Republic ébahi ! La mièvrerie se poursuit avec Jimmy Kiss et les connasses qui se trémoussent. Pause. Le présentateur dit que les gens sont fatigués et que l'orchestre va jouer des slows. Effarement ! Derrière le rideau baissé, un tango se propage, les gens dansent...

Vous vous demandez sans doute pourquoi nous sommes restés : simplement parce que nous ne savions où passer la nuit, alors autant être au chaud et profiter d'un spectacle que nous n'aurons jamais l'occasion de voir à Montreux.

Trois jeunes suisses fiers de l'être.

## OFFRE SPÉCIALE

**18 ROCK & FOLK  
POUR LE PRIX DE 10 !**

Pour 30 F. (40 F. pour l'étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970.

Remplissez ou recopiez le bon ci-dessous.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens (liste des n°s disponibles page ci-contre) :

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

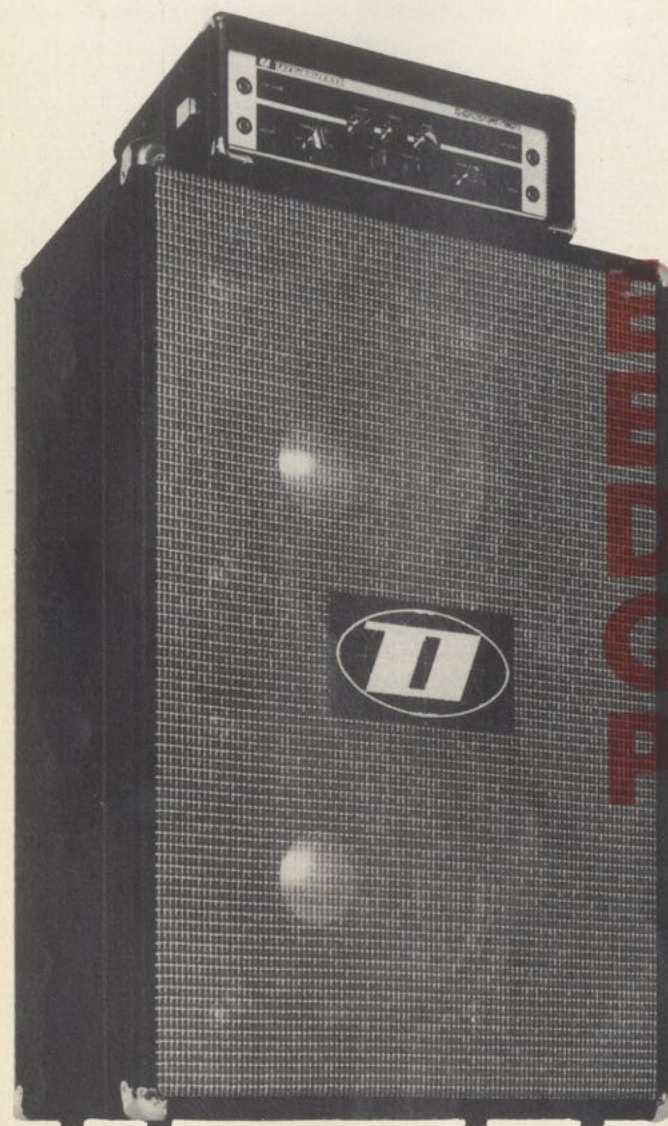
Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.



# Dynacord 71

série USA



ENFIN UN  
ENSEMBLE  
DE BASSE  
QUI TIENT LA  
PUISSANCE!!

AMPLI IMPERATOR  
100 WATTS

DYNACORD au FESTIVAL du SON  
Palais d'Orsay 4 au 9 Mars  
Entresol/Appartements 27 et 28

ENCEINTE D.3000  
160/240 WATTS

CE NOUVEL ENSEMBLE DE BASSE DYNACORD EST  
EN DEMONSTRATION AU GOLF DROUOT ET CHEZ :

Paris : FLORE, 11 bis rue Pigalle (9<sup>e</sup>), tél. 874.55.85 - LUTHERIE MODERNE, 14 rue de Douai (9<sup>e</sup>), tél. 744.73.21 - VINCENT-GENOD, 37 rue de Rome (8<sup>e</sup>), tél. 522.16.80 • Agen (47) : MUSICAGEN, 9 rue des Héros de la Résistance • Auxerre (89) : TRICHOT, 38 rue Joubert, tél. 17-22 • Belfort (90) : AU DIAPASON, 9 Boulevard Carnot, tél. 28.06.60 • Besançon (25) : PANNAUX, 95 rue des Granges, tél. 83.73.01 • Boulogne sur/Mer (62) : MARCQ, 93 rue Faidherbe, tél. 31.74.58 • Bourges (18) : ROTINAT, 18 rue Mirebeau, tél. 24.22.72 • Brest (29.N) : CAPITAIN, 35 rue d'Aiguillon, tél. 44.10.09 • Châlons-sur-Marne (51) : CAPY, 61 rue Léon Bourgeois, tél. 68.29.56 • Clermont-Ferrand (63) : REY, 7 rue Chapelle-de-Jaude, tél. 93.12.37 •

Creil (60) : CHANTOME, 34 rue Jules-Juillet, tél. 455.04.32 • Fouquières-les-Lens (62) : Musique GIERLOTKA, 10 Route Nationale, tél. 28.01.17 • Henin Liétard (62) : LERUSTE, 330 rue Elie-Gruyelle, tél. 20.21.38 • Le Havre (76) : LE HAVRE MUSIQUE, 43 rue Paul-Doumer • Lille (59) : MESSEAN, 45 rue de la Monnaie, tél. 55.17.85 • Limoges (87) : SUCHO-MUSIQUE, 37 rue d'Antony • Lyon (69) : PLAY BACK, 37 rue Smith (2<sup>e</sup>), tél. 37.86.42 • Nantes (44) : VIOLIN, 3 Place de la Bourse, tél. 73.26.73 • Reims (51) : BOUVIER, 6 rue Condorcet, tél. 47.37.10 • Rennes (35) : DUROS, 28 Bd de la Liberté, tél. 40.32.04 • Rouen (76) : BOUTIQUE DES JEUNES, 44 r. Bourg-l'Abbé, tél. 70.06.07 • Sélestat (67) : Musique BOESCH, 4 rue des Prêcheurs, tél.

92.10.93 • St. Dizier (52) : VISINI, 4 rue des Moulins, tél. 11.63 • Strasbourg : HAWES-CKER, 24 Faubourg de Pierre, tél. 36.46.90 • Toulouse (31) : PIOCHAUD, 32 rue Bayard.

#### IMPORTES ET GARANTIS

##### FRANCE :

A.P. FRANCE 28-30 Avenue des Fleurs  
59 La Madeleine-Lille T. 55.06.03  
TECMA 161 Avenue des Chartreux  
13 Marseille T. 64.03.61  
TECMA 1 Route de Toulouse  
31 L'Union T. 48.50.19

##### BELGIQUE

Ets A. PREVOST & FILS  
avenue Huart Hamoir 107  
1030 Bruxelles Tél. 16.80.25

# 50

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
	1		Color Express
Télégrammes	4	Jacques Chabiron	
R & F actualités	5		
Byrds	5	Serge Dumontell	CBS
Underground	7	Paul Alessandrini	Gilbert Nencioli
John Sebastian	9	Yves Adrien	Jean-Paul Amic
Rod Stewart	11		Jean-Pierre Leloir
Cinéma	11	François Jouffa	X
Richie Havens	13	Jacques Vassal	Jean-Pierre Leloir
Cinéma	15	Gerald Merceron	A & M
Caravan	17		TKA
Folk	17	Jacques Vassal	
Komintern	19	Yves Adrien	Claude Gassian
Performance	21	François Jouffa	Warner Brothers
Golf Drouot	23	Jacques Chabiron	Roger Habert
Bricoles	26	Philippe Paringaux	Alain Leray
Courrier	27		Alain Leray
Nancy	38	Bruno Ducourant	Bruno Ducourant Ekta : Leloir
Midem	42	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
Ike et Tina Turner	52	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Folk anglais	58	Jacques Vassal	Philips
Light show	63	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Vielfaure J.-P. Huser
Mick Jagger	66	Philippe Paringaux	Warner Brothers Parimage
Californie	70	Bernard Plossu	Bernard Plossu
Palais des Sports	73	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Disques	77		Gilbert Nencioli
Hit parade	100		
Presse Livres	104	Paul Alessandrini	

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. Tél. : 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle. Numéro 50, mars 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 35.

Directeur : Robert Baudelet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Ce numéro a été tiré à 87.000 exemplaires.



# A L'EST DU NOUVEAU ?

Hélas, le festival pop de Nancy ne restera pas, lui non plus, comme un « Woodstock français ». Des sbires, de la bière et des bides mais, pour Bruno Ducourant, une révélation : Tear Gas.



Cher Jean-Jacques, C'est de Nancy que je t'écris cette petite lettre. Nancy où le soleil brille rarement ; Nancy où le touriste s'aperçoit que si les chauffeurs de taxi se targuent de ne pas faire de politique, la politique, elle, s'occupe des indigènes comme des touristes. J'ai vu la place Stanislas (Stanislas, c'était un roi déchu de Pologne qui avait marié sa fille à Louis XV, et pour ce reçu le duché de Lorraine ; il fut le dernier de ducs, et l'un des plus aimés pour sa magnificence et sa bienfaisance). Bref, à en croire la brochure traditionnelle sur la table de nuit de la chambre d'hôtel, Nancy est une ville joyeuse, jolie, saine et sérieuse...

Mais en fait, là n'est pas l'objet de ma lettre et je m'empresse de te remercier pour l'invitation au « Pop Lorraine Festival », dont tu as bien voulu me gratifier. La Lorraine était déjà renommée pour ses quiches, elle le sera maintenant par ses festivals. Attention, lorsque je dis festival, cela reste sans aucun rapport avec Wight, Woodstock, ou même Biot ou Valbonne. D'abord, aucun de ceux-ci n'était organisé au profit « des Noël des enfants sans joie ». (Quel soudain engouement pour les bonnes œuvres, depuis quelques mois...). Ensuite, lorsqu'un festival se trouve saboté, il est assez rare que ce soit par ses propres organisateurs ; eh bien à Nancy, c'était un peu ça. Enfin une nouvelle formule, où l'organisateur désorganise pour réorganiser, et prouve ainsi qu'il possède la situation en main. Ça mérite tout de même un drôle de bravo une telle démarche, et peu important les moyens empruntés ; d'ailleurs la raison du plus fort n'est-elle pas toujours la meilleure ?

Enfin, l'affiche était copieuse et promettait presque d'être intéressante. Elle était si copieuse cette affiche, qu'Aynsley Dunbar et Skin Alley, pourtant annoncés en gros caractères, ne vinrent pas. En revanche, Triangle, non prévu au programme, se joignit aux nombreux groupes français déjà engagés. Parmi ceux-ci, cinq formations locales : Voodoo Doctors, Substance, Carefully Done Patients, Mad and Mad et Iris auxquelles venaient s'ajouter Variations, Dynastie Crisis et... Komintern. Restaient Richie Havens, Art Ensemble Of Chicago (mais oui...), Soft Machine, Pete Brown et Tear Gas. Le tout pour 20 francs, ce qui n'est pas trop cher, même pour un hangar métallique au béton trop dur. Faut tout de même pas faire le difficile, surtout lorsque la bière est à 2 francs, le Coca à 2 francs, le sandwich à 2 francs et les waters à deux pas. On était mieux qu'à la presse... pour vous dire. On rigolait bien d'ailleurs, car l'organisation leur avait délivré un laissez-passer qui leur per-



Triangle.

mettait soit de se faire vider, soit de se faire taper mais de toute façon de se faire insulter. Le mot d'ordre des Angels Nancéens, c'était du genre : « Toi le journaliste, tu vas pas nous casser les couilles longtemps ». Là encore : bravo, car enfin, déterminer à vue de nez quels sont « les petits cons de la presse pop », les vider de l'emplacement, qui soi-disant leur était réservé, et cela sans arrêt, pendant près de deux jours, faut quand même le faire. Un grand merci au Judo-Club de Nancy.

Le premier groupe à monter sur scène, en l'occurrence Substance, fut d'un bout à l'autre, totalement inintéressant. Fort heureusement, la formation suivante, Carefully Done Patient, fut non seulement moins mauvaise, mais elle n'eut aucun mal à provoquer chez le public cette sorte d'enthousiasme dont l'intensité prouve à elle seule combien la France peut attendre de ses groupes, même si ce n'est pas pour demain. Le troisième de la liste, Mad and Mad, s'avéra être complété ce soir par un musicien d'Alice ; heureuse combinaison qui nous valut une excellente version de « You keep me hangin' on ».

Pendant ce temps-là, un minable Light-Show nommé Open Light nous éblouissait de ses lumières fades et déprimantes ; seule fut vraiment appréciée la

projection, partielle, de Monterey Pop en hommage à Jimi Hendrix et Janis Joplin, les courts métrages dits d'horreur, comme « La nuit du Loup-Garou », et « Le bal des vampires », ainsi que deux dessins animés fabuleux de « Woody Woodpecker » et un seul, malheureusement de « Loopy di Loop ». J'allais presque oublier de te raconter l'inoubliable moment (un parmi tant d'autres), où un type, venu on ne sait d'où, s'est emparé du micro pour faire hurler à l'assistance un « Bravo » à Janis Joplin ; ce qui donnait à peu près : « Pour Janis... BRAVO... Elle chantait mieux que tous



les autres... BRAVO... elle était belle... BRAVO... elle est morte... BRAVO... ». Et pourtant, personne n'a ri... En fait personne n'a bien compris cette démarche plutôt obscure, et on a tous repris en chœur ce que chantait si bien le public de Woodstock.

« Il y eut encore un instant privilégié. Lorsqu'au son du pipeau, le soleil éclaira des milliers de visages, on se demanda alors si Nancy, ne resterait pas la version française de Woodstock.

Mais le miracle n'a pas eu lieu ; il ne suffit pas d'avoir le même âge et de s'asseoir les uns à côté des autres sur le béton, pour former une communauté. »\* C'était bien la moindre des choses, que nous chantions ensemble : un festival c'est quand même une Grande Fête Musicale. Et puis toutes ces boîtes de bière vides, fallait bien les utiliser, puisqu'on pouvait pas les lancer. On était là pour consommer, oui ou non ? Tout à coup, on s'est tous souvenu qu'on était là pour la musique, et on s'est tous pris un sacré drôle de grand pied monumental avec Dynastie Crisis. « Vraiment pas mal, pour un groupe français », comme on dit à Paris.

Il faisait déjà un peu plus froid dans notre hangar, et cela explique sans doute le succès très mitigé qu'obtint l'Art Ensemble Of Chicago. Non qu'ait été déplorée la différence entre l'ancienne et la nouvelle formation, mais tous ces nègres avec des clochettes aux pieds, ça étonne un peu, quoi.

Richie Havens, tout le monde le connaissait bien, grâce à Woodstock bien sûr, c'est pourquoi on ne regardait que ses pieds. On les regardait tant ses pieds, qu'on ne s'apercevait pas que c'était mauvais, pour te dire. Richie était tellement content d'être venu jouer à Nancy, qu'il s'en est évanoui à sa sortie de scène. Quelle ambiance. Au fait : pendant qu'il jouait « Freedom » (comme dans le film), les émules du Judo-Club de Nancy faisaient place nette derrière la scène. Quand on assiste à un festival, faut pas dormir par terre derrière la scène, c'est mauvais pour les reins (à fortiori lorsqu'ils prennent des coups). « On a gentiment expliqué cela aux spectateurs haut perchés et, compréhensifs, ils regagnèrent le plancher des v... des Variations. »\*



Après Richie Havens, nous pûmes nous délecter quelque peu avec Soft Machine. A Londres, ils ont entendu Soft Machine pour la première fois voilà trois ans, époque où ils jouaient au légendaire U.F.O. de Tottenham Court Road. En ce temps, le groupe comprenait Robert Wyatt, Mick Ratledge, Kevin Ayers et un bassiste australien. En dépit de leur tendance aux effets peu orthodoxes et leur refus prétentieux de percer parmi la masse, la musique n'en était pas moins brutale et excitante.

Il paraît même que les effets de lumière qu'ils utilisaient alors pour intensifier l'assaut véritablement physique de leur musique, étaient déjà les balbutiements du light-show d'aujourd'hui. Ils ont même tourné avec Jimi Hendrix. De cette première formation, seuls subsistent Mick Ratledge et Robert Wyatt, auxquels s'est joint Hugh Hopper. Tous regardaient Mick et personne n'écoutait l'organiste, on bavait devant Hopper, mais personne ne prêtait attention au bassiste ; seul Robert rassemblait oreilles et regards. Evidemment, personne ne fut réellement convaincu par Soft Machine et c'est sans doute bien dommage.

Gong succéda à Soft Machine, et je ne te cacherais pas que, dans le genre tragique, mieux vaut voir « Lâchez les monstres ».

Bon. Voilà pour la première journée. Avant que je ne passe au récit de la seconde journée, je te laisse lire quelques lignes trouvées dans la presse régionale, et qui firent dire beaucoup de grossièretés aux fameux « petits cons de la presse pop ». Je crois bien que c'est un journal Républicain de l'Est, ou quelque chose d'approchant ; toujours est-il que nombreux furent ceux qui le traitèrent d'« infâme torchon »... Enfin, je te laisse seul juge...

« Paris, obsédé par son image de marque, n' imagine un Festival de Pop Music qu'au Bourget (sans doute parce qu'une formation pop produit autant de décibels qu'un moteur de Caravelle) ou aux Halles désertées par l'accordéon-musette et la valse - cornet de frites. Nancy, sans complexe, a choisi le haut-lieu régional de la Société de consommation : les Soft Machine, à l'emplacement des machines à laver la vaisselle. Quel paradoxe !

Mais rien ne semble rebuter les jeunes gens qui arpentaient le secteur en bottes d'égoutier et bérêt basque, jouant au football avec une boîte de conserve, comme ils le faisaient plus jeunes sur un terrain vague.

C'est là-bas, au pied des cités anonymes, que fleurit la pop music : la guitare y a remplacé les gants de boxe, sur la route de l'hypothétique succès. » \*

Le dimanche, ce fut Iris qui ouvrit, et je ne t'en dirai rien pour la simple raison que je n'eus pas le plaisir de les entendre. En revanche, j'ai bien entendu Triangle



Variations.

et il faut reconnaître que ce n'est pas encore ça : beaucoup de vides et une tenue de scène qui laisse quand même à désirer. A leur décharge il faut cependant mentionner un fabuleux solo de batterie de Prévotat dont la technicité n'entacha en rien l'aspect musical recherché, bien au contraire.

Nous avions été si sages, que Dynastie Crisis revint pour faire un tabac super génial, vraiment extra, quelle démente, on s'est pris un grand pied, plus que pour Carefully Done Patients.

« Ça draguait sec dans tous les coins depuis une paire d'heures lorsque les « Carefully Done Patients » entrèrent en scène et commencèrent leur spectacle par un morceau percutant. Du spectacle, on en a eu : le chanteur avec sa présence scénique toujours aussi démente, Mick et sa touffe toujours aussi imposante, Jean-Pierre acharné et frittant sec et Michel, qui nous a étonnés tous par son nouveau style. Les amplis étaient à toc, mais ça crachait de la bonne pop. » \* Bref, il faudrait peut-être compter avec Dynastie Crisis, le jour où la France sera en mesure d'exporter, sans honte, un de ses produits musicaux. Pour mon compte, je retiens une excellente version de « I'm the walrus », plus proche de Spooky Tooth que des Beatles.

Après la partie « tu veux d'la musique, tu vas en avoir », ce fut, selon plusieurs observateurs, et parmi lesquels les petits cons précités (appelons-les X, ce sera plus simple), le chapitre sabotage.

Sur scène : Variations. Premier morceau : « Free me », et soudain, hasard (?), coupure de courant. Genre de chose qui, inévitablement entraîne le mécontentement de l'auditoire ; c'est très mauvais de retenir son enthousiasme, tous les



Dynastie Crisis.



Soft Machine.

docteurs vous le diront. On répare, on reprend et ça ressaute. Une fois passe encore, mais sept c'est tout de même un peu trop. Ce qui est d'autant plus étrange, c'est qu'à chaque fois la coupure provenait soit d'un disjoncteur sauté, soit d'une prise débranchée, et deux prises ensemble, ça joit tellement que cela ne se débranche pas tout seul. Ce sabotage (c'est le mot, non ?), avait pour but 1° de détériorer le show des Variations, purement et simplement et 2° de retarder le programme, ce pour une raison bien précise.

Si le passage des Variations fût, malgré tout, beaucoup trop long et médiocre vers la fin, ils ont cependant su prouver, grâce à ces incidents, la maîtrise qu'ils avaient de la scène et leur persévérance à enlever le public. Enfin je n'imagine pas un seul groupe, anglais ou américain, acceptant de continuer de jouer dans d'aussi déplorables conditions. C'est tout.

« Les Variations ont retrouvé leur public de Nancy. Le public les a retrouvés en pleine forme avec leur jeu de scène terrible, leurs jeux de lumières déments. Tout le monde tapait des mains comme au bon vieux temps du twist de Johnny. Performance technique et musicale. » \*



Tear Gas.

Comme l'ambiance était bien tombée, et qu'il commençait à faire froid (on a commencé à geler lorsque l'organisation a jugé préférable de couper le chauffage), on a allumé des feux un peu partout, comme à Woodstock... ou à Wight... « Le Parc des Expo, hier soir, c'était Wight.

Lorsque les humains se mettent en troupeau, ils ont souvent le même âge. Ici, c'était celui des conscrits. Au près des jeunes recrues à l'air emprunté, avec leur sac de couchage roulé en baluchon, comme il était tentant de jouer les anciens combattants : « Tu te souviens, l'île de Wight, comme on grelottait ! Ici, au moins, il fait chaud ». Si chaud même que les premiers torsos nus firent leur apparition dès 20 heures.

On était venu comme à l'auberge du coin, celle où l'on « peut apporter son manger » : avec le litre de rouge, le saucisson et le camembert. 20 F. les deux jours : trouvez un hôtel à ce tarif ! » \*

Pete Brown n'arrangea rien et laissa à Tear-Gas un public réduit à 500 personnes, public dont la seule envie était d'aller se coucher. Son passage fut trois fois trop long, et si ennuyeux, que les applaudissements de l'auditoire réveillèrent un bon nombre d'endormis dont le sommeil devait être bien léger. De toute façon, ceux qui dormaient encore, et il en restait, n'allaient pas tarder à sortir de leur léthargie, pour sombrer dans la musique agressive de Tears-Gas.

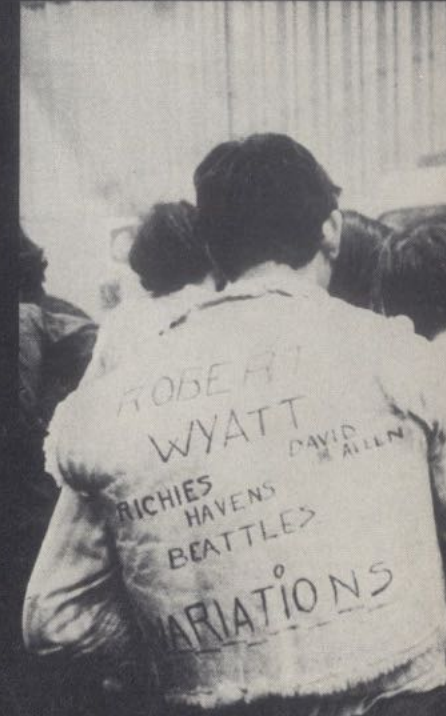
Tear-Gas, cela signifie gaz lacrymogène, et heureux sont les courageux qui ont vu et entendu ce qui fut, en fait, le meilleur groupe de tout le festival. Je vais même te donner leurs noms pour la peine : Davey Batchelor (vcl), Zal Cleminson (gtr et vcl), Eddie Campbell

(org et vcl), Chris Glen (bs et vcl) et Wullie Munro (dms et vcl). J'ajoute qu'ils sont Écossais, tournent en Angleterre avec Deep Purple et ne sont pas loin d'être meilleurs que Led Zeppelin. Ils qualifient leur style de « Hairy Music », et possèdent d'ores et déjà deux Lps à leur actif (chez Pathé-Marconi). Tear Gas est sans nul doute dans la lignée des Who.

Tear Gas terminait, il était minuit, et nous attendions le dernier groupe du festival : Komintern. Seulement voilà, il était minuit, heure de clôture prévue. Je crois bien qu'il en a sonné des glas, lorsque la lumière s'est rallumée. Il faut croire que le coup était bien calculé : sept pannes de courant, ça représente à peu près le temps qu'aurait dû jouer Komintern. Première mesure : les mettre en fin de liste, deuxième : retarder le programme en sabotant Variations, troisième : mettre le contrat sous le nez de Komintern pour leur prouver que tout devait être terminé à minuit, et quatrième : faire courir le bruit que Variations avait été saboté par Komintern... BRAVO...

« Trois fois de suite, les Variations ont dû reprendre leur attaque, hier soir... à vide ! Disposant d'un matériel fantastique, les Variations ne pouvaient supposer que leur sono fût pourrie. Las ! les agissements (criminels) d'un orchestre concurrent et révolutionnaire leur avaient coupé le fil. Si bien que les Variations, malgré tous leurs efforts, ne purent ensuite remonter le courant. » \*

Ce qui « clocha », ce fut le coup du contrat : à 0 heure une minute, nous étions lundi et dès lors c'était l'organisation qui n'avait pas respecté le contrat. Komintern fut donc payé, non sans mal et non sans insultes à leur adresse. Remarque, ils s'en foutent, Komintern,



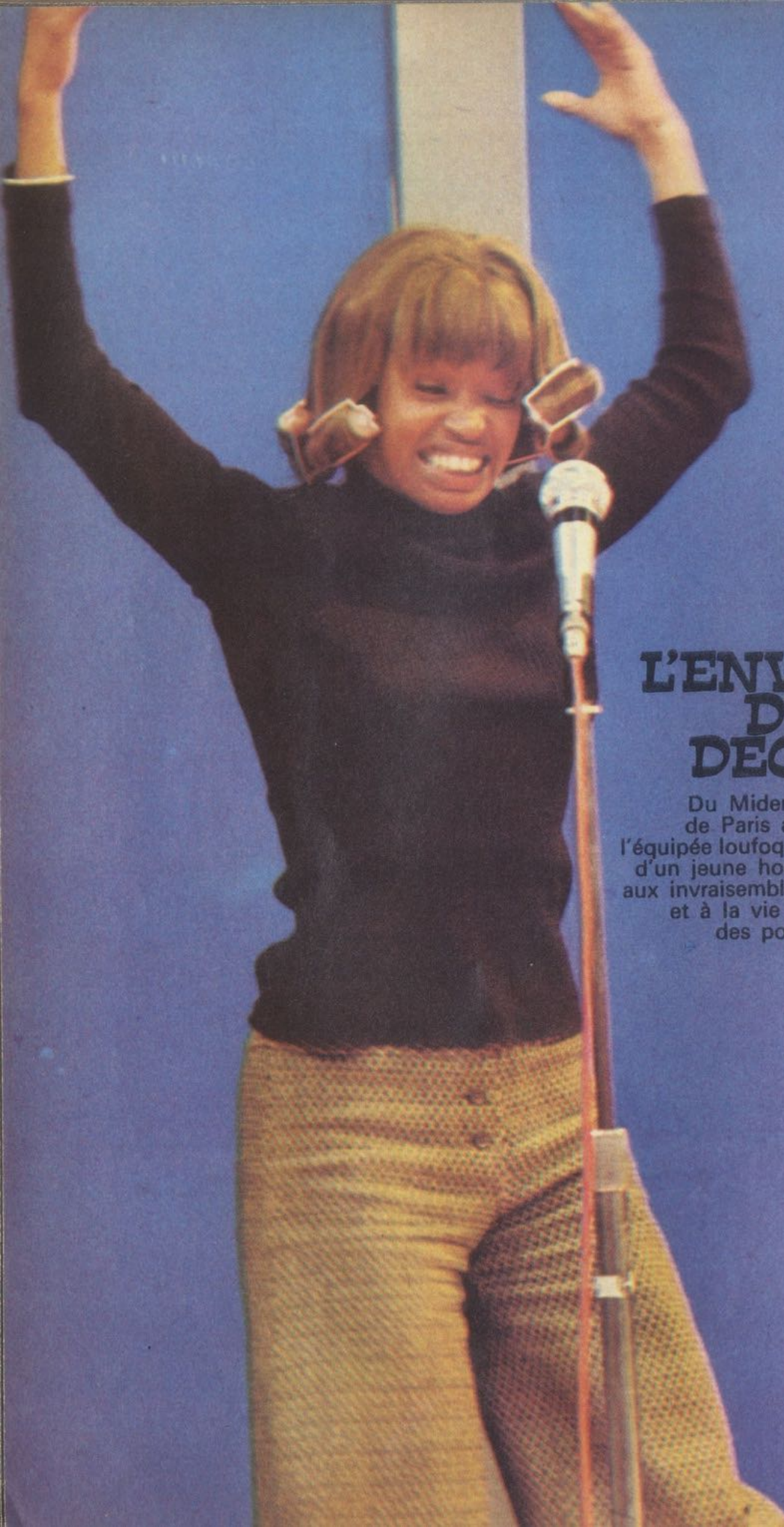
de leur cachet pourri ; ils se sont fait voler un ampli alors qu'ils attendaient de monter en scène. Ils se foutent aussi du type fort bien attentionné, qui, afin de brouiller encore les cartes, a accusé les Variations de ce vol. Ils n'étaient même pas fâchés, mais étonnés seulement de constater tant de saloperies en une seule soirée.

Je vais même te dire plus : en rentrant chez eux, ils se sont tous promis d'aller mettre trois cierges à Saint-Antoine ; l'un pour retrouver l'ampli, car il est hors de question pour eux d'en acheter un autre maintenant, le second pour le simili-Lennon et son Woodstock-simulacre, et le troisième, enfin, pour ceux qui, par divers moyens, les ont accusés de sabotage.

Tu vois, Jean-Jacques, combien lourde est la liste des incapables et des médiocres. Sois cependant certain que j'ai été ici plus honnête que ne le furent tes sbires deux jours durant. — BRUNO DUCOURANT.

\* Citations extraites de l'Est Républicain (17 et 18-1-71).





## L'ENVERS DU DECOR

Du Midem à Paris,  
de Paris au Midem,  
l'équipée loufoque et éprouvante  
d'un jeune homme confronté  
aux invraisemblables problèmes  
et à la vie compliquée  
des pop stars.





Terry McVay franchit la douane le premier, nous salua d'un bref signe de tête, devinant que nous étions là pour attendre « sa » troupe. Il s'éloigna rapidement vers l'arrivée des bagages, dents de lapin en avant, cheveux carotte tressautant sous les tics et les angoisses qui sont le quotidien de tout « Tour Manager ». Et puis vint Hilton Valentine, qui boitait bas; on apprit plus tard qu'il s'était coincé le pied dans un élévateur; une belle bouillie sous les bandes Velpeau. Et un grand Noir, puis un autre, plusieurs, et un petit Blanc, courbé sous un sac qui paraissait bien trop lourd pour ses courtes jambes serrées dans un jean délavé. Mal peigné (pas coiffé), et deux fentes brillantes qui lui servent à tout voir, à tout jauger d'emblée. Il parle d'une façon égale un anglais où les accents toniques n'existent plus; sans doute les réserve-t-il aux chansons, à la scène. Le reste de la troupe finit de franchir la douane d'Orly. On les regarde, parce que les musiciens de War ont, comme on dit, une certaine allure. Leloir a déjà montré quelques vieilles photos du temps des Animals à Burdon, heureux de se revoir coiffé de ce bonnet russe. « Ça s'est bien passé en Allemagne? » « Très bien ». « Content d'être à Paris, hein! » « Yeah ».

Soupir de soulagement en voyant que la limousine et le bus sont effectivement là, à nous attendre. Cela fait partie des quelques dizaines de soucis qui poursuivent le « Promotion Manager » qui doit « s'occuper d'artistes arrivant dans son pays pour donner un ou plusieurs concerts ». (« Where is the car? Where is the bus? Would you please tell the bus driver to be here tomorrow at ten? We need the limousine at five this afternoon for shopping; do you know this shop called « Renoma »? Harold wants to buy leather jackets and Lee wants suede shoes... well, in fact, we don't need the bus at ten, let's say 11 or 12. O.K.? » « O.K. », O.K., O.K.... O.K. pour tout, faire plaisir à tous, qu'ils soient contents.

Il faut les rassembler pour cette séance photo, dès leur arrivée au Grand Hôtel (couverture du dernier n°). Leloir: « Il faudrait qu'ils se dépêchent, parce qu'il est déjà quatre heures, il n'y a pas de lumière aujourd'hui, alors s'ils foutent tous le camp dans leurs chambres dès leur arrivée, on ne les revoit plus avant deux heures; il n'y aura plus de lumière, et il faut que cette foutue couverture soit faite pour lundi prochain, dernier délai, sinon, on va sortir en retard, alors essayez de leur faire comprendre que c'est très important ». La couverture de Rock & Folk. C'est en effet très très important. (Promotion!). Un LP, un double que l'on sort, dans deux jours, qu'il faut vendre par milliers, sinon Burdon & War ne vont pas être satisfaits de Liberty-France, ils vont rompre leur contrat, et Liberty-USA va être encore moins content, et on va tous se faire virer. « Eric, s'il vous plaît, est-ce qu'on peut y aller, maintenant? On va faire ça sur les marches de l'Opéra, c'est à deux mètres ». « O.K. ». Il se lève, et, sans élever la voix: « Eh, you, come on. We must do a photo session ». Ils le suivent, on les emmène sur les marches de l'Opéra. Burdon restera toujours au milieu de War, parfois en retrait de ses musiciens, docile, posant comme Leloir le désire. Très professionnel. Les autres rentrent à l'hôtel.

Il reconnaît une rue. Il est content. Il me

parle de Jim Morrison, qui veut venir s'installer à Paris pour écrire un livre. Pourquoi à Paris? Comme ça, parce qu'il pense que Paris est le meilleur endroit au monde pour écrire un livre. Il me parle des Doors, qui n'existent virtuellement plus. (« Ils ne savent plus quoi faire ensemble »). Ses yeux minces brillent de plaisir et un fin sourire éclaire sa barbe rare. Une sorte de complicité qui s'établit dans ces rues froides, pleines de monde. Il fait gris et froid, les nuages écrasent tout et tout est de la même couleur, rien n'a d'éclat, même les lumières, même les ors de l'Opéra, même ce toit vert-de-gris qui flamboie presque lorsque le soleil brille. « Je voudrais aller en Espagne. Franco ne nous emmerde pas, nous, les étrangers. Faire un film en Espagne... On peut acheter des vêtements dans le coin? Où as-tu acheté ta veste? Combien? Munhun. Que se passe-t-il en France? Ils fument beaucoup de hash? C'est cher ici? Il y a des groupes qui marchent bien? Longtemps que je suis venu... Quatre, cinq ans? 66, hein? C'était fantastique l'Olympia. » « Ce sera bourré, tu sais, après-demain. Ça l'aurait été d'avance si vous étiez venus un peu plus tôt ou un peu plus tard, à cause du MIDEM et aussi, c'est la fin du mois et beaucoup de groupes sont passés dernièrement à l'Olympia ». « Des Anglais? » « Family, Black Sabbath. Très mauvais, tout ça, d'ailleurs ». « C'est pour cela que j'ai quitté l'Angleterre. Les groupes ne valent plus rien. Ils ont trouvé un truc, ils s'y cramponnent, et n'en sortent plus. Show business, Moneymusic. Aux États-Unis, ce n'est plus San Francisco, c'est Los Angeles. C'est là que ça se passe, maintenant. Fantastique. Nous habitons tous dans le même quartier, nous jouons tous ensemble. C'est la seule région, la seule ville où quelque chose est en train de se créer. Et non seulement sur le strict plan des groupes et de la musique, mais aussi sur celui du show biz; on trouve des types qui comprennent enfin ce que cette musique signifie, des types qui comprennent les artistes. Au lieu de leur tirer dans les pattes, ils les aident. United Artists nous aide énormément, tant pour les disques que pour le cinéma. Je vais faire un film sur l'Esprit de Jimi Hendrix (Spirit of Jimi Hendrix). On ne verra jamais Jimi, dans ce film. Rien que des situations, des choses abstraites, des descriptions, comparaisons. Avec beaucoup de musique. Un mélange vraiment intime, la musique aura autant d'importance que les images, peut-être plus. Personne encore n'a su utiliser la musique dans le cinéma. C'est l'un des objectifs de Far Out Productions » (Far Out est la maison de production qui détient les intérêts d'Eric Burdon & War).

Je le rejoins au restaurant. Tout va bien, chacun est installé dans la chambre qu'il désirait. Simplement, Burdon aurait voulu un seul lit au lieu de deux. (« Tu veux changer de chambre? » « Non, j'aime la vue que l'on a de cette fenêtre. Ma femme l'aimera aussi. Elle arrive demain, avec Steve Gold (directeur de Far Out). Je l'adore, elle est fantastique. Elle a quinze ans et demi. Elle est dingue de Paris »).

Tout le monde est le bienvenu à la table d'Eric Burdon. Il parle à qui veut lui parler, ne hausse le ton que si on évoque le cinéma. « Fellini... Antonioni... Godard... Hendrix... War... l'Angleterre... Los Angeles... ». Papa Dee voudrait une femme. Que fait-on ce

soir? Chris me parle de son « P.A. System », « Le meilleur du monde. Deux 16 pistes, quatorze entrées. Rien que des circuits imprimés, des amplis seulement gros comme l'extrémité du pouce. Nous enregistrons tous les concerts de cette tournée européenne. En Allemagne, nous sortirons le disque enregistré en Allemagne; en France, nous sortirons le disque enregistré en France. Je peux tout faire avec ce matériel. Mixer, remixer. Et tout tient dans trois caisses. Le matériel des Stones tenait à peine dans deux camions. Combien ça a coûté? Je n'en sais rien. J'ai dit, je voudrais ça, ça et ça, on m'a dit O.K. et voilà. Le reste, je m'en fous... En temps qu'ingénieur du son, j'ai obtenu soixante disques d'or. J'ai participé à l'enregistrement de « Whole Lotta Love », j'ai fait « Cool Jerk », des Capitols, et aussi « Je suis seul », de Johnny Hallyday ». Il s'appelle Chris Huston; ses longs cheveux blond-pâle ne cachent pas un crâne dégarni, et ses yeux bleus, presque gris, lui donnent un faux air de Johnny Winter. Souvent, il disparaît dans les rues, nul ne sait où il se trouve. On apprend, plus tard, qu'il a cherché un audio-générateur dans toute la ville. Eric Burdon & War sont à Paris, et tout est cool.

#### Uncool

Ça avait pourtant bien commencé, cette soirée. Dix-sept personnes dans un restaurant sympathique, dix-sept Américains qui ne parlent pas un mot de français, qui se méfient de la cuisine française, deux serveurs qui sont incapables de traduire « sauce blanche » ou expliquer de quoi sont faits ces ice-cream qui n'ont rien de commun avec les autres ice-cream, les vrais. Très drôle. Vérifier que chacun a bien dans son assiette ce qu'il a commandé, et non pas, au lieu d'un steak frites, une entrecôte bordelaise à la sauce rarissime, qui vaut trente ou quarante francs de plus, c'est ça le commerce, n'est-ce pas. Vérifier que Howard Scott a bien eu son ananas au kirsh avant sa blanquette de veau, comme il le désirait. Parce qu'Howard (le guitariste) est un ancien militaire de carrière, très pointilleux, ayant tendance à considérer toute erreur comme un affront. Ils trouvent que c'est long à venir, faut leur expliquer que ce n'est pas sous cellophane, prêt à cuire. En profite pour leur dire qu'en France, on est plutôt relax vous savez. On prend le temps de manger, de digérer, on n'aime pas tout planifier et tout prévoir à la seconde près, qu'il n'était pas possible d'indiquer la réception au Pariscope sur les feuilles de route, à la date du jeudi 14 janvier, parce que tout n'a été décidé qu'avant-hier. Ceci pour essayer de prévenir les multiples contretemps qui ne manqueront pas de surgir au fil des heures, à n'importe quelle occasion. Certains attendront un quart d'heure le chauffeur de la limousine parti voir le match à la télé, d'autres s'étonneront quel l'interview-Campus soit remise au soir pour une insignifiante petite heure de retard à Europe 1. En attendant, il faut téléphoner au Pariscope pour leur dire que nous aurons une heure et demie de retard sur l'horaire prévu, mais qu'ils ne s'inquiètent pas, on arrive, on arrive. (« Le Pariscope, c'est très important pour votre promotion, vous savez, toutes les vedettes de passage à Paris y descendent, et tout et tout, vous allez rencontrer les gens de Salut les Copains-

Superhebd-Mademoiselle Age Tendre, trois millions de lecteurs au total, je ne sais pas si vous vous rendez compte, trois millions! ». « O.K., O.K., on ira, mais pas longtemps »). Ils offrent leurs petites pipes de hash aux serveurs qui têtent comme des fous (« C'est de l'eucalyptus, très bon pour les bronches »); ils se lèvent après leur assiette de frites et j'ai à peine eu le temps de finir mes radis au beurre. Panique au vestiaire (Pourboire, pas pourboire, combien?). Pourvu que le chauffeur soit là (vraiment la hantise). Tout le monde dans le car, Burdon comme les autres, avec les autres. TOUT LE MONDE ENSEMBLE. Toujours. Tel est le mot d'ordre. Eric Burdon & War. Tant sur la couverture de Rock & Folk qu'au Pariscope... où il n'y a pas une table libre! Où tous les sièges sont occupés! Où on ne se dépêche pas d'en trouver, de la place! La grosse colère. On a l'air de quoi, je vous le demande? Ça commence à tourbillonner, dans ma petite tête. Mon PDG qui lève le poing, le PDG de mon PDG qui donne un grand coup sur son immense bureau, là-bas, à Los Angeles; les cent cinquante kilos de Papa Dee qui disent « Où est cette femme que tu devais me trouver? »; Howard Scott qui me regarde d'un œil chargé de mépris; envie de bousiller tous ces noctambules de merde qui se vautrent et vous regardent d'un air curieux; déculotter ces nanas en short qui se frottent en passant, leur flanquer une solide fessée avant de les jeter en pâture à Lonnie, l'organiste, qui tournerait certainement autour en faisant des singeries, avant de les toucher de ses doigts minces. Une chaise par-ci, un fauteuil par-là, un tabouret un peu plus loin, à boire, vite! Du vin, oui, du vin! Ils veulent du vin! Qu'est-ce qu'il y a de drôle! Grouillez-vous nom de Dieu! Ils sont enfin installés, en rang d'oignons, le long du mur. Eric Burdon & War, en rang d'oignons! Les yeux d'Eric ont l'air de trouver ça amusant... Ils prennent leurs photos, ils causent (« Pourquoi vous appelez-vous War? Quels sont vos chanteurs préférés? »). « Jacques, voudriez-vous téléphoner à ce bordel pour leur dire qu'on arrive dans une heure; nous serons cinq ou six ». O.K., O.K... Sur le chemin de l'hôtel, expliquer à Eric ce qui s'est passé au Pariscope, qu'il n'y avait personne jusqu'à onze heures, et que, tout à coup, une cinquantaine de personnes sont arrivées, il n'y avait plus de place, je suis désolé, je les avais pourtant prévenus que, etc., tous des cons. vont en entendre parler. « No, no, that was really funny (en sous-entendu: ça va bien pour cette fois). Goodnight; see you tomorrow morning at eleven. »

War est un peu partout dans Paris, nous devons nous retrouver à 4 heures à Europe pour cette interview. « On sera en retard. Il faut leur dire que nous n'arriverons qu'à 4 heures et demie ». O.K. Nous y sommes, mais War n'arrive qu'à moins le quart. Impossible, nous dit-on. Pas le temps d'enregistrer l'interview, Campus commence dans un quart d'heure. O.K. pour ce soir, à l'hôtel. Pourquoi ne pas le faire en direct? « I wanna cut a LIVE interview! » rugit quelqu'un. Lee Oskar a sorti son harmonica et souffle dans le tranquille hall d'Europe. Un petit vent de panique. Nous sommes assis où il ne faut pas mais comme Eric a entamé une discussion, pas question de le déranger. Le bus bloque la rue François-I<sup>er</sup>,

aucune importance. Il doit être là, toujours près et toujours prêt. Quelqu'un dit: « Je vais me faire virer d'Europe », ils rient, chantent, tapent. War is coming. « La guerre est un mot grave en Europe, n'est-ce pas? » « Oui; dès que tu dis: la guerre, tu vois les Champs-Élysées se hérissier de drapeaux et se couvrir de médailles ». « Aux États-Unis, War, la guerre, est un mot parfaitement commun. Tu crois que ça va nous faire du tort, ici? » Aucune idée; ce que je sais, c'est que ce mot, tout le monde va savoir ce qu'il signifie.

On dîne, on avertit le Pop Club qu'on aura une heure de retard, qu'on sera dix-sept, qu'ils nous réservent une table, etc. Steve Gold et future Madame Burdon son arrivés, ainsi que l'avocat de Far Out qui raconte les derniers potins de L.A. et les dernières mésaventures de Mike Curb. Mike Curb est le jeune président de MGM et il lutte contre la drogue avec au moins autant d'enthousiasme que Nixon. Il a ainsi viré dix-huit groupes qui se défonçaient trop à son gré. Lesdits groupes sont d'ailleurs bien contents de leur sort. Steve Gold clame partout que « Curb est la pire des choses jamais survenue au show-biz américain ». C'est pour cela que War a préféré s'en aller et que Burdon n'a pas envie d'y rester, chez MGM (on notera cependant que MGM ne s'est jamais mieux portée que depuis que Curb en est le président). Nous allons au Pop Club. Nous n'y sommes pas restés longtemps. Le temps de s'apercevoir qu'il n'y avait ni table, ni tabouret, ni rien; simplement une foule pétrifiée (une petite foule pétrifiée) par cette soudaine invasion. War was coming mais ne pouvait pas s'installer. Eric: « Jacques? Il n'y a pas de table? ». « Euh, non, mais il va y en avoir tout de suite, ne t'inquiète pas ». Il est déjà parti, il est déjà remonté dans le car, avec sa femme. Et Steve Gold m'engueule comme jamais je ne me suis fait engueuler. Il a une voix énorme, Steve Gold, et lorsqu'il hurle, ses cavernes aux poumons entrent en éruption, il tousse, crache et s'étrangle, et moi, je suis une livide statue de plomb et ça recommence à tourbillonner, plus fort et plus vite. Les musiciens sont gentils, ils regardent ailleurs: la Tour Eiffel, les lumières, la Seine dans laquelle je devrais bien me jeter. Et puis je me décide à remonter dans le car, tout à l'avant, bien loin d'eux, de Gold-la-Tempête. C'est malheureux, tout de même, d'interrompre ainsi une carrière qui s'annonçait brillante! Il me faudra deux jours pour obtenir de Gold une solide poignée de main, après qu'il ait compris ce qu'était ce pays et comment y travaillaient les gens. Après que le Musicorama ait été le triomphe que l'on sait, après que les endimanchés du MIDEM aient rappelé Burdon sur l'air des lampions, que la réception donnée au Carlton, à Cannes, ait été un succès.

#### Cannes-Midem

Les Burdon ont de vraies têtes de déterrés, ce matin. Elle, Annabelle, me confie ses problèmes, d'une part parce que nous sommes devenus de bons amis, et d'autre part parce qu'étant français, je suis censé comprendre ces choses-là. « Il me traite comme une putain. Il ne m'aime pas. Il va me plaquer, je ne suis rien pour lui: « You're only a chick », « simplement une nana » comme il dit. « C'est un salaud ».



Eric Burdon et Jacques Chabiron.



Eric Burdon et War.

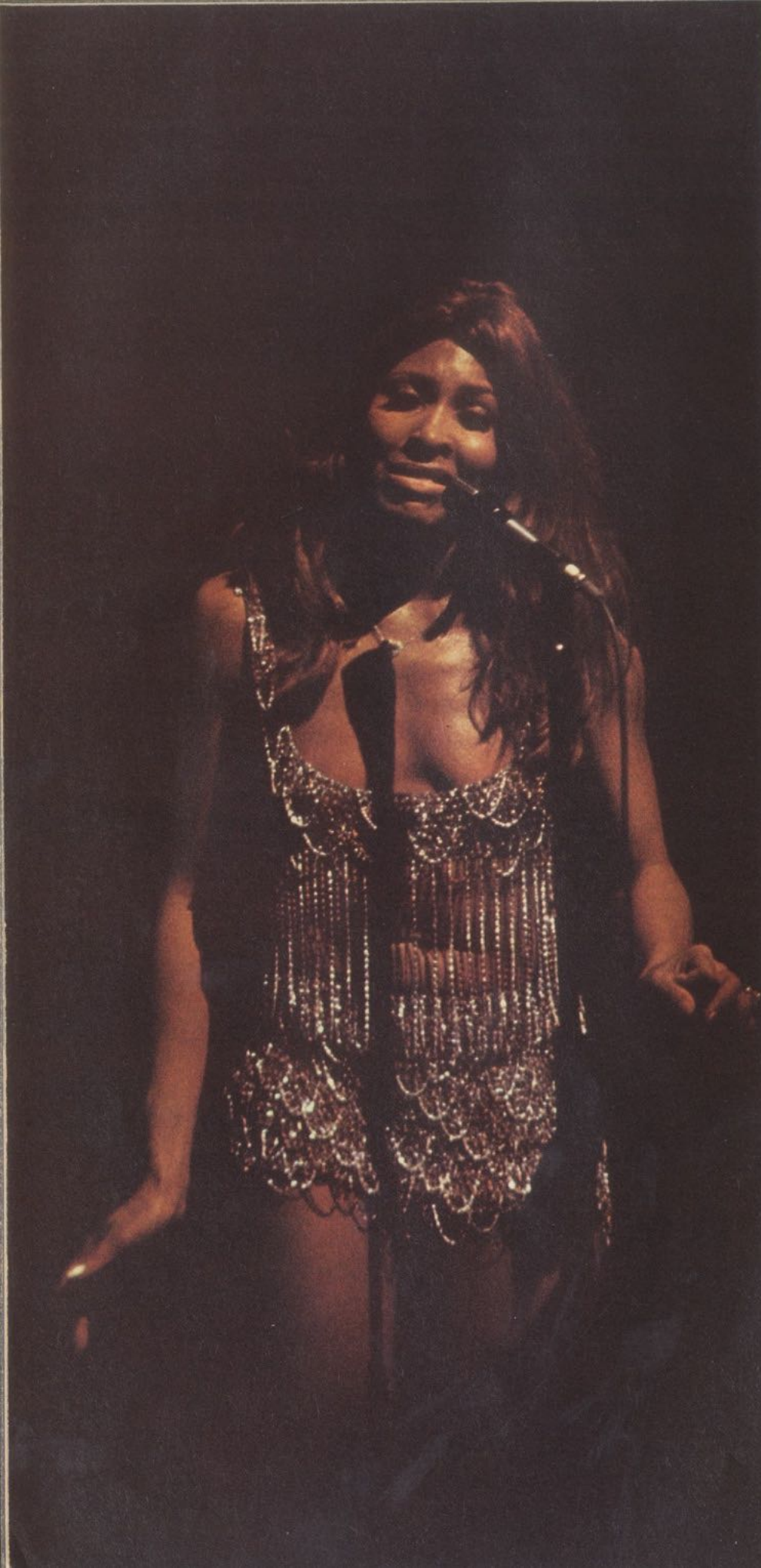


Charlebois.



Elton John.





Tina Turner.

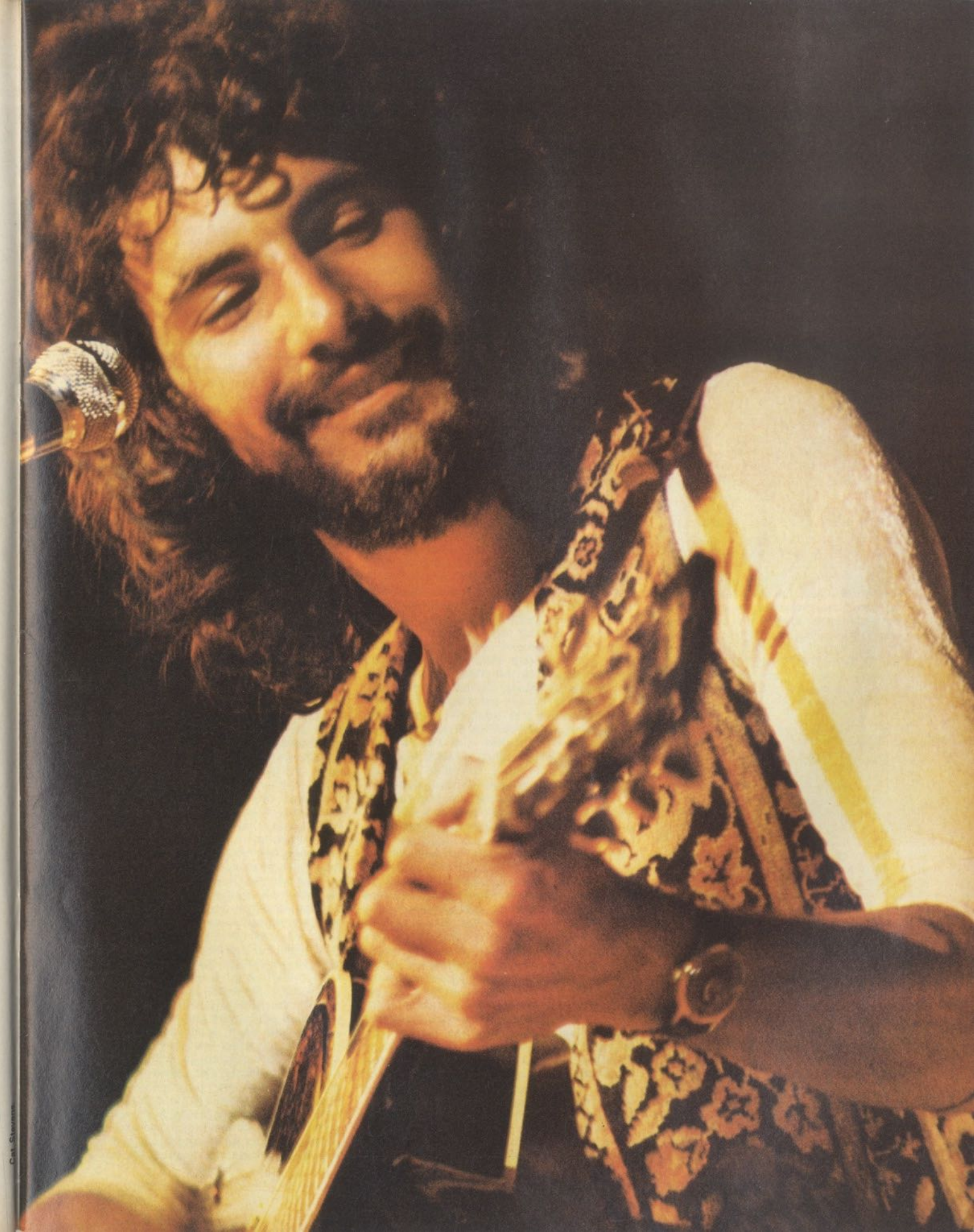
Lui, tout blême, ébouriffé, n'ouvre pas la bouche sinon pour têter une petite pipe qui fait le tour du bus. Il est absent. Il doit penser à Hendrix, au concert d'hier soir. Peut-être songe-t-il aux moments où il s'en est fallu d'un rien pour que tout sombre dans la violence, lorsque Terry a brandi un pied de micro pour frapper un freak qui refusait de quitter la scène. Peut-être essaie-t-il d'analyser ses sentiments d'alors, afin de comprendre comment et pourquoi il a réussi en quelques minutes à redresser la situation, quel pouvoir quasi-magique il détient, lui Eric Burdon. Il sortira de sa torpeur à Cannes, au cours d'un solide dîner.

Le lundi 18, c'est le jour du premier gala. On attend Elton John et Cat Stevens, ce sont Eric Burdon & War qui seront consacrés. Rappelés, ils resteront sur scène pendant une heure et dix minutes, au lieu des seize prévues, ce qui était bien peu pour des gens qui venaient de faire un Musicorama de trois heures. Elton John ne put se produire lors de la première partie de ce gala, ce qui nous valut un match de boxe entre lui et Burdon. Mais pourquoi préféra-t-on commencer tout de suite le second concert? Pourquoi ne pas annuler le passage de quelques sinistres minables qui ennuyaient considérablement une assistance par définition très blasée?

Richie Havens fit un malheur, avec « Rocky Racoon », « High flying bird » et autres titres bien connus. Le temps qui lui était alloué était court, mais il obtint instantanément le contact, et le succès. Toujours cette fuite vers les coulisses en continuant à jouer de la guitare, toujours cette corde qui se casse et qu'il remplace en bavardant, et toujours ce fantastique petit orchestre qui l'accompagne, swingue comme bien peu.

Il y avait aussi Julien Clerc, qui fit un chouette passage. C'est bien, Julien Clerc, même sur scène, et surtout sur scène. Je ne sais pas trop ce qu'il a chanté, mais ça a beaucoup plu à tout le monde. Il est vrai qu'il est à la mode, en ce moment. De plus, il y avait une bonne entente entre lui et l'orchestre; on ne peut pas en dire autant de Robert Charlebois, dont l'acidité était noyée sous les flots guimauveux de l'orchestre Pourcellien. Auquel il fit un superbe bras d'honneur, avant de disparaître, riant de plaisir. Succès poli pour Charlebois, qu'il était bien difficile de juger ce soir-là. A supposer que cela soit nécessaire.

Cat Stevens, c'est celui que tout le monde attendait. On aime bien les belles histoires, en France. Ce grand jeune homme pâle qui porte encore sur son romantique visage les traces de la terrible maladie qui a failli l'emporter à jamais revenait, enfin, avec ses jolies chansons douces. Il chanta « Matthew's and sons », pour qu'il n'y ait aucune équivoque possible, et « Lady d'Arbanville », pour être sûr que tout le monde applaudisse. Très joli tout ça, bien fait, bien chanté et bien joué. Ça manque de nerf, tout de même, mais le personnage n'est pas très dynamique. Il suffit de l'avoir entendu geindre. « Faites attention à ma guitare, s'il vous plaît, où se trouve X? Quand commençons-nous, mon Dieu que c'est long, je suis fatigué, etc... » pour s'ennuyer encore davantage en l'écoutant. N'empêche que Cat Stevens a une belle carrière devant lui, et il ne manque pas de talent. Pour la pop, il ne restait plus qu'Elton



Cat Stevens.



John. C'est le type même de l'artiste qui a dû s'expatrier pour conquérir son pays. En Californie, un Anglais talentueux, s'il sait soigner sa promotion, devient en quelques mois la coqueluche de la région, du show-biz et de tous les musiciens qui n'ont qu'une envie, jammer avec lui. C'est alors que la presse, pour des questions d'actualité, renchérit à loisir, et ça doit bien faire plaisir à Rolling Stone d'avoir « lancé » Elton John. Au Palais des Festivals, il y avait des placards: « Elton John » et des « Tumbleweed Connection » partout. Lui, vêtu d'une combinaison de satin rouge, énorme nœud papillon argenté autour du cou, regardait ce qui se passait sur la scène. Il fulmina en voyant que Burdon & War restaient plus de seize minutes et ne se gêna pas pour dire que « les organisateurs de tout ce truc étaient des cons », lorsqu'il put enfin se produire, à la fin du deuxième show. Il fut cependant bien récompensé par l'accueil enthousiaste qu'on lui réserva, signe qu'Elton John va devenir quelque chose d'énorme en Europe, ou, du moins, on fera tout pour qu'il le soit.

War entamait le deuxième spectacle, mais ne put se produire qu'une vingtaine de minutes: on leur ferma gentiment le rideau sur le nez, à la fin d'un morceau au cours duquel chacun des sept musiciens avait pris un solo.

Re-dîner dans une pizza du port de Cannes. Nous ne sommes plus dix-sept, mais vingt-cinq. Quelques beatniks qui traînaient par-là et qu'ils ont invités, quelques filles qui ne savaient pas quoi faire de leur soirée/ nuit. C'est le délire. Harold se retrouve avec les lasagnes de Dee qui obtient la gratinée de Burdon. Les assiettes tournent, l'un goûte au passage, décide que cette chose est certainement meilleure que ce qu'il a commandé, et il en demande une portion au pauvre Italien qui réclame du renfort. Je commence à ne plus comprendre ce que ces Américains racontent. Ça fait trop; trop d'anglais, trop de différences, d'événements, en trop peu de temps. Ça se bouche. Ils m'emmerdent, à ne rien comprendre, pourquoi ne font-ils pas un petit effort? Pourquoi me faut-il absolument savoir à quelle heure est leur avion, le nom du théâtre dans lequel ils vont jouer à Amsterdam, ce qu'il y a dans la « Pizza Reine »? Pourquoi faut-il leur apporter femmes et hash sur le même plateau, sans qu'ils aient à lever le petit doigt? Je leur explique qu'en France, on ne drague pas pour le compte du copain, on se débrouille tout seul, et si on n'y arrive pas, tant pis. Je ne leur dis pas que ce serait plus facile, s'ils étaient blancs, s'ils parlaient français, si Papa Dee était un peu moins énorme, parce que pour eux, on ne doit jamais dire « un Blanc », « un Noir ». Nous sommes tous de la même couleur. Ils nient le ségrégationisme, mais s'informent néanmoins de la position des Français à ce sujet. Un écheveau de contradictions qu'il est impossible de démêler. Ils sont musiciens, tournent à travers l'Europe, ils doivent tout obtenir sans effort, ils ne doivent jamais être contrariés. Pour que jamais la musique n'en souffre, et surtout: il y a trop de millions en jeu. Eric Burdon, War, Cat Stevens et tous les autres, ce sont des mines d'or. Ils le savent et c'est ce qu'ils font sentir, à travers leurs multiples caprices. En allant plus loin, on s'apercevra qu'ils aiment une chose par-dessus tout: leur

musique, leur art, et que seul cela compte réellement. Ils n'admettent jamais que le reste (la partie show-biz) les ennuie, leur ôte une partie de leurs loisirs. C'est bien cela que doivent comprendre tous ceux qui sont en relation avec des artistes, autant les photographes que les journalistes ou autres gens du métier. Il est absolument inadmissible de « convoquer » à une séance photo un monsieur comme Ike Turner qui estimera à juste titre que si on veut faire des photos de lui ou de Tina, on doit se déplacer. Ils n'en sont plus à l'époque où ils faisaient des courbettes devant photographes ou journalistes pour obtenir une photo ou un article. Les stars ne se dérangent pas, on se dérange pour elles. Ce n'est pas le prétexte « promotion » qui leur fera modifier leur point de vue. Leur orgueil leur interdit de s'abaisser: chacun doit savoir qui sont Ike Turner ou Eric Burdon.

### Le grand frisson

Ike et Tina arrivaient le jour-même du départ de Burdon & War. Vérifier que tout est en ordre pour les hôtels, vérifier que les voitures seront effectivement à l'aéroport. Le service de coordination du Midem fait quelques dizaines de prodiges par jour, heureusement. Ainsi que la demoiselle qui s'occupe des hôtels, d'ailleurs: elle avait failli mourir quand on lui avait dit que celui dans lequel se trouvaient Burdon & War était absolument indigne des vedettes du premier gala, qu'il fallait tout de suite trouver seize chambres dans un autre, tout en conservant celles où ils se trouvaient, parce qu'ils ne déménageraient peut-être que demain, ou peut-être pas du tout, on ne sait jamais, enfin faites pour le mieux, merci. Pour tout vous dire, il y eut, à un certain moment, des chambres louées dans quatre hôtels différents, dont deux palaces. Ils allèrent tous dans le même, qui n'était pas un palace. Quant aux musiciens d'Ike et Tina Turner, les Kings of Rhythm, puisque tel est leur nom, ils étaient dans deux hôtels différents. Très pratique, lorsque l'on sait les difficultés que l'on a pour rassembler tout le monde. Mais il faut bien que le Midem fasse travailler tous les hôtels de Cannes, qui lui font des prix, et paient un pourcentage sur chaque chambre louée. Il y avait environ 4 500 personnes à Cannes, cette année. Gros sous, beaucoup.

Ike et Tina se reposent de leur voyage L.-A.-Londres-Cannes. Le Palais des Festivals est une fourmilière dans laquelle on reconnaît les gens dont on voit la tête dans « Cashbox », ou dans « Le Métier ». J'ai revu Michael Wadleigh, l'homme de Woodstock. Il se promène un peu partout, ne parle à personne et à chaque fois que nous nous croisons, il me fait un grand sourire. Il a l'air tout à fait timide et ne désire visiblement pas s'intégrer à ces gens qui s'envoient des « coco » longs comme le bras. Il me dira, plus tard, qu'il se promène à travers l'Europe, qu'il est allé ou va aller en Espagne, qu'il a deux films en projet, que « Gimme Shelter » est fantastique mais effrayant... Des gens se promènent encore avec les casques qu'on a distribués hier, et sur lesquels se lit le « War is coming », d'autres se rendent d'un pas pressé à un mystérieux rendez-vous, leur dernière (ou première) production sous le bras. Philippe Rault a des bandes d'un groupe (qui vient

de signer ailleurs que chez Barclay) et il en profite pour me parler du disque de Memphis Slim + Peter Green + d'autres dont il est le producteur. Nous évoquons cette jam fabuleuse qui eut lieu hier soir au Whisky-à-Gogo, le sax de War et l'harmoniste avec les musiciens de Zoo, jam qui méritait bien un disque pirate. Et puis encore du monde, encore des têtes connues, et il fait une chaleur à crever, parce qu'il n'y a pas d'air. Dehors, c'est les badauds qui ne peuvent pas rentrer parce qu'ils n'ont pas de badge, qui vous demandent un autographe, à tout hasard; c'est aussi les disc-jockeys de Radio-Monte-Carlo et Sud-Radio qui font leur numéro dans leurs cages de verre.

J'ai fait la connaissance d'Ike Turner le lendemain matin, pendant la répétition. Tous les problèmes de son, d'installation, d'horaire, tout est réglé d'une manière définitive en cinq secondes. Ils sont (les musiciens) très différents de War, beaucoup plus noirs. Ils sont pour la plupart natifs du Texas ou de la Nouvelle-Orléans, et ils forment un ensemble nettement plus disparate que War, tant par l'âge que par la taille ou la tenue en scène. Mais dès qu'ils jouent, on s'aperçoit qu'ils swinguent au moins autant que les autres. D'une façon plus lourde, cependant, moins raffinée, essentiellement rythmique. Les Ikettes répètent, et c'est déjà très bien. Tina fait son entrée, et instantanément, le frisson, celui qui me fait dresser les cheveux sur la tête, comme, par exemple, lorsque Burdon chantait « They can't take away our music » à l'Olympia. Tout semble O.K. Quelqu'un demande à Ike: « Viendrez-vous répéter à nouveau cet après-midi? ». « Pourquoi faire? ». L'après-midi, lui et les Ikettes vont faire du shopping; c'est le début d'une course aux vêtements qui ne s'arrêtera jamais. Quand ce n'est pas Ike, c'est Tina. Quelques millions dépensés en chiffons en quelques jours. Il ne marchande jamais. Il sort son énorme liasse, achète, sort, regarde la vitrine, entre à nouveau dans le magasin, rachète. « Je voudrais des boots ». Il rit lorsque je lui dis qu'en France, le mot boots s'applique aux bottines. « Bottes ». Il essaie de prononcer: « bott, bott, bott... shit! ». « Cette langue, man, c'est de la musique! Je peux jouer les mots sur la guitare! regarde: je te joue « S'il vous plaît »; il joue effectivement « S'il vous plaît », mais la façon dont il prononce ces mots n'est pas la nôtre. C'est lui qui les chante, leur donne une musique qu'ils n'ont pas. Il s'amuse à jouer les mots qu'il connaît, cinq ou six. Ils ont soif, il faut leur apporter du coca, dans le magasin. Il faut livrer tout ça au Carlton à sept heures, avec les modifications faites. Il est déjà tard, mais il n'y a pas à discuter: tout doit être au Carlton à sept heures, un point, c'est tout. Il a payé une robe à l'une des Ikettes qui soupirait trop fort parce que c'était trop cher. Demain, il fera un petit cadeau à une autre, et après demain, ce sera le tour de la troisième. Lorsque Tina n'est pas là, elles sont toutes pendues à son cou, le caressent, le cajolent. Elles ne demandent jamais rien, elles savent qu'il n'est pas ingrat, mais au contraire généreux à outrance. Le soir, c'est le dernier gala.

Les Turner clôturent les deux shows. Auparavant, les spectateurs ont vu les gentils Marmalade, qui ne chantent pas mal. Exactement comme sur les disques. Chacun s'est

dit: « Tiens, oui, au fait, les Marmalade... Bon ». On a vu aussi un Brésilien absolument irrésistible, Jair Rodriguez, qui a mis tout le monde dans sa poche en cinq secondes de samba endiablée. Il était accompagné par un guitariste dont je me demande encore s'il faisait exprès de jouer ainsi, et trois types qui dansaient comme des fous, et pas seulement sur la scène: dans les coulisses, en attendant l'heure, ils répétaient leur truc, empêchant les gens affolés de se rendre là où ils devaient se rendre de toute urgence. Je suis sûr que Régine ne sait pas qu'elle était accompagnée par quatre danseurs brésiliens lorsqu'elle a chanté « Les petits papiers » (?). Je me suis dit « Il ne va tout de même pas faire prendre un bide à Ike et Tina, ce mec! ». Heureusement, les gens semblaient avoir un peu honte de prendre leur pied avec ce Jair qui s'applaudissait lui-même. On sentait qu'ils voulaient vite l'oublier pour autre chose de plus sérieux, tout de même. On passe vite sur les Russes, la Libanaise (?), Mungo Jerry qui, euh, n'était pas si pourri que ça (par moments, c'était presque du bon blues).

Et puis, ça a enfin été leur tour, et tout le monde a tout de suite oublié ce qui s'était passé auparavant, à l'instant précis où Tina est apparue, suivie des Ikettes. On les trouvait mignonnes, les Ikettes. Elles sont tout à coup petites, pas très jolies, leurs mouvements manquent d'élégance; bref, Tina les écrase. Encore le grand frisson et les cheveux qui se dressent. Les messieurs deviennent nerveux et les femmes ne sortent de leur bouderie que pendant le moment crucial de « I've been loving you too long ». Alors, comme dira Tina quelques jours plus tard, elles se redressent, regardent à droite et à gauche, avec des mimiques qui signifient « Je peux te faire ça, moi aussi, tu sais! ». Le premier show sera court, question d'horaire, le second un peu plus long et nettement meilleur.

Le lendemain jeudi, tout recommence au club de Valbonne. Le même spectacle dans une salle plus intime bien que cette boîte ne soit pas particulièrement minuscule. Un public de connaisseurs qui leur fait un triomphe. Ils sont assis par terre, tous près de la scène, juste au-dessous des mini-robos des Ikettes, assez proches de Tina pour constater qu'on ne leur avait pas menti, que nul voile n'emprisonne ce corps très libre sous cette dentelle métallique largement ajourée. Ike teste la sono, se rapproche de ses musiciens dans les moments délicats, casse une ou deux cordes de guitare, cordes qu'il change en quelques secondes. Ça impressionne beaucoup, surtout après un solo bien appuyé dans les aigus. Dans leur loge, ils donnent une interview pour un journal américain, se sèchent, Tina change de perruque, les musiciens draguent les quelques aventurières qui font semblant de vouloir un autographe. On finit par trouver un restaurant ouvert. Il parle du show, « qui aurait pu être meilleur », de sa Rolls Royce, dans laquelle il y a la télé, un bar, une installation hi-fi complète, « mais cette bagnole ne vaut rien, mon vieux! J'ai dû m'en servir trois fois en six mois, elle est toujours au garage, toujours en panne! ». Tina possède une Jag... « Jaguar aussi, c'est dégueulasse. Rien ne vaut une Cadillac », Tina mange comme quatre. Sa journée se divise en deux périodes: l'une réservée au sommeil,

l'autre au show. Quand il n'y a pas de show, c'est le shopping.

Elle vit en fonction de, et seulement pour la scène. Elle ne monte jamais un escalier, elle hésite à faire cent mètres à pied, trop fatigant. Il faut la servir et tout décider pour elle, qu'elle ne se pose pas de problèmes ou de questions qui risqueraient de la perturber. Elle ignore où elle sera demain, ce n'est pas son problème. On lui dit: « Demain, il n'y a rien », ou « Demain, il faut aller à Europe 1 pour une interview ». Elle refuse d'apporter des changements aux programmes, Ike ne veut pas. Elle ne souhaite pas téléphoner elle-même à ses enfants, qui sont restés à Los Angeles, car elle ne veut pas connaître les mauvaises nouvelles ou leurs petits problèmes quotidiens. Elle chante, soupe et va se coucher pour douze heures. Ike sort, pour se changer les idées, voir le monde, rencontrer des gens. Au Whisky A Gogo, André Hervé, l'organiste de Zoo, joue du piano, comme ça, tout seul. Ike s'approche, écoute, reste là. L'autre, brusquement pris d'un accès de timidité, se lève et veut s'en aller. « Sit down and play, you're really good you know! ». Tandis qu'Hervé joue un blues, Ike fait un signe au sax et au trompettiste et tous deux s'éclipsent, pour revenir bientôt avec leurs instruments respectifs. Une nouvelle jam qu'il aurait fallu enregistrer. Comme par miracle, Philippe Rault est là, couvant son poulain et arborant un air modeste lorsqu'il dit à Turner qu'il est le co-producteur de Zoo. « Il n'y a pas un pianiste qui sache jouer comme lui aux États-Unis », dit Ike. « Il se fout de moi », dit Hervé. « No, no, il joue comme on le faisait dans le temps, beaucoup, beaucoup de notes. On se reverra à Paris ». Combien de fois a-t-il dit cela: « On se reverra à Paris »? Des gens qui lui plaisent, des gens qu'il oublie car il a autre chose en tête. Particulièrement: avec qui va-t-il coucher ce soir? Tina? Une Ikette? Sa secrétaire? Quelqu'un d'autre? « Tina n'est pas jalouse. Elle sait que j'ai besoin de ça, et elle sait que je l'aime ».

### Honky Tonk Women

Il fait beau, la mer et le ciel sont bleus, on voit même des gens qui se baignent, j'ai pris mon dernier déjeuner au Majestic, après avoir dormi au moins quatre heures. Tout va bien, mais je n'ai pas tellement envie de rigoler. Le chauffeur m'a assuré qu'il fallait au moins une heure pour aller de Cannes à l'aéroport de Nice. Ça m'a bien un peu étonné, mais comme il est de la région, il doit bien savoir mieux que moi. Donc, sachant qu'il faut une heure pour, que l'avion pour Lyon est à quatre heures vingt, qu'il est trois heures un quart, que les Turner n'ont toujours pas fait leur apparition, il semble on ne peut plus évident que cet avion, on va le manquer. Je sais bien qu'il y en a un autre à moins le quart, un troisième vers huit heures, qu'« on » ne joue pas ce soir, mais tout de même... Rhonda, la secrétaire, m'assure depuis une demi-heure « qu'ils arrivent ». Elle a déjà payé ce qu'il y avait à payer, retiré les bijoux du coffre, et elle prend des photos. Partout, n'importe quoi, dans toutes les directions. Souvenirs de Cannes... Les voici enfin. Pas pressés mais sachant bien que nous n'avons pas de temps à perdre. Embouteillages, sortie de Cannes; le



Richie Havens.

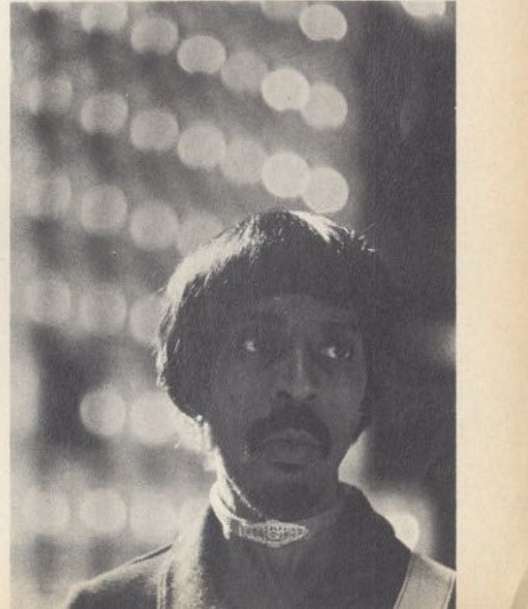


Les Ikettes.



Tina Turner.

Ike Turner.





chauffeur: « Bon, puisque c'est comme ça, je prends l'autoroute; on sera là-bas dans dix minutes ». J'ai bien failli le bouffer. Vive l'autoroute. A l'aéroport, on apprend qu'il y a des problèmes de surcharge avec les bagages, qu'une partie du matériel devra partir par le train. La surprise, pour Ike, c'est de devoir monter dans un avion à hélices. « Faut que je monte là-dedans, moi? Oh non! no! non! no! ». Il court vers les hélices, s'assure qu'elles sont bien accrochées, toctocte sur les ailes, éprouve du pied le plancher de la carlingue, trébuche judicieusement sur l'hôtesse, s'assied, s'attache et fait semblant de vouloir descendre lorsque les moteurs se mettent en route. On se dépêche de lui donner un magazine plein de filles dévêtues... A Lyon, il fait froid; des bagages sont abîmés, il faut remplir des formulaires; téléphoner à l'hôtel où les chambres des musiciens sont réservées depuis un mois pour leur demander à ce qu'on pousse le chauffage. Ike, Tina et Rhonda sont bien entendu au meilleur hôtel de la ville, mais à peine y sommes-nous que le bus arrive avec toute la troupe qui se met en devoir de louer force chambres à deux lits. Ils veulent être tous ensemble, avec Ike, qui leur paiera bien une ou deux fois le restaurant, les sortira bien dans quelque club, ou ailleurs. Il paraît que le gérant de l'autre hôtel était fou furieux. Il a vu tous ces gens entrer, puis ressortir aussitôt. A Paris, ils feront exactement le même coup, et tout le monde se retrouvera au George V. On va voir à quoi ressemble le Palais d'Hiver, où ils joueront le lendemain et le surlendemain. Il y a Jacques Baudoin en attraction. Les lkettes rient parce que tout le monde rit, mais Ike ne rit pas, parce qu'il ne comprend rien. Heureusement que ça tourne à la joyeuse soirée, avec cotillons, serpentins, sarbacanes et autres trucs rigolos. Ike Turner avec un tricorne en carton jaune, ça vaut le coup d'œil. On se fait emmener dans une boîte. Ike veut acheter la ceinture d'une fille. J'ai dû marchander un bon quart d'heure, et elle a amplement gagné sa soirée. Jimmy Reed, le baryton a un problème avec une autre.

« Je ne peux pas aller avec lui parce que je suis avec une amie. »

Jimmy comprend très bien, il hausse les épaules et va voir ailleurs. Ike se repose entre deux lkettes et dit que pour demain, après le show, il faut organiser une party, si possible avec les Ladyoids, ces jeunes Danoises qui, les seins à l'air, forment le plus joli quartette pop que l'on puisse trouver sur le vieux continent. Il les a vues hier soir et leur a déjà proposé une tournée aux USA.

Le show nous parut bon mais Ike n'en était pas content, sans que sa bonne humeur s'en ressente d'ailleurs, tout guilleret à la pensée de la joyeuse soirée qui l'attendait, lui et tous ceux qui voulaient bien le suivre: pratiquement tout le monde, sauf Tina, rentrée se coucher, et le ténor blond, resté au Palais d'Hiver où il joua toute la nuit, aussi bien des rocks que des tangos langoureux. Nous étions invités chez une charmante demoiselle qui a depuis de nombreuses années une passion pour Ike et Tina Turner. C'était gentil, ses amis étaient charmants, mais les musiciens se demandaient où se trouvaient les Lyonnaises espérées... On retourne dans cette boîte, Ike dit tout à coup « Il nous

faut sept filles pour les musiciens. Tout le monde dans la même chambre. June (lkettes), toi et moi, on regarde ». Je transmets les ordres au chauffeur qui s'absente un quart d'heure et revient nous dire qu'il a trouvé ce qu'il nous fallait. J'ai oublié l'adresse, tant pis pour vous. On a fini par s'entendre sur le prix, après que je me sois fait copieusement injurier par ces demoiselles. Elles ne comprenaient pas pourquoi je disais que c'était vraiment trop cher, alors que ce n'était pas mon argent: « Eh pôvre con! pourquoi que tu nous fais chier! C'est pas toi qui paies, c'est le monsieur, là! Il est gentil lui! Hein mon coco, que vingt sacs de l'heure c'est pas cher? ». Tête de Ike: « Qu'est-ce qu'elle raconte? ». Le gérant commence à s'impatienter et le tapage augmente. Bon, ça y est. Nous voilà tous dans une piaule qui n'est pas plus grande qu'une autre, avec un seul grand lit. Les vêtements volent, Ike est assis sur la seule chaise, June sur ses genoux, et moi sur le plancher. Le premier à poil, c'est le chauffeur qui ne s'attendait sûrement pas à ce genre de divertissement, quand on lui a dit « Tu vas conduire Ike Turner, fais gaffe, c'est pas n'importe qui! ». Il montre l'exemple, et il a raison, parce que, sous le regard de leur patron, les Kings of Rhythm sont moins vaillants. Ça swingue nettement moins. C'est sa façon à lui, Ike, de se faire rembourser. Il les sort, paie leurs repas, les invite, les rince, puis il décide de les voir à l'œuvre. Il y en a qui n'ont pas pu, malgré les « Qu'est-ce que tu attends? J'ai pas payé cent soixante sacs pour que tu restes là, comme une nouille! ». Le détail piquant de toute cette histoire provient de ce que June est mariée avec un musicien, que ce musicien était de la fête, et il a bien mérité deux oreilles pour sa performance. Autre temps, autres mœurs, comme disent les vieux machins. (N'empêche que ce n'est pas à son mari que June pensait lorsque plus tard elle a dit: « Dégueulasse »). « Pourquoi ne se déshabille-t-elle pas, celle-ci », demande Ike en désignant une fille qui reste adossée à la porte. « Elle surveille. Si ça tourne mal, elle court chercher du renfort en bas ». Un petit scandale, parce que le chauffeur veut remettre ça: « Ah non mon gros, tu as déjà, etc... ». Ike: « Tiens, va donner ça (10 F) à la fille là-bas, elle ne l'a pas volé ». Les musiciens n'étaient pas contents. Ils n'ont pas très bien compris ce qui s'était passé. Allez donc faire plaisir aux gens!

#### Peut-être demain

Ike: « Je veux que tu viennes aux États-Unis. Il faut que tu voies mon studio. Il m'a coûté 750 000 dollars (au lieu des 350 000 prévus). Deux fois 16 pistes. Formidable. J'amène les gars, ils jouent, ils jouent sans arrêter, j'enregistre tout. J'écoute, je coupe, je conserve un plan ou une idée. Je peux faire ce que je veux... Le LP « Working Together » a été enregistré en six heures, le « Come Together » en huit... J'ai trois cents costumes, mais je ne porte plus de costumes! Rien que ces combinaisons en jersey. J'ai un poste de TV qui couvre tout un mur, et une piscine comme ça (il dessine des arabesques). Il faut que tu voies ça ».

Tina: « Comment dit-on « Please »? et « Good morning »... « That's good », c'est

« C'est beau », n'est-ce pas? ». Non: « C'est bon ». « Ah ouil... J'ai appris le français quand j'étais à la High School, mais j'ai vraiment tout oublié ». Le soir, « I've been loving you too long »... Ike: « SCHCHCHCHCHLCHLCHLLIRRRRT! » Tina: « Do it one more time!!! »... « SCHLLCHLLIRRRRTTIIII! »... « Oh... C'EST BON!!! ». « Nous savons très bien que ce que nous faisons est très sexy, très excitant même. Mais nous ne le faisons pas pour faire quelque chose de sexuel, de tendancieux. Nous essayons que tout cela soit fait proprement, sans qu'il y ait d'équivoque, sans que l'on puisse y voir du mal. Nous voulons avant tout faire un beau et bon show, un beau spectacle sans tache » (Tina).

Au Circus, la troupe provoque l'habituelle panique des serveurs qui ne comprennent pas pourquoi il faut du sucre en poudre avec le vin rouge (« pas sucré, ce vin! »), pourquoi Ike demande de l'eau chaude avec une rondelle de citron (pour boire), pourquoi McBride, le road-manager en chef (120 kg, m'a dit sa petite amie, qui doit elle en peser quarante-cinq) ne passe sa commande que lorsque tout le monde est servi (il fait son choix d'après ce qui se trouve dans l'assiette des autres). Marc Tobaly (Variations) propose une jam à Ike, mais c'est en entendant « Peut-être demain » (Triangle) que tous ces natifs du Mississipi dressent l'oreille, balancent la tête et prennent un pied étonnant. « Who is this? Which studio? I want to go in this studio tomorrow », dit Ike qui a oublié qu'il sera tout à l'heure sur un plateau de télévision.

Mercredi. Pour la première fois, Ike semble fatigué. Pour la première fois il montre son âge (39 ans). Il passera la journée dans son salon, recevant qui veut venir. Il devient papa Turner que les lkettes massent délicatement, à tour de rôle. De temps à autre, il gratte un air de guitare. Tout est calme, jusqu'à ce que Tina revienne, après avoir dévalisé une douzaine de magasins. Quatre ou cinq paires de bottes pour Ike, une bonne douzaine de ceintures, des combinaisons en jersey, des trucs, des riens. Il essaie docilement, se laisse faire, et entame une longue discussion avec June, une longue et calme discussion.

Jeudi. L'avion part dans trois quarts d'heure et ils ne sont toujours pas descendus. Je ne m'inquiète plus.

Samedi. Le vol qui devait les ramener d'Amsterdam est annulé, ils vont atterrir au Bourget, deux heures avant le premier Musicorama; pas de répétition, donc! Tout le monde voulait voir ça; tout le monde voulait une ou des places; tous les photographes ont voulu faire des séances. Un show; une conférence de presse-cocktail; repos; retour à l'Olympia; répétition derrière le rideau: Ike leur montre les accords de « With a little help from my friends » et esquisse les arrangements. Tout à l'heure, dans la voiture, il a mis au point les parties vocales, en compagnie des lkettes et de Tina. Ce n'est que trois heures plus tôt que la mélodie s'est retrouvée sous ses doigts, entre le Bourget et le George V. Ils ont joué « With a little help from my friends » en rappel. Tina a oublié une bonne partie des paroles. Ike a indiqué le moment où il fallait prendre un solo; et ce n'était pas mal, pour un morceau qui n'avait que quelques heures. — JACQUES CHABIRON.

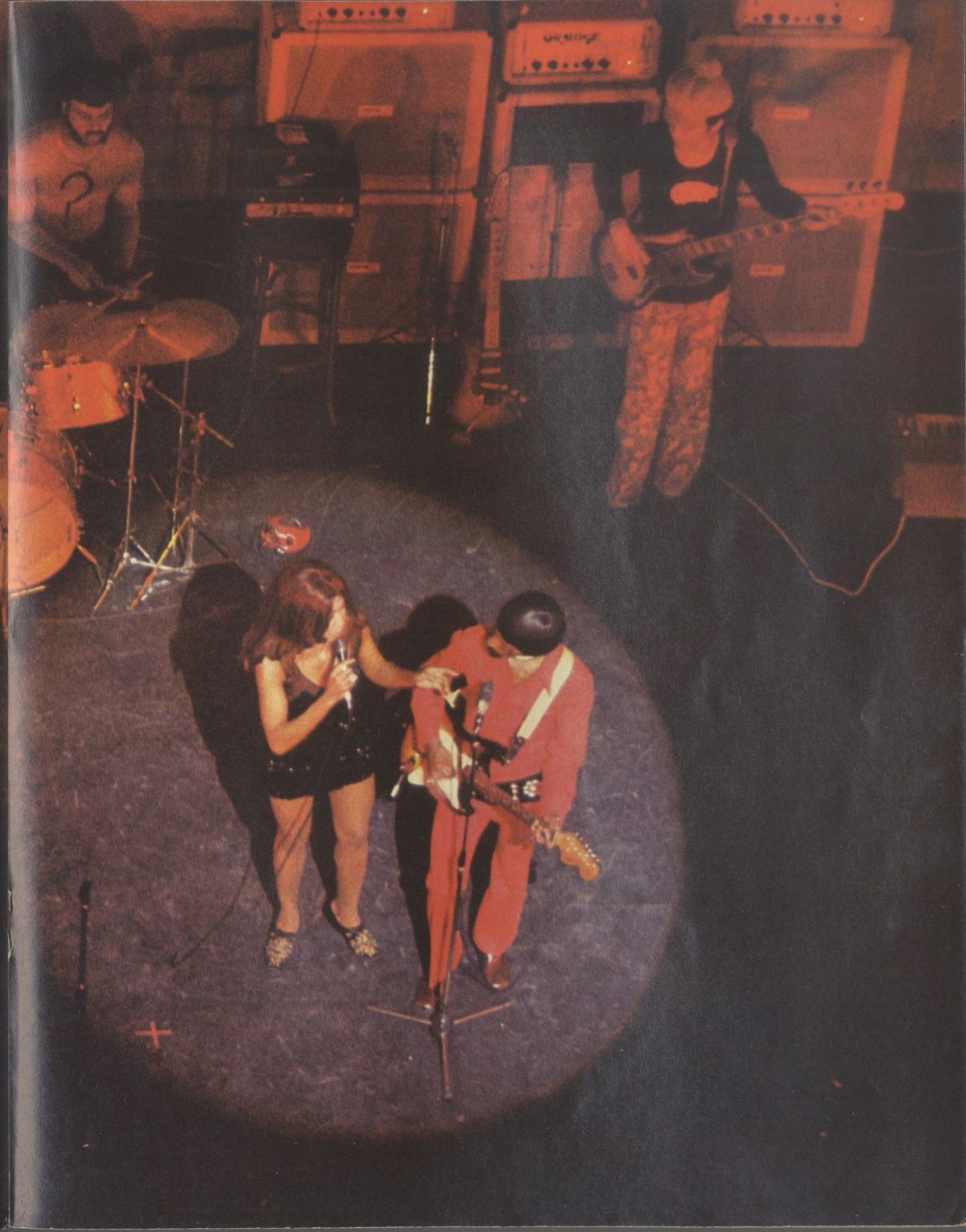
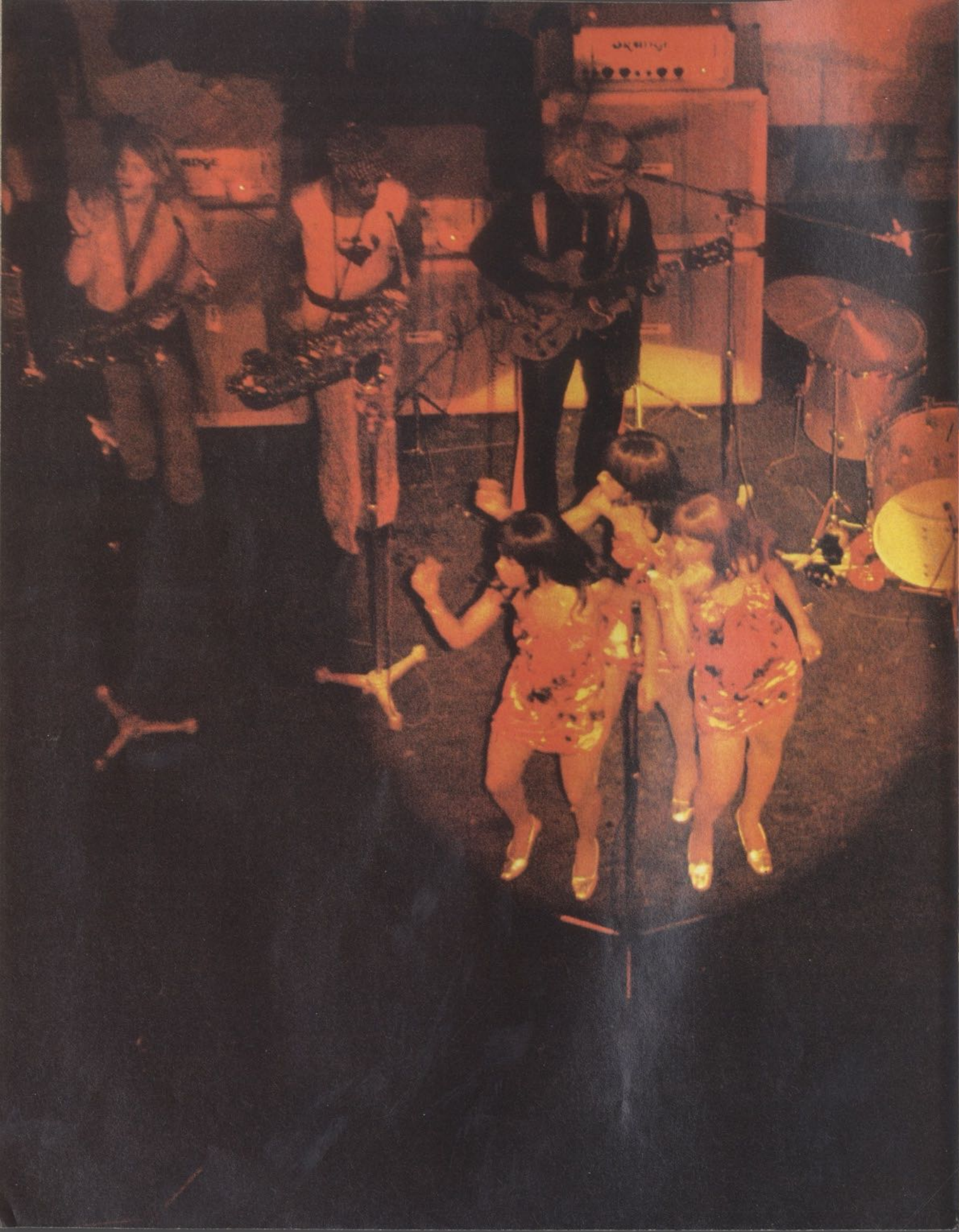


# SEX MACHINE

Elle est entrée sur scène, suivie des Ikettes, cuisses et reins cambrés, bête à désir, vulgaire et agressive, chatte noire aux clins d'œil avides et brûlants des comédiennes de l'amour à vendre, prostituées ou entraîneuses de cabaret. Elle a caressé le micro et a commencé son lent travail, minutieux, de suggestion, de possession du public : créer le désir, aviver les sens, s'offrir pour ne pas se donner, suprême chantage érotique. Tout le spectacle est construit autour du désir que Tina doit faire naître, autour de cette provocation de la femme noire, et comment s'étonner que contrai-

Champions d'un  
pop-rock-blues qui  
vient de s'imposer en France  
après dix  
ans de route,  
Ike, Tina Turner, les Ikettes  
prennent à leur tour  
valeur de symbole.







rement aux autres publics de rhythm and blues, celui-ci ait été essentiellement blanc : l'érotisme pervers naît de l'attrait de « l'inconnue », du différent, ici la femme noire en représentation érotique avec de plus la mauvaise conscience des voyeurs qui pour se justifier parleront de musique...

L'« attente » de Tina : une première partie de mise en condition. En effet le show élaboré par Ike ménage une mise en scène pour l'attente, une progression avec l'entrée des Ikettes et le point culminant, l'apparition de celle qui devient le spectacle total : danse, chant, mime. Il s'agit de conduire le rhythm and blues à son maximum d'efficacité sonore, visuel avec la chorégraphie, en entretenant une tension continue qui doit naître du désir, de cette mise en scène suggestive. Encore que le cadre de l'Olympia ne pouvait guère restituer l'ambiance des cabarets et des night-clubs où le groupe a l'habitude de se produire. C'est encore un autre visage de l'Amérique puritaine et raciste : celle qui autorise l'audace, ou la réussite noire dans la mesure où il s'agit d'un show, d'une mise en représentation : une forme de racisme qui se résume à « ils savent danser, s'exhiber », « des gens de foire que l'on montre ». Aussi comme chez James Brown, Sly and the Family Stone, on peut voir dans « l'exhibitionnisme » d'Ike and Tina Turner mépris, arrogance, affirmation d'une supériorité noire, d'une beauté noire. D'une façon autre que dans le free jazz, en conservant la simplicité et la richesse de la musique populaire noire dont l'expression idéale est le rhythm and blues. Comment s'expliquer autrement le retour d'Archie Shepp (« For losers ») ou de l'Art Ensemble of Chicago à cet autre aspect de la musique noire que dans ce désir d'établir le contact avec les masses, de retrouver l'état présent de la musique populaire. Musique de la joie, de la fête et qui conserve son pouvoir de l'appel au corps, à la transe et à ses manifestations chorégraphiques. Ici aussi c'était une célébration du rythme, un réel désir d'extase, mais par un savant dosage pop, rock, blues d'où naît l'efficacité commerciale. Une synthèse entre la décontraction, la souplesse, la tension de la soul music et la mise en scène théâtrale où l'on recrée les rôles, où l'on joue de courtes scènes qui illustrent les textes des chansons. Ainsi des dialogues Ike et Tina, où Ike excite Tina, la provoque, lui demande encore plus de jouissance, et elle qui mime, éructe, gémit, lèche le micro, trépigne. Le spectacle se construit alors autour du couple, avec les échanges, la mise en condition érotique, la montée d'intensité, le mime des corps possédés. Tout se joue au niveau de l'exhibitionnisme, de la transe, de la sexualité. Animal rugissant, Tina recrée chaque soir avec la même vérité le rôle dramatique conçu

et défini scrupuleusement par Ike. Une sorte de Rita Renoir, mais qui possède, en plus, l'héritage musical de sa race qui lui permet de transformer les thèmes empruntés, de les amener à « sa » vérité, de les faire siens en les pervertissant, les disséquant, les plongeant dans les accents fiévreux du gospel et du blues. Comme un besoin de réappropriation de ce qui n'est qu'une bâtarde blanche de la musique noire : ainsi « Proud Mary », « Honky Tonk women », « Come together », etc... Ce qui, de plus, a permis au groupe de St. Louis d'ouvrir sa musique, de franchir les barrières du ghetto pour tracer une sorte de trait d'union avec la pop music. Une sorte d'intelligence avisée a poussé Ike à entreprendre cette expérience qui consistait à rendre fascinant son spectacle, c'est-à-dire à se servir de ce qui est connu du public blanc pour l'amener à ce qui est inconnu ou « mal » connu et qui est spécifique à la musique populaire noire. Donc, fascination qui naît de l'ensemble de ces instants mêlés : danse, sexualité, provocation, pop, blues, gospel avec les chœurs des Ikettes. Ike, lui, est le metteur en scène, chef d'orchestre, plaque tournante de l'ensemble, avec un air méprisant et blasé de patron de boîte ou de souteneur tout-puissant qui tire les ficelles de son organisation, de sa machinerie sonore et visuelle. Habillé en pop star, combinaison orange qui pourrait être dessinée par Cardin ou... un quelconque créateur de mode de Bonne Nouvelle, il s'affirme musicien chevronné : à force de métier il sait utiliser toutes les ressources de sa guitare électrique, n'essayant même pas de personnaliser son jeu, gardant une sorte de distance, celle de manipulateur et d'intermédiaire musical entre Tina et les autres membres de l'orchestre. Une décontraction souveraine lui permet de changer les cordes de sa guitare tout en jouant, en restant présent à l'intérieur du « débat » musical en cours.

Ce « tout » soigneusement ordonné est le fruit d'un travail patient et obscur et qui n'a connu son aboutissement spectaculaire que tout récemment avec le succès qui maintenant semble irréversible. Plus d'une dizaine d'années de tâtonnements, d'essais infructueux pour franchir les limites d'un genre, pour trouver cette « recette » savante, cet équilibre parfait qui sait ménager à l'intérieur du spectacle et de la mise en scène rigide, des éclairs de folie érotique, une frénésie sauvage qui est l'élément premier de la musique noire : ce besoin constant de libérer le corps, de traduire l'excitation des sens par la chorégraphie. Mais une chorégraphie sensuelle, véritable démesure physique qui est un affront au bon goût occidental ; c'est pourquoi les mots vulgarité ou exhibitionnisme sont choisis par opposition à l'emploi qu'en ferait la critique musicale

bourgeoise. Car c'est ici l'expression totale de l'affirmation d'une spécificité noire, ce théâtre de la joie, du sexe, de la sensualité qu'a su gommer la civilisation occidentale dont l'impérialisme se heurte à cette sorte de résistance du rythme ; celui qui a donné naissance à la musique des jeunes Blancs en révolte, qui l'ont assimilé, faite leur. Aussi les concessions de Ike and Tina ne sont rien en regard du pouvoir explosif que véhicule leur expérience d'appropriation des thèmes pop : ils ne font que remodeler le rhythm and blues sans pour cela gommer ce qui est sa force et sa vérité, à savoir son caractère de musique essentiellement noire et populaire. Comme s'essayent à le faire Sly and the Family Stone dont Ike et Tina ont repris le célèbre « I want to take you higher » qui est ici un appel au dépassement, à laisser s'exprimer les corps châtrés par la civilisation de la consommation béate et du bon goût. Un appel qui fut largement entendu en cette nuit puisque l'excitation fut à son comble. Si Ike and Tina Turner utilisent les artifices hérités du monde des spectacles de cabaret, l'atmosphère trouble des maisons de plaisir, la voix de Tina, à laquelle viennent se joindre celles des Ikettes, sait réintroduire les accents du gospel et ceux du blues authentique ; reste présentes cette religiosité, cette soif d'une pureté supérieure. Alors l'ensemble de ces traits particuliers, d'émotions apparemment contradictoires, devient aussi un témoignage sur la réalité noire ; à travers ceux qui « réussissent » s'exprime l'immense majorité. Les différentes expressions de la négritude américaine : jazz, blues, rhythm and blues sont solidaires, consciemment ou non, car toutes revendiquent une spécificité. Si nous sommes invités à célébrer, à frémir, à nous enflammer à cette musique, à l'image de Tina s'offrant provocante pour se refuser, il n'est nullement question de la récupérer : le nationalisme noir américain a progressé. L'homme aux cheveux laqués et à la combinaison orange, la tigresse gémissante aux longues cuisses et aux seins arrogants en sont aussi une expression fière et triomphante. A l'image de Jason, le prostitué mâle du film de Shirley Clark, ce qui est pourrissement par le système capitaliste blanc pour les Turner n'est que ce à quoi les réduisent les formes subtiles du racisme. C'est cette somme de réflexions qu'apportent en plus de l'audition des enregistrements la vision sur scène de ces nouvelles vedettes du show business. En plus, bien sûr, d'une réelle atmosphère de transe. Le rhythm and blues est plus que jamais vivant même s'il tend à se redéfinir, à s'enrichir : vivant puisque puisant toujours, quelque en soient les formes, dans la tradition de la musique noire populaire. — PAUL ALESSANDRINI.







# FOLK

## A L'ANGLAISE

On a parlé assez souvent dans « R & F » de la renaissance folklorique survenue aux Etats-Unis depuis une quinzaine d'années. En ce moment même, il est question Outre-Atlantique d'une seconde renaissance urbaine, une nouvelle fois partie des cabarets de Greenwich Village, et symbolisée par toute une génération de jeunes auteurs-compositeurs-interprètes (James & Livingstone Taylor, Janis Ian, Loudon Wainwright III, etc.). Dans le même temps, la France commence enfin à se remuer, et nous vous en entretenons par ailleurs. Entre ces deux mouvements, la Grande-Bretagne a connu elle aussi depuis un an ou deux un regain d'intérêt pour les formes et l'esprit de la chanson folklorique, que ce soit de la part des artistes ou de celle des auditeurs. Dans son dernier album, John Lennon soi-même rend un splendide hommage à cette musique : « Working class hero » en effet est digne de la plus pure chanson folklorique contemporaine, beaucoup moins à cause de la guitare sèche (d'ailleurs admirable) qui l'accompagne, que par la nature de sa mélodie et le contenu parfaitement incarné de ses paroles, l'ensemble m'ayant rappelé les plus belles ballades d'Ewan McColl & Peggy Seeger (« Ballad of the carpenter »), Dylan (« North Country blues ») ou Eric Andersen (« Looking glass »). Pour mieux comprendre ce retour en force de l'héritage folklorique dans l'univers pop anglo-saxon, et avant d'en donner quelques exemples actuels, il faut garder présente à l'esprit l'idée que les retours aux sources et aux formes dépouillées se présentent toujours comme l'ultime recours aux yeux des créateurs qui ont exploré jusqu'à épuisement les chemins d'une ou plusieurs avant-gardes. Les exemples dans les

siècles passés sont légion pour accréditer cette thèse. « Evolution cyclique », « éternels recommencements de l'histoire », tous ces clichés volant à notre secours suffisent-ils à expliquer ces curieux phénomènes de flux/reflux d'un genre musical ? Dans le cas présent, il nous faut commencer par remonter dans le temps.

### Le réservoir à folklore

Il est en effet impossible d'apprécier pleinement les récentes créations des groupes anglais de folk plus ou moins électrifiés comme Pentangle, Fairport Convention, Fotheringay et des solistes dont il va être question plus bas, si l'on ne se souvient pas de l'inépuisable « réservoir à folklore » que constituent les Iles Britanniques depuis les temps les plus reculés. Ces considérations pleines d'admiration et de gratitude à l'égard de la merveilleuse tradition populaire celto-britannique combleront d'aise notre ami Alan Stivell, dont les recherches s'appuient sur elle en toute confiance. Cette confiance se justifie par plusieurs facteurs spécifiques de la tradition celto-britannique, notamment son inébranlable solidité (qu'un Bob Dylan, par exemple, puisse écrire en 1962 « A hard rain's a-gonna fall » en gardant la ligne mélodique et même certaines paroles d'une ballade découverte au XVII<sup>e</sup> siècle — « Lord Randall » — me paraît une expérience assez probante, idem pour son « Fare thee well » d'origine irlandaise), et sa diversité. Diversité naturelle, si l'on songe aux trois ethnies — Irlandais, Ecossais et Anglais — qui apportèrent leur contribution. Les mélodies n'expliquant pas tout, même les rythmes celtiques renaissent (peut-être incon-



sciemment, et cela n'en aurait que plus de poids) à travers la musique pop actuelle. Ainsi l'« Irish blues » d'East of Eden n'est-il qu'une transposition moderne de la bonne vieille gigue irlandaise. Au niveau des textes et thèmes traités, le poids de l'histoire socio-économique britannique se fait sentir à tous les couplets. Il y a d'abord l'opposition terre-mer, car nous avons affaire à des folklores insulaires. Les chants de marins y occupent une large place, que ce soient les « sea-shanties » ou les chansons du gaillard d'avant. Les « sea-shanties », destinés à rythmer les opérations de hâlage, remontée des filets, etc., ont une vocation utilitaire et même respiratoire, comparable à celle des « work-songs » pour les Noirs des plantations. Et puis, sur terre plus qu'ailleurs, on trouve les innombrables ballades. Celles-ci racontent des histoires très longues et très moralisatrices, en général représentatives des structures sociales de l'époque (« Georgie », « Matty Groves », « The lass from the Low Country », « Pretty Saro »), ou simplement mettant en garde jeunes gens et jeunes filles contre les imprévisibles perfidies de l'amour (« Come all ye fair and tender maidens »). Les Ecossais, eux, ont légué une quantité de chansons de protestation contre l'autorité de Londres et les guerres où ils étaient enrôlés de force (« Wars of Germany », « The banks of the Nile »), à l'instar des grognards bretons, tandis que l'histoire des luttes héroïques du peuple Irlandais pour son indépendance est intégralement retracée par ses chansons, depuis le Moyen Age (« The rising of the moon », « Bold Fenian men ») jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle (« Kevin Barry »).

#### Une renaissance rurale

Ceci n'est qu'un bref survol (il faudrait évoquer aussi les chansons à boire et à rire, les danses, les hymnes, les « laments »...), grâce auquel toutefois nous constatons à nouveau que la chanson folklorique n'est ni une mode, ni l'effet de quelque génération spontanée, mais bien plutôt le style de musique pop le plus profondément enraciné dans la conscience collective. Entre cette tradition et les manifestations récentes d'une renaissance britannique urbaine, le pont a été jeté dans les années 55 à 65 environ, par toute une série de chanteurs, musiciens et collecteurs ruraux dont quelques-uns encore en activité doivent être mentionnés ici. Shirley Collins eut voici une dizaine d'années une activité comparable pour la Grande-Bretagne à celle de Jean Ritchie pour les Etats-Unis. Comme elle, Shirley Collins est devenue une amie et collaboratrice occasionnelle de Pete Seeger qui la fit venir plusieurs fois aux Etats-Unis, où elle fit également des recherches (ainsi que, rassurez-vous, des

trouvailles : telle la redécouverte en 1959 de Fred McDowell, en compagnie d'Alan Lomax). Notons au passage que Pete Seeger, au lieu de se payer une Rolls ou une piscine dans son jardin, consacre chaque année un pourcentage de ses revenus personnels au financement de tournées américaines de musiciens traditionnels britanniques évidemment inconnus, pas riches et ravis de l'aubaine. C'est ainsi qu'en 1968, Seeger introduisit dans les milieux folkloriques américains trois grands chanteurs solistes : Joe Heaney (Irlande), Norman Kennedy (Ecosse) et Lou Killen (Grande-Bretagne), ainsi que le formidable trio « The Young Tradition » (hélas dissous à présent), que l'on eut la joie d'entendre notamment lors des festivals de Newport et de Philadelphie. Avec une extraordinaire économie de moyens (ils chantaient a capella, mais oui je vous jure, même pas une guitare sèche ni un violon ou une guimbarde, juste un pipeau pour trouver le ton au début des chansons), ils déchaînèrent l'enthousiasme de plusieurs milliers de personnes en plein air (comme quoi les sonos à cinq briques, bof...). Ravis de l'accueil du public de Newport (qui, en vibrant le même jour avec Big Brother and the Holding Company, se montra moins sectaire que celui de Paris), les deux hommes (Peter Bellamy et Royston Wood) et la belle Heather Wood (aucun lien de parenté avec Royston), restèrent pour continuer les tournées aux Etats-Unis jusqu'à l'été 69, puis se séparèrent d'un commun accord il y a un an et demi. Peter Bellamy a néanmoins continué de chanter en soliste et a fait connaître la famille Copper, qui avait inspiré le répertoire de Young Tradition. Le développement des clubs de folklore dans toutes les Iles Britanniques est-il dû au phénomène plus général des clubs de toutes sortes qui foisonnent dans ce pays? Cette explication, bien que plausible, me semble insuffisante ; il faut y ajouter un goût chez les Britanniques pour la chanson en groupe, aussi fort que celui rencontré chez les Américains. Le travail de « propagande » réalisé par quelques autres chanteurs contribua à maintenir la flamme allumée. Une première évolution se fit jour avec le travail d'Ewan McColl et sa collaboration déjà signalée avec Peggy Seeger, la demi-sœur de Pete. Les chansons de Matt McGinn et de Bob Davenport, ainsi qu'une partie du répertoire d'Alex Campbell (Ecosse) s'inscrivent dans la même démarche : écrire et interpréter des chansons modernes à l'aide des bases traditionnelles.

#### De la campagne à la ville

Le pas suivant, dans l'évolution cette fois urbaine du mouvement folklorique anglais, fut franchi dès 1960 par trois artistes talentueux, connus surtout

comme guitaristes : Davy Graham (auteur d'« Angie », devenu morceau d'anthologie), Bert Jansch et John Renbourn. Ces deux derniers, très orientés notamment vers le blues, ont poursuivi une carrière discographique fort intéressante, enregistrant chez Tradition plusieurs albums, soit ensemble, soit séparément. Plus récemment, ils ont présidé à la formation d'un groupe situé à mi-chemin entre le style folklorique et la musique pop : Pentangle. Bien entendu, parallèlement à tout ce développement, n'oublions pas que Donovan poursuivait son bonhomme de chemin et suscitait bien des vocations. De Donovan, nous avons traité assez souvent et récemment pour n'avoir pas à y revenir ici, mais il n'est pas question (malgré l'isolement dans lequel Don se complait parfois) de l'écarter de cette perspective.

Au niveau des groupes, le pionnier de la recherche pop sur des bases folkloriques a été sans conteste l'Incredible String Band, formé en 1966 par les deux très fins auteurs-compositeurs et arrangeurs que sont Mike Heron et Robin Williamson. Une bonne partie de la démarche de l'Incredible String Band, en tant que groupe, complète d'ailleurs assez utilement celle de Donovan en tant que soliste. Outre des références fréquentes aux vieilles ballades, on rencontre au fil des enregistrements de l'ISB une utilisation intelligente et merveilleusement harmonieuse de certaines musiques non anglaises (sitar indien et tablas, par exemple), et une instrumentation très variée et raffinée qui met l'accent sur les vertus naturelles et artisanales d'un passé oublié. A ses débuts, l'ISB n'était qu'un duo ; en 1969 deux chanteuses, Rose et Licorice, sont venues se joindre aux deux hommes. Des sept albums que le groupe a gravés pour Elektra (l'ISB est très estimé dans les milieux folkloriques américains), trois (« The hangman's Beautiful Daughter », « Changing Horses » et « I looked up ») ont été distribués en France et méritent une écoute attentive et répétée (chronique par Dister, n° 44). Loin en effet d'une conservation stérile d'un passé périmé, l'Incredible String Band se propose au contraire d'y puiser tout ce qui a valeur éternelle, donc actuelle, de recréer l'atmosphère de fête, druidique ou autre, que notre époque a tuée, et il y parvient. On attend avec d'autant plus d'impatience, après leur passage chez Island (marque qui prise fort ce genre de groupes, et s'en occupe très intelligemment), la suite des aventures de l'Incroyable Orchestre à Cordes...

Les autres groupes, malgré une culture folklorique que leurs membres partagent avec Mike Heron et Robin Williamson, se rapprochent beaucoup plus résolument de la musique pop au sens plus moderne (et plus conventionnel, aussi) du terme. Comme il a été déjà signalé



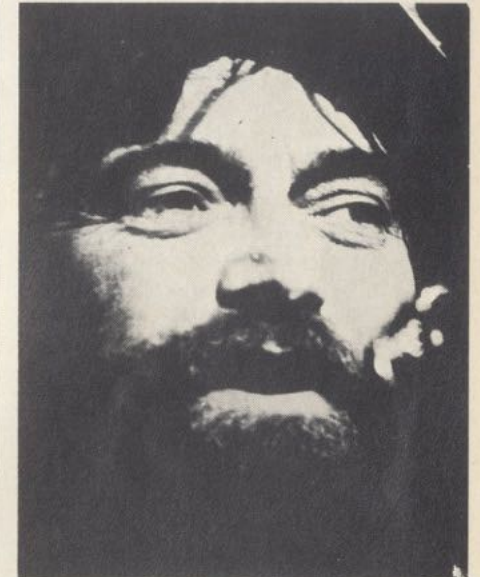
Sandy Denny.



Fotheringay.



Al Stewart.



Mick Softley.



Fairport Convention.

Pentangle.



plus haut, c'est à l'initiative des guitaristes Bert Jansch et John Renbourn que l'on doit la formation, à la fin de 1968, du quintette Pentangle. Réunis avec un batteur (Terry Cox) et un bassiste (Danny Thompson), ils trouvèrent une chanteuse (Jacqui McShee) avec laquelle ils mirent au point un répertoire appuyé en partie sur les acquts de la ballade, en partie sur la connaissance du jazz par le bassiste et sur celle du blues par les deux guitaristes. Il en résulte une musique variée selon les optimistes, disparate selon les autres, en tous cas manquant trop souvent d'âme et même de vigueur. Et la foi traditionnaliste des membres du Pentangle confine presque à l'outrage lorsque, sur la pochette d'un de leurs albums (« Basket of Light »), ils affirment fièrement que « tous les instruments que vous entendez dans ce disque sont dépourvus d'amplification » (!). Après une bonne tournée américaine en 69, le Pentangle, expérience qui semblait prometteuse à l'origine, a tourné en rond, tant et si bien qu'à la fin 70 Bert Jansch et John Renbourn ont gravé un nouvel album en duo. Aux dernières nouvelles, il paraît que le Pentangle se serait remis à enregistrer, on tendra donc encore une oreille bienveillante, à tout hasard, à l'album qui est attendu ; mais si seulement Jacqui McShee pouvait être moins prétentieuse...

Fairport Convention, quant à lui, est allé beaucoup plus loin. Il le doit avant tout à une grande chanteuse qui fut le pilier du groupe à ses débuts : Sandy Denny. Non seulement en effet celle-ci fait-elle merveille au sein d'un groupe, mais en plus ses dons de guitariste et d'auteur-compositeur (« Who knows where the time goes », « Fotheringay ») auraient suffi à lui permettre une carrière en tant que soliste, ce qui ne saurait être le cas pour Jacqui McShee. Fairport Convention a connu avec Sandy Denny un immense succès aux Etats-Unis, aussi bien pour les concerts que pour les ventes de disques. Après avoir quitté Fairport Convention (qui continue avec le sensationnel violoniste Dave Swarbrick), Sandy Denny a formé en mars 70 un nouveau groupe, plus proche encore peut-être des formes traditionnelles : Fotheringay.

L'unique et merveilleux album (Island) de Fotheringay, peut-être le plus beau disque anglais de toute l'année 70, aurait mérité tous les honneurs. C'était un pur joyau, depuis le dessin de la pochette (eh oui, ça compte) jusqu'à la prise de son en passant par l'incroyable moelleux des guitares de Trevor Lucas et Jerry Donahue, le dialogue électrique/acoustique, la voix de rêve de Sandy Denny qui se surpassait, que ce fût dans ses propres compositions (« Nothing more », « The sea »), ou dans la vieille ballade écossaise (le fabuleux « Banks of the Nile »). Et pour couronner le tout, le

batteur Gerry Conway avait trouvé un son d'une redoutable subtilité. Fotheringay était un très grand groupe... était, car ils viennent de se séparer, pleurons mes amis, ce sera mon Buffalo Springfield à moi, et attendons d'entendre le fruit du travail de Sandy Denny redevenue soliste.

On peut citer aussi (brièvement, car il est plus connu en France) le trio de Magna Carta, dont le deuxième album « Seasons » a été une intéressante tentative pour mêler la chanson folk au poème symphonique, bien que le résultat d'ensemble n'ait pas eu l'homogénéité du premier album.

### Les solistes

Et nous en arrivons aux chanteurs seuls ; ici, nous passerons rapidement sur Cat Stevens, qui est plutôt hors du coup. Quoique très joliment arrangé et fort agréable à écouter, « Mona Bone Jakon » est plutôt un 33 tours de variété déguisée en folk... ce qui tendrait tout de même à confirmer que le genre (en l'occurrence remplacé, hélas, par son démarquage) intéresse beaucoup de monde ces derniers temps (cf. les ventes de « Lady d'Arbanville » en simple 45 tours). Cela dit, beaucoup plus importants me semblent des chanteurs comme Julie Felix (« R & F » n° 35 pour vous rafraîchir la mémoire), dont on souhaiterait voir enfin paraître au moins un disque dans ce pays, Beau et Al Stewart.

Beau est un auteur-compositeur âgé de 25 ans et natif de Leeds, centre pas marrant du tout de l'activité économique (textiles, banques) du Yorkshire. Cela se sent dans les thèmes traités au long des chansons de Beau, où les préoccupations sociales (« Pillar of economy »), politiques (« A nation's pride », où l'on devine l'influence par ailleurs avouée de Phil Ochs) et historiques (« 1917 Revolution ») n'excluent pas la rêverie poétique sur les saisons et les éléments naturels. Plus décisif que sur le plan des textes, est l'apport de Beau sur le plan instrumental puisque, partant d'une solide connaissance de Leadbelly, il renouvelle le langage de la guitare à 12 cordes.

Quant à Al Stewart (né à Glasgow en 1945), il semble s'orienter vers des sonorités plus électriques. Ayant quitté l'école à l'âge de dix-sept ans (comme Donovan), il joua pendant près de deux ans avec des groupes non locaux, avant d'entamer son expérience de soliste. Extraordinairement doué pour la guitare sèche à six cordes, il a fait dire à un critique londonien que son style représentait « la première technique réellement individuelle qui soit apparue sur la scène du West End après le départ de Jansch et Renbourn (Pentangle) pour l'Albert Hall ». Effectivement influencé par ces deux modèles pour la guitare, et par Donovan pour le chant, Al Stewart

s'en distingue pourtant par de fréquents recours à un « folk-rock » plus musclé. Trois albums sont parus chez CBS, dont le second (« Zero she flies ») est disponible en France. Dernière en date des révélations de cette même marque : Mick Softley (cf. album CBS 64098), tandis que Michael Chapman (voir disques) ne peut être traité dans ce même cadre.

Observons en terminant ce panorama que, si les Irlandais semblent conformément à la tradition voués à l'émigration vers les Etats-Unis (Van Morrison), les Ecossais (McColl, Campbell, Jansch, Donovan, Stewart) ont joué un rôle de pointe dans cette renaissance folklorique britannique, elle-même aspect important, original et méconnu de la musique pop contemporaine. — JACQUES VASSAL.

**Discographie (non exhaustive) :**

1° Folklore traditionnel :

— « Chants et danses d'Irlande » ; Chant du Monde LDX 74418 ;

— « Farewell, Nancy » — sea songs and shanties » (avec Lou Killen, Ian Campbell, Cyril Tawney, Bob Davenport, Redd Sullivan et Dave Swarbrick) : Topic 12 T 110 (import. Pathé) ;

— Jean Ritchie : « British traditional ballads », Folkways FA-2301 (import. Chant du Monde) ;

— Shirley Collins : « The Sweet Primroses », Topic 12 T 170 (import. Pathé) :

— The Young Tradition : « The innocent hare... », Vanguard VSD-79246 (U.S.).

2° Urbains-contemporains :

— Davy Graham : « Folk, blues & beyond », Decca LK-4649 (G.-B.) ;

— Bert Jansch : « Birthday blues », Transatlantic TRA-179 (import. CBS) ;

— The Incredible String Band : « The Hangman's Beautiful Daughter »,

« Changing Horses » et « I looked up », Elektra/Vogue CLVLXEK-273,

— The Pentangle : « Let no man steal

— Fairport Convention : « Full House »,

— « Liege & Leaf », Island ;

— Fotheringay : « Fotheringay », Island  
6.405.003 ;  
M. G. : « Times of change »

— Magna Carta : « Times of change », Mercury 138.165 MCY & « Seasons », Mercury 2.222.222.

— Matthews' Southern Comfort : cf. « R  
# 5 » p. 42 :

— Cat Stevens : « Mona Bone Jakon »,  
Island 6 320 005 :

— Julie Felix : « This world goes round and round » Fontana STI-5473

— Beau : « Welcome... » Dandelion

- Beau : « Welcome... », Dandelion (distr. CBS G.-B.) 63751 ;
- Al Stewart : « Zero she flies », CBS

— Al Stewart : « Zero the lies », CBS 63848.





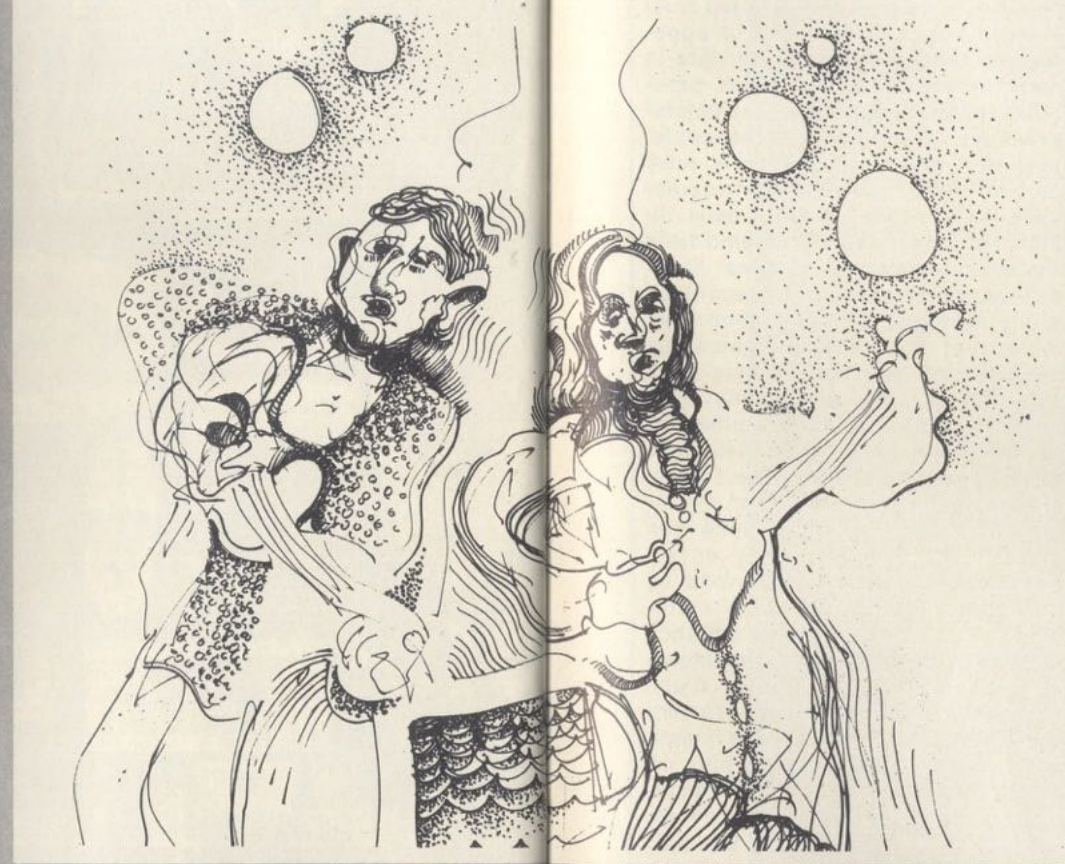
Au centre de la fête psychédélique, l'univers des images hallucinées avait sa place. L'expérimentation totale des sens appelait ce rite des couleurs qui éclatent, suivent le mouvement même des sons, plongées au cœur des phantasmes de la foule anonyme. L'extase psychédélique n'a été qu'un instant du mouvement pop. Ce passage de la libération de l'oppression puritaine, par une libération des sens et des corps. Depuis le mouvement pop s'est radicalisé, loin du pacifisme et du hippisme, puisque confronté avec la répression. Avec la disparition des fêtes, les light shows perdaient leur fonction d'environnement qui élargissait l'instant, le magnifiait. Ils disparurent. La musique pop, dure, violente dans l'excitation même qu'elle fait naître, la force brutale des passages « live », voulait s'offrir telle quelle. De même pour celle qui est recherche de l'extase dans la rigueur, ou l'hypnotisme qui naît de la répétition (Soft Machine). Seuls certains groupes comme le Jefferson Airplane ou les Chambers Brothers ont leur propre light-show à la fonction bien définie, c'est-à-dire spectacle qui fait corps avec la musique, sorte de mise en scène d'images qui viennent souligner, illustrer certains textes ou certains sons, c'est-à-dire qui n'est pas seulement environnement mais qui est à l'intérieur même de la musique, élément de la création d'une fascination des sons. Paradoxalement c'est en France que le light-show semblerait vouloir renaître et le Musée d'Art Moderne en fut la confirmation dans sa confrontation des expériences. Ce fut l'occasion pour certains d'affirmer des propositions nouvelles, d'offrir de nouveaux rapports audio-visuels. Schématiquement, on peut dire que deux tendances s'affirmèrent, aussi bien au niveau du spectacle, et donc des interférences entre les groupes qui se produisaient et les créateurs d'images, que de la musique elle-même et de la conception, de l'idée même d'un groupe pop. D'un côté ceux que l'on pourrait appeler les plasticiens, esthètes raffinés et progressistes qui essaient de diversifier, d'approfondir les possibilités lumineuses, à la recherche du beau, sans qu'il y ait désir d'une cohérence définie à l'avance avec la musique; c'est-à-dire ceux qui privilégient l'instant, le hasard des rencontres; de l'autre côté, ceux qui, comme le Barved Zumizion ou le 15 000 Light Show de Vasco essaient d'établir une interaction, une solidarité de la musique et des sons. Pour ce faire, ils élaborent une idée, un schéma de représentation, le groupe assurant ce qu'est la bande-son au cinéma. Un peu à l'image de ce qu'étaient autrefois les projections de films muets, avec l'orchestre, ou le pianiste, jouant devant l'écran. Ce n'est déjà plus en vertu de notions de technique, de qualité plastique, que l'on peut dire que 15 000 ou

Barved Zumizion apportent réellement une dimension nouvelle (bien que de façon presque opposée dans la forme). En effet, si l'Open Light tend à réaliser une véritable unité de groupe, avec une répartition précise des tâches, qui crée une cohésion picturale parfaite, il n'a pas su pour autant dépasser la notion d'environnement lumineux traditionnelle. L'esthétisme de ses membres, leurs compositions d'une perfection presque glacée que n'entache aucune bavure, aucune faute de goût, les conduisent vers un cinétisme rapidement ennuyeux parce qu'éliminant toutes les ouvertures vers le choc, vers la provocation. De plus, ils donnent l'impression de vouloir se suffire à eux-mêmes tandis que l'Ame Son ou le Gong exécute traditionnellement son répertoire. On regrette qu'ils n'aient pas su, ou pu, dépasser la dispersion pour créer une œuvre audiovisuelle originale, qui ne peut naître que d'un travail collectif avec les musiciens. Cette impression de partage artificiel et de la non-nécessité de l'élément visuel par rapport à l'élément sonore, voilà ce qui devait être combattu dans ce genre de manifestation, pour donner la réalisation entière de ce qui était la grande idée de cette confrontation : le spectacle total, visant non pas à ce que le spectateur, venu pour écouter un groupe, se déclare satisfait ou non, mais, au contraire, à ce que le passage du groupe soit secondaire, l'attention étant tout entière requise par l'écran, la musique n'étant encore une fois que l'élément sonore.

Pour Mandala, qui était associé avec Triangle, et May Blitz, l'impression ressentie lors du spectacle de l'Open Light ne fit que se confirmer. Eux aussi sont arrivés à une grande maîtrise de leurs instruments, disposant de l'écran, faisant alterner les effets, avec parfois moins de perfection formelle que l'Open, mais ce que compensent avantageusement une profusion des images et quelques bribes d'humour bien venu. Mais ils sont beaucoup plus des peintres qu'ils n'ont une vision de cinéastes : ils ne prolongent pas dans le temps leurs effets lumineux, n'assurent pas une cohésion entre les contrastes de couleur. Pendant ce temps, Triangle joua son répertoire habituel, comme il le fait plusieurs soirs par mois : les mêmes morceaux, enchaînés de la même manière. Un groupe qui a atteint le stade suprême de l'aisance, et de l'efficacité : leur musique est plus vibrante, plus chaleureuse que dans leur album où le chant, la mélodie à retenir, sont privilégiés. En effet, lors du passage « live », la voix reste plus en retrait dans l'enchevêtrement des instruments; aussi la fadaise des mots est-elle moins contraignante. Il suffit que le groupe s'ouvre sur l'improvisation pour que l'on sente toute la richesse instrumentale retenue d'un

François Jeanneau au soprano ou à l'orgue, d'un Mimi Lorenzini à la guitare. Dommage que le succès soit au prix d'un conformisme, de concessions à la chanson. Les musiciens ne remettent rien en question, parlent en termes de galas et de « télé », et, à force de métier et de technique, s'installent dans le professionnalisme et le confort du show business. On est tout de même très loin d'une certaine idée de la pop, plus près des notions de « tube » et de réussite commerciale. May Blitz, petite formation (guitare, basse, drums), puissante et

Du 22 au 30 Janvier,  
le premier festival  
de light show  
au Musée d'Art Moderne  
de la Ville de Paris.



rageuse, exclut dans sa musique, radicalement, l'influence du light show. C'est un groupe que l'on désire voir, dans la transe et l'excitation, affirmant lourdement mais renvoyant les mêmes vérités immuables du hard rock. Une musique qui est l'anti-light show, qui possède sa propre projection de force, de fascination, dans le balancement des têtes, au cœur d'impressionnantes masses d'amplis. On veut sentir la présence physique de l'amplification, de la technologie, voir la guitare, la grosse caisse. C'est là que s'exacerbe la contradiction

des light shows, contradiction qu'ont voulu dépasser Vasco et son 15 000 Light Show. Au niveau des images, du son, tout s'est construit autour d'une idée, d'une intention provocatrice. Si le light show est considéré comme élément du beau, il s'agit de mettre en question cette beauté. Si le light show s'encombre d'un hindouisme hippisant, d'un macrobiotisme à la mode, il faut ironiser, choquer, pervertir ce « spiritualisme », le ramener à de cruelles réalités; si la musique est rêverie, douce caresse, affaire de goût, il faut la faire exploser,

faire de la masse sonore une agression contre l'oreille et les sens. C'est un anti-light show, en même temps qu'une anti-musique pop, c'est-à-dire opposition à des cadres bien établis, à des définitions esthétiques traditionnelles. La fresque avait pour prétexte le « Retour du Grand Berthoulet et de ses paysans flippés »; le retour puisque déjà ce presque grand orchestre s'était produit au festival de Valbonne, improvisant pendant plusieurs heures. Le Grand Berthoulet, c'est la réunion pour la circonstance de Planetarium et de Red Noise, c'est-à-dire trois

batteurs, deux guitaristes, deux bassistes, un saxophoniste flûtiste. La trame de cet anti-spectacle, rabelaisien comme le laisse pressentir son nom, est simple caricature de western, avec générique en gros plans projetés, lutte du bon contre le méchant. L'orchestre recrée instrumentalement la cavalcade, le bruit des fouets, pendant que sur l'écran sont présentés les personnages. Musicalement, trois instants: une séquence-percussion, une improvisation de chaque instrumentiste séparément, pour terminer dans l'improvisation collective. Le light show, tour à tour violent, expressif, cahotique, prolonge cette impression d'« effroyable ». Car il faut parler d'« effroi » devant le light show en plans fixes, noirs et blancs, les caricatures antisémites sur lesquelles le groupe chante Hare Krishna, les images d'actualités, de batailles de rues, de manifestations. Le tout, broyé, monstrueux. Comment s'étonner que le pouvoir de choquer ait joué devant ce public peu habitué aux manifestations pop, fait d'esthètes cultivés, de gens de goût. Les artisans des autres light shows se sentirent eux aussi dénoncés dans leur recherche du beau. Bien que ce ne fût pas d'un intérêt égal, que les transitions aient souffert de ne pas être mieux assurées (un besoin de quelques jours supplémentaires de répétitions se ressentait), le 15 000 Light Show apportait une vision différente profondément originale dans sa provocation, son opposition à l'esthétique traditionnelle des lights shows, provocation reflétée solidairement par la musique et sa violence sonore. Avec en plus un climat de sarcasme, d'ironie féroce.

Mais c'est la dernière journée qui devait apporter la plus grande réussite audiovisuelle : des moments où le trait d'union qui unit ces deux mots prit son sens véritable. Comme pour le Grand Berthoulet, le spectacle du Barved Zumizion Light Show avait été soigneusement mis en scène, grâce à un long travail de répétition et de mise en forme qui leur permit d'atteindre cette précision et cette cohérence. Le thème choisi (les quatre éléments naturels) est développé pendant deux heures, avec des variations de rythme pour accompagner les changements d'atmosphère, produits par le groupe Musica Elettronica Viva, placé en face de l'écran, au pied de l'équipe du light show, faisant corps avec elle. Pour prolonger l'environnement, la sona fut placée au milieu du public. Ce fut une synthèse presque parfaite entre le pictural abstrait et le symbolisme des thèmes. Une progression qui va de l'angoisse qu'évoque la terre à la plénitude de l'eau en passant par la violence et l'agression du feu. Les parties musicales sont constituées de bandes enregistrées sur lesquelles le groupe sculpte l'espace de sons tour à tour apaisés, rythmés ou électro-acoustiques : une suite de frot-

tements, de répétitions infinies d'accords provoquant l'hypnotisme, ou des cris suraigus, arrachés. L'appel des sons et des formes lumineuses est constant, cohérent, total. Ainsi de ces plans fixes en négatif, des rues, des poubelles, des trottoirs, avec des sons étranglés, lugubres, créant l'émotion, l'angoisse : une tension soigneusement entretenue par les flûtes, la guitare, la voix.

Avec celle du Grand Berthoulet-15.000 Light Show, cette soirée fut sans doute, et pourtant de façon radicalement différente, la plus concluante, parce que la seule composée. Il va sans dire que ne sont pas pris en considération la technique, le charme, les éclairs de beauté de tel ou tel light show; mais aucun, en dehors de ces deux là ne sut dépasser la notion traditionnelle d'environnement lumineux. Il faudrait préciser aussi combien l'efficacité d'un light show, sa richesse, peut provenir aussi de l'importance et de la qualité du matériel employé. Si l'Open Light, Mandala, sont supérieurement équipés, le Josas Light (de Jouy-en-Josas), par exemple, qui se produit avec les Moving Gelatine Plates était plus que démuné. Aussi ne put-il guère prétendre dépasser le simple « fond » lumineux et mouvant. La solution eut été peut-être essayer de présenter les éléments d'une trame dramatique, un prétexte à ses images. Les Moving Gelatine Plates, qui nous avaient impressionné l'an dernier au théâtre de la Musique par leur grande maîtrise, leur cohésion, n'ont guère dépassé, depuis, le jeu d'influences (Soft, Mothers, Pink Floyd) qui a engendré leur musique. Il semble leur être impossible de franchir l'étape suivante, celle qui consiste à affirmer leur musique comme unique, essentielle et nécessaire. Ajoutons toutefois qu'ils ne furent guère servis par les conditions puisqu'ils furent privés de courant pendant un long laps de temps. Il faudrait insister sur le succès de ce festival, sans publicité ni affichage, qui prouve que toutes les manifestations touchant de près à la pop attirent un nombreux public. Plus d'un millier de personnes par spectacle, obligeant les organisateurs qui avaient vu trop petit à prévoir une deuxième séance lors des spectacles du Grand Berthoulet et le soir de Mandala. Public particulier, il est vrai, plus amateur d'expositions et de galeries, de design que de psychédéisme et de pop. Le light show était rentré au Musée d'Art Moderne, certains comprendront qu'il fallait pour qu'il revive, l'en sortir. Aussi faut-il espérer que le spectacle, puisqu'il s'agit d'un tout musical et sonore, du 15.000 Light Show avec Red Noise et Planetarium et celui du Barved Zumizion, ne restent pas sans lendemain, et puissent être vus à travers la France. C'est une nouvelle voie qui s'ouvre ainsi pour le light show. — PAUL ALESSANDRINI.



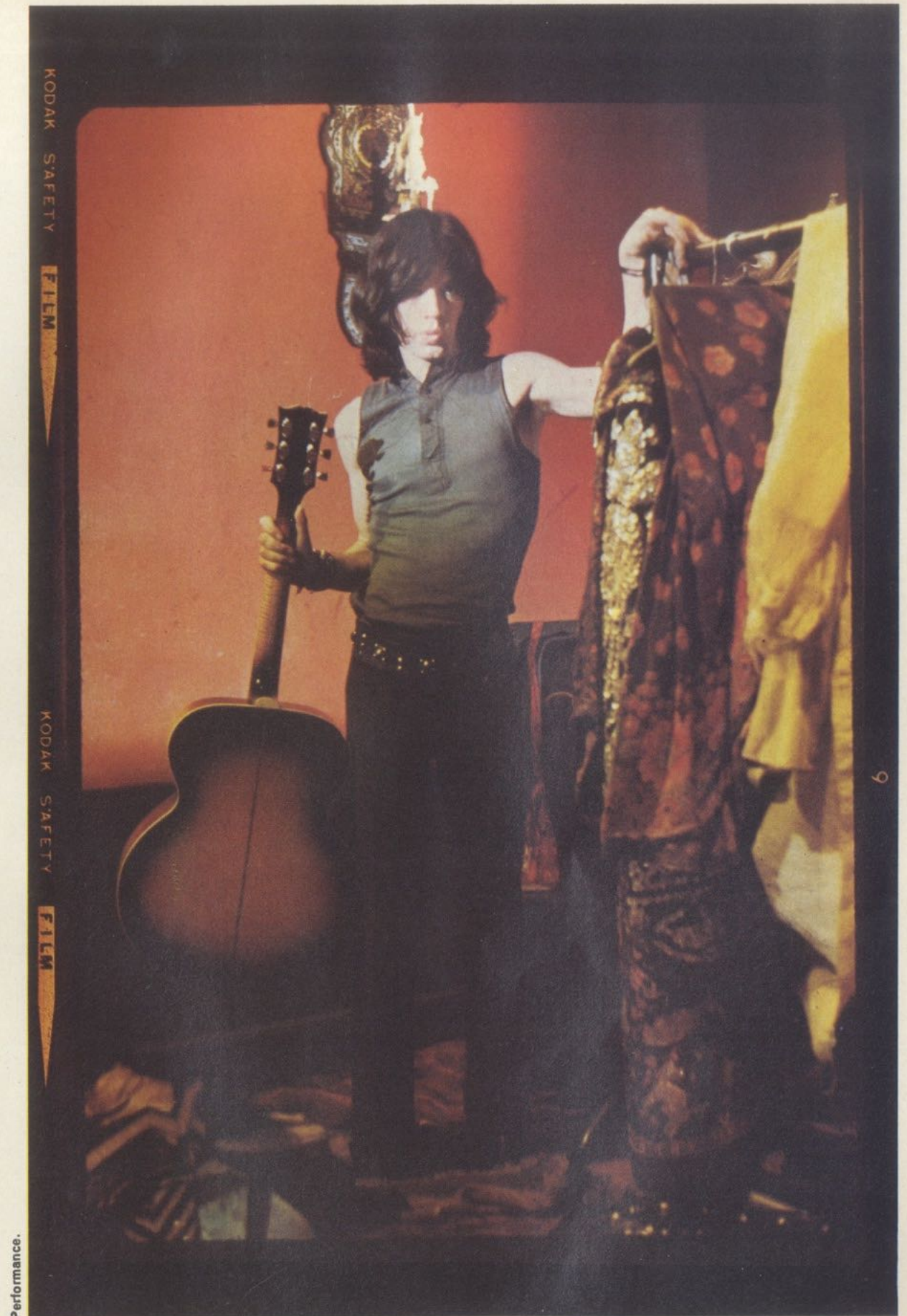
# LE CINEMA DE JAGGER

Étrange destinée que celle des deux premiers films dans lesquels Mick Jagger apparaît en tant qu'acteur et non plus en tant que leader des Stones. Le premier en date, « Performance », est un succès assez considérable aux USA et en Angleterre, où les critiques l'on couvert d'éloges, et un presque-bide en France, où le public l'a boudé et la critique aussi. Si l'on ajoute à cela que ce film, tourné en 68, a moisi pendant trois ans dans les tiroirs de la Warner avant de voir le jour, qu'à Paris il a été programmé dans les salles spécialisées dans le film « l'est » et totalement massacré par un affichage honteux de vulgarité, on comprend en partie son échec par ici. La critique, nous l'avons dit, n'a pas peu contribué à cet enterrement de première classe, celle dite intellectuelle jouant la petite blasée à l'habitude et l'autre se montrant particulièrement dérouterée par une œuvre trop typiquement anglo-saxonne, reflet d'un milieu également spécifique à l'Angleterre décadente, dérouterée parce qu'incapable de comprendre un monde trop différent de celui qu'elle voit habituellement sur les écrans et de se raccrocher à de cartésiennes explications tout à fait absentes ici. Et puis tout le monde s'est retrouvé d'accord pour ne voir en Mick Jagger que « l'un des chanteurs des Rolling Stones » (sic) en train de s'amuser à faire du cinéma entre deux disques. Personne n'a pris la peine de se débarrasser l'esprit de ces considérations pour juger un acteur comme les autres ; je sais bien que c'était difficile pour « Performance », mais cela ne l'était pas du tout pour « Ned Kelly ». Mick Jagger a agacé ces messieurs, probablement parce qu'on ne plaisante pas avec le cinéma, chose éminemment sérieuse, et qu'il est peu judicieux de tout réussir de ce qu'on entreprend dans d'autres spécialités que la sienne... avec l'air de s'en foutre royalement, qui plus est. Désolé de le dire, mais Jagger joue pourtant mieux que Johnny Hallyday, Adamo et Aznavour, choisit mieux ses rôles que Jacques Brel. C'est tout à fait ennuyeux et malhonnête de juger le « chanteur des Stones » (vous savez bien, ceux qui ont provoqué des émeutes à Paris, des drogués) quand on a en face de soi un acteur de cinéma. Et puis tous ces jeunes gens à cheveux longs, pas toujours très propres, qui envahissent les salles

lors des projections privées alors qu'ils ne sont pas « dans le cinéma », c'est parfaitement intolérable, ça influence... Parmi ces jeunes gens, venus voir Millick, il y en avait beaucoup qui travaillent pour des revues pop. Chez eux, c'est le phénomène inverse qui s'est produit : le seul fait que le chanteur des Stones (encore) apparaisse dans « Performance » et dans « Ned Kelly » suffit à faire de ces deux films deux chefs-d'œuvre impérissables. Ce qu'ils ne sont pas. Ce sont simplement deux bons films, intéressants pour des raisons très différentes, voire opposées, et certainement aussi dignes d'être vus que nombre d'in vraisemblables navets dont la critique spécialisée, qu'elle soit de droite, du centre ou de gauche, nous vante les mérites à longueur de colonnes.

Le thème de « Performance » — un gangster se réfugie chez une idole pop retraitée — est absolument banal, comme l'est toute la première partie du film, cinéma à l'estomac qui n'hésite pas à employer les ficelles les plus épaisses du genre. Déjà, pourtant, apparaît en filigrane cette atmosphère trouble et perverse qui va baigner toute la seconde partie. Le film ne tient debout que par la magie sombre de ces passages étonnants, par la façon dont son réalisateur, Donald Cammel, a su restituer une ambiance si oppressante et si étrange que l'on en oublie tous les poncifs qui traînent au détour de chaque plan. Ce n'est point la technique cinématographique qui compte ici — elle jette la poudre aux yeux, bien sûr, mais pas autant qu'on a bien voulu le dire —, mais la manière dont est traitée l'histoire et surtout les rapports entre ceux qui la jouent. L'essentiel de « Performance » est en effet la confrontation subtile et violente à la fois entre Turner (Jagger), pop star retirée en pleine gloire et depuis à la recherche de sa magie perdue, de son pouvoir de fascination sur les êtres, et Chas (James Fox), racketteur-assassin équivoque, mélange de force brute et de sensualité animale. Fox, acteur de métier, joue son rôle comme il jouerait n'importe quel autre personnage, bien, tandis que Jagger est fascinant au deuxième degré parce qu'on le sait parfaitement lui-même, parce que l'on sent que ce personnage qu'il joue ce pourrait fort bien être lui dans quelques années. En cela, il est vrai que la réalité (Jagger)

et la fiction (Turner) se mêlent étroitement, évident que cela n'est pas fortuit. Dans le décor baroque d'une vieille maison de Powis Square, dans le quartier noir de Londres, les personnages apparaissent et disparaissent derrière des miroirs ou de lourdes tentures, s'épient et se craignent, flottent comme des zombies, à la recherche de leur identité perdue. Deux artistes, l'un du crime et l'autre de la chanson, tous deux déçus, chacun cherchant une vérité au fond de l'autre et n'y découvrant finalement que son propre reflet. Liens étranges, faits d'abord de crainte puis, peu à peu, de curiosité et d'amour, jeu cruel et trouble que l'on joue avec un apparent détachement, caché derrière le masque des attitudes et des paraboles, parmi l'oppression des objets-symboles. Atmosphère irrespirable, pesante, secouée de temps à autre par un frisson de violence irrépressible — la scène, la plus belle du film, où Jagger chante « Memo from Turner » —, suggérée sans explications par le poids d'un regard ou d'une caresse. Turner, mi-homme, mi-femme, trop vulnérable parce que dépouillé de sa magie, évolue dans son univers clos, entouré de deux belles étrangères à la fois maîtresses et infirmières, terriblement vieux déjà et incapable de retrouver ce frisson charnel qui fut sa seule raison d'exister. L'intrusion du tueur dans son monde recroquevillé éveille en lui l'espoir de connaître à nouveau ce qu'il éprouva jadis. Très vite, la curiosité morbide et une trouble attirance pour cette brute superbe remplacent sa panique première, suivies d'une étonnante tentative d'asservissement par la drogue, d'identification impossible. Tentative qui ne vise, plus ou moins consciemment, qu'à l'auto-destruction par personne interposée, quête d'une émotion enfuie à jamais que seule la mort pourra restituer. Une fois ce processus en marche, qui est l'essentiel du film, rien ne peut plus l'arrêter, pas même ce dernier et premier cri de refus, quand il est déjà trop tard. Tout l'intérêt de « Performance » repose sur cette ambigüité des rapports entre Turner et Chas, cette fascination mutuelle proche de l'amour charnel, cette description artificiellement profonde d'un univers totalement refermé sur lui-même, pareil à cette maison étrange où jamais ne pénètre le soleil. Plus que réellement intéressant, « Perfor-





mance » est un film prenant, morbide et pervers. Crédible aussi, en raison de la présence de Mick Jagger. Présence qui, dans « Ned Kelly », est presque une absence. Jagger se promène à travers ce film sans jamais donner l'impression de s'y intéresser vraiment, sans donner à son personnage, ici totalement différent de ce qu'il est dans la vie — certes, Kelly et Jagger sont deux révoltés, mais de façon si différente qu'il serait bien artificiel d'établir un parallèle —, sans lui donner le poids de vérité et la flamme nécessaires. « Ned Kelly », dont l'auteur est ce Tony Richardson, grand espoir déçu du jeune cinéma anglais qui traîne comme un boulet le souvenir de son chef-d'œuvre « Tom Jones », manque, dans son ensemble, singulièrement de flamme. L'argument, à l'inverse de celui de « Performance », était pourtant solide et réel : retracer l'histoire de ce jeune Irlandais émigré en Australie, très vite en butte à l'hostilité et à l'oppression des grands propriétaires anglais et de leur police, qui devient guerillero, rêve de fonder une république indépendante puis meurt pendu. Il y a dans « Ned Kelly » deux grandes lacunes : le manque de nerf du film, qui s'enlise souvent dans de superbes images, et le non-approfondissement de tout l'aspect politique réel de l'aventure de Ned Kelly. Est-ce là un parti pris, la conséquence de coupes ou bien du montage, qui le sait ? Ces critiques émises, reste une œuvre plastiquement magnifique, traversée par quelques morceaux de bravoure, illuminée parfois par le regard de tendresse que Tony Richardson pose sur ses personnages. Mais ce qui aurait dû être un film fort, à la façon de « Queimada », reste au stade de l'esthétisme, ne fait que suggérer d'une façon assez molle une réalité extrêmement dure. Cette réalité, on la découvre dans la toute dernière partie du film, lorsque le rythme s'enlève brusquement, lorsque apparaît cet extraordinaire fantôme d'acier sur lequel ricochent les balles des oppresseurs. Et l'on regrette que seules les dernières images véhiculent cette puissance si longtemps attendue. Tony Richardson, lui, a refusé le cinéma à l'estomac, et il a sans doute eu raison ; mais le thème de « Ned Kelly » ne se prêtait guère à sa façon subtile, lente et délicate de concevoir la mise en scène. Si le film n'est pas mauvais, loin de là, il manque cependant d'une dimension supérieure que lui eût peut-être donné une réelle conviction. Et de la part de son réalisateur, et de celle de son principal interprète. — PHILIPPE PARINGAUX.

Ned Kelly.







# LES INDES DE L'OUEST

*Après avoir découvert  
Goa, Bernard  
Plossu a retrouvé la Californie, une  
Californie bien  
changée: les anciens hippies  
y tiennent des super-marchés végétariens  
et l'on y médite  
à heure fixe. Que reste-t-il  
de Haight Ashbury?*

Passer des Indes aux États-Unis, aller de l'extrême misère à l'extrême opulence. La Californie restait pour moi cette contrée mystérieuse d'où avait jailli Haight-Ashbury en 1967, c'était toujours l'expérience de Big Sur qui marquait un premier pas vers une conception nouvelle dans l'art de vivre, mélange du retour à la nature et d'un réel désir de bonté. Beaux projets évidemment remis en question après un séjour en Inde où les gens sont si pauvres que leur problème n'est pas de savoir s'il faut être hip ou pas, mais tout simplement de ne pas succomber à la famine.

Je suis allé à San Francisco, à Berkeley, voir mes anciens copains. Du délire! L'argent hippie est omniprésent... Berkeley, centre de la contestation, tient maintenant du cirque. Qui n'a pas sa barbe, qui n'est pas « hip brother »? L'anti-mode est devenue mode. L'anti-conformisme est devenu neo-conformisme. Le type coiffé en brosse est maintenant considéré comme un parfait original. Un malaise domine la fin de ces belles années 60: la « nouvelle société » commence à connaître tous les défauts de l'ancienne. Car, maintenant, l'intolérance règne. On juge, on critique, on condamne. Un commentaire revient sans cesse: « He is straight! » Quand on a dit ça, on se croit hip.

Il faut quitter San Francisco ou Berkeley pour découvrir ceux qui sont restés purs. L'expérience californienne a continué pour moi dans un village situé au-dessus de Berkeley, San Anselmo. Exemple: Alex, ancien hippie, vingt-six ans, professeur de yoga. Il s'est débarrassé des drogues et lit Krishnamurti et Vivekananda. Son but: parvenir à en faire profiter d'autres. Autre exemple, William, ancien hippie également qui a un jour décidé d'arrêter de penser à lui. Il a repris ses études pour devenir professeur; il a maintenant vingt-huit ans et il enseigne dans un quartier pauvre; ses élèves sont pour la plupart des Noirs ou des Mexicains. La vie de ces gosses n'est pas toujours rose chez eux et William s'occupe d'eux après les heures de classe.

Tout cela m'a un peu réconforté des épiceries végétariennes qui sont devenues de véritables super-marchés: mon ami Bud, jeune hippie de Carmel il y a deux ans, n'a même pas eu le temps de me voir: pensez, il filait prendre son avion pour Hawaï où il allait ouvrir un autre restaurant. En le voyant partir avec son vieux Levis troué, ses immenses cheveux en katogan et sa barbe, je me suis demandé si le mot hippie avait encore un sens.

**Hare Krishna**

La Californie, toujours en quête de nouveauté et de possibilités d'élargir ses connaissances spirituelles et intellectuelles, a aussi développé un nouvel aspect de sa culture: l'immense jeune public californien, avide de connaissance et de sagesse a ouvert toutes grandes ses portes aux voies calmes et pacifiques des Indes et de leur philosophie. Quand on arrive dans un endroit comme Berkeley, on s'en rend tout de suite compte. Dans les boutiques de « mode », dans les librairies, les magasins psychédéliques, les festivités, les conférences, etc. Les Californiens semblent croire que la tranquille philosophie indienne pourra résoudre une



grande partie de leurs problèmes et de leurs angoisses. Ils en importent donc en grande quantité.

Je savais déjà qu'Allan Ginsberg, le fascinant beatnik-hippie de la City Lights Bookstore, avait vécu aux Indes (d'où il s'était fait expulser), qu'il chantait des Mantras (chants hindous) au cours des émeutes de Chicago, où il passa des heures, entouré d'un public intéressé et vite participant, à répéter « Om » pendant que la Convention suivait son cours, je savais que le Maharashi des Beatles n'était qu'un escroc avide de dollars, que Richard Alpert, le grand manitou du LSD (avec Leary), avait été tellement frappé par son séjour aux Indes qu'il avait décidé de changer de nom (il s'appelle maintenant Baba Ram Das) et qu'il prêchait la bonne parole de la sagesse indienne au lieu du LSD, je savais encore que Ravi Shankar et Ali Akbar Khan avaient ouvert des écoles en Californie, écoles de musique indienne, je savais surtout que le grand philosophe Krishnamurti avait passé de nombreuses années à enseigner dans ce pays. Pour en savoir plus, j'ai cherché tout ce qui concerne le sujet. La première chose à approfondir était l'influence ici de la religion indienne. Mon premier contact en ce domaine, je le connus avec les gens du mouvement Hare Krishna; je les rencontrai à Berkeley, à Los Angeles, à San Francisco, partout, chantant « hare hare, Krishna Krishna, hare hare, Rama Rama », avec leurs robes oranges, leurs crânes rasés et leurs tambourins. Si parmi les hippies ils n'affolaient personne, il n'en allait pas de même dans la petite ville de San José, par exemple, où ils soulevaient un fantastique étonnement dans la rue principale du centre commercial. J'ai passé dans leur temple tout un dimanche passionnant. Les conversations avec eux ne m'apprirent rien de neuf, sinon qu'ils vénèrent Krishna comme d'autres vénèrent Jésus-Christ. Mais ils sont sincères, sans aucun doute, même si c'est parfois avec excès: par exemple, quoi que vous leur demandiez, la réponse sera toujours l'éternel « Hare Krishna ». Quand on l'a entendu mille fois dans la journée, on a bien marre et l'on comprend en même temps que le principe est très simple: plus on le répète, plus cela fait d'effet. Ce dimanche, ils passèrent de nombreuses heures à chanter, au cours d'une cérémonie ouverte au public, dans une pièce ornée de portraits de Krishna, décorée de bougies et parfumée d'encens. Les chants et les danses faisaient entrer en transes certains membres de la communauté.

Ma deuxième visite, je la fis à l'école de musique indienne du grand joueur de sarod Ali Akbar Khan, à San Rafael. Les portes m'ont été grandes ouvertes. Les élèves, souvent des étudiants, viennent apprendre le sitar entre deux cours, ou bien le chant. J'ai assisté à une classe de chant dirigée par une indienne en sari. Une vingtaine de jeunes gens ouvraient grandes leurs bouches pour apprendre cette conception indienne du chant, si différente de celle des occidentaux, et tellement belle. A la seconde leçon, le maître lui-même est venu. Dans la classe, quatre sarods, six sitars. Khan Sahib accorde lui-même tous les instruments pendant vingt minutes, puis la leçon commence. Le maître est fascinant: petit, gras, habillé à l'indienne, il ne parle pas mais sa présence est extraordinairement forte, pareille à celle des sages indiens.

La musique indienne se vend bien, très bien, en Californie. Mais elle se joue aussi beaucoup: nombreux sont les concerts de sitar et de sarod. Une surprise agréable m'attendait au détour d'une rue, un jour: sur un bus étaient peints les mots « Sadhu Brand ». Le mot Sadhu éveilla en moi les souvenirs d'expériences fantastiques vécues en compagnie de ces moines religieux indiens. J'appris qu'il s'agissait ici d'un groupe de musiciens californiens qui, de retour des Indes, avaient décidé de fonder un groupe de musique indienne. Ils habitent tous les quatre dans une grande maison de bois typiquement californienne, remplie d'instruments à faire rêver les connaisseurs. Ils jouent, et c'est passionnant de voir ces Californiens blonds comme les blés aimer avec tant de sincérité une musique si étrangère à leur culture. A Berkeley ou à San Francisco, on trouve tous les disques indiens EMI introuvables en Europe et même difficiles à dénicher à New Delhi. Le shenai de Bismillah Khan, la flûte de Pannalal Gosh, les chants du Bengale, tout y est, même ce disque rare de poésie lue par Tagore lui-même.

Dans les magasins de Berkeley, on trouve aussi toutes les affiches de Krishna imprimées à Bombay, toutes les statues de Ganesh (divinité indienne à corps d'homme et tête d'éléphant) ou de Shiva que l'on désire, toutes les sortes d'encens, etc... Et l'on trouve aussi d'innombrables objets psychédéliques inspirés des Indes, affiches de groupes pop ornées de chakras, de mandalas, des positions du yoga. On sent ici très fortement l'influence de l'art indien, coloré et flamboyant. Et partout des bijoux, des tuniques, des pipes (shiloms), et des magasins qui s'appellent « Tibet Imports »... Certaines maisons sont de véritables musées de l'art indien, mais elles donnent l'impression d'être des cirques plutôt que de véritables ashrams. On est très loin de la sagesse quand on se contente de chanter « Om » au milieu de ses bibelots.

#### Yoga

Les librairies californiennes spécialisées en littérature religieuse, en grande partie indienne, se sont créées comme des champignons, à la même vitesse que les gratte-ciel de New York, parallèle évident. Dans le petit village de Carmel, ou dans le centre de San Francisco, vous pouvez vous procurer une incroyable collection de manuels pour apprendre le yoga. Tous les livres de la société théosophique, les Vivekananda, les œuvres de Sri Aurobindo, les Krishnamurti, les Sri Ram, etc... il y en a tant. Les Californiens ont compris que ces livres et leurs écrivains pouvaient les aider, et ils ont eu, à mon avis, raison. Le fait du nombre, toujours propre à tout phénomène américain, en a fait un commerce, mais après tout, il n'y a pas de mal à vouloir enseigner la sagesse et à chercher à se documenter, car l'Américain est curieux et n'est pas sceptique, dépourvu de cet esprit critique français qui fait que d'emblée soit on critique, soit on est méfiant, par peur d'un éventuel charlatanisme; la sagesse, allons donc!

En fait aux USA, la paix du cœur et de l'esprit a le même public que les partisans de la paix politique. Mais il ne faut pas croire que le public de Krishnamurti est uniquement « hippie », non. Très nombreux et même majoritaires sont les gens de tout

âge et toute génération, sans jeans râpés ni barbes, qui sont à fond dans la philosophie indienne comme d'autres vont à la messe tous les dimanches.

Un aspect intéressant de cette indianisation c'est que beaucoup d'anciens amateurs de drogues ont réussi à totalement abandonner leurs expériences pour trouver enfin une joie et une paix dans cette « sagesse » des philosophies indiennes, qui vous guident, vous apprennent à vous connaître vous-même et ainsi à pouvoir s'aimer suffisamment pour pouvoir aimer les autres.

Très nombreux sont aussi les ashrams et centres de yoga; là aussi, le public est totalement mélangé straight and hip, jeunes barbus chantant Om assis en lotus ou vieilles femmes faisant les positions yoga du chameau ou du cobra pour assouplir leur corps et leur esprit. Un de mes meilleurs amis, Sri Yogiraj Evangelos, étant professeur de yoga et avant un ashram (lieu de méditation), le Christananda Ashram, je pus m'introduire facilement dans la « clientèle » du yoga en Californie. Les classes de yoga consistent en position, respiration, relaxation, chants de mantras, méditation et... bonnes vibrations. Le professeur apprend à ses élèves les positions du corps, mais aussi que « l'attachement à la vie, c'est la mort », que « la liberté par rapport à l'attachement, c'est la vie ».

Un autre aspect typique de l'influence des Indes est l'extraordinaire développement des magasins de nourriture végétarienne. Toute cette nourriture « complète », excellente pour la santé coûte des fortunes, mais c'est devenu une telle mode (eh ouil!) que certains petits magasins se sont transformés en de super-marchés où l'on trouve son riz complet, son pur jus de carotte et aussi son bâtonnet d'encens et son affiche importée des Indes. Le patron, toujours un hippie barbu et chevelu, est bien plus riche que son père « américain moyen » et a une stéréo dans son bus Volkswagen qui vaut presque le prix de la minable Chevrolet achetée à crédit par ses parents. C'est le monde à l'envers, la Californie...

J'ai terminé ce tour par un séjour dans un monastère zen, isolé, dont les moines sont des Américains qui ont vraiment abandonné toute possession matérielle et vivent heureux. C'était beau et tranquille, tout comme Allan Watts, LE spécialiste américain de littérature orientale, le dit. Watts vit d'ailleurs en Californie, à Sausalito. Alpert, pardon Baba-Ramdas, lui, voyage d'un endroit à un autre, comme un moine indien. En dehors des philosophes établis et connus, on peut lire si l'on veut, le « Pèlerinage aux sources » de Lanza del Vasto, le « Voyage en orient » d'Hermann Hesse (et son « Siddhartha » pas encore traduit en français), le Zen par Susuki, tout Allan Watts, mais surtout, surtout, il faut lire sa propre pensée, faire son examen de conscience, et si l'on aime la musique indienne parce qu'elle est « peaceful », si l'on aime « la première et la dernière liberté » de Krishnamurti, si l'on aime méditer en lotus au sommet d'une montagne ou dans une pièce à l'odeur d'encens, alors il faut être sincère avec soi-même et écouter le message de ces gens et l'appliquer si possible à sa vie propre. Nombreux sont les Californiens qui le font, et même si c'est au travers d'erreurs ou d'aspects naïfs et enfantins, ce qui compte et qui amène au but, c'est la bonne volonté et la sincérité. — BERNARD PLOSSU.

revolution au palais





Des flics partout, casqués, armés jusqu'aux dents, terriblement menaçants. Des millions de flics. Et des provocations sans fin, des insultes et des menaces aux pauvres jeunes gens qui essaient d'entrer pour écouter de la musique, leur musique. Les jeunes gens, presque des enfants, sont calmes et ne répondent pas aux insultes. Alors, les flics, fous de rage, leur tapent dessus avec leurs matraques et les massacrent. Voilà, c'est comme ça que ça aurait dû se passer pour que les choses soient simples et la logique respectée. Ce fut, bizarrement, tout le contraire. Rien, ce soir-là, ne se passa comme à l'accoutumée, et après non plus. C'était un gala organisé par l'Ecole des Travaux Publics, au Palais des Sports. Les élèves de ladite école avaient sans doute voulu dépoussiérer un peu ce genre de cérémonie et voir ce que cela pouvait bien donner, de la pop music à la Porte de Versailles au lieu d'un ballet classique dans le huitième arrondissement. Ils ont vu, ils n'y reviendront plus. Tout s'est passé à l'envers. Il n'y avait qu'une vingtaine de maigres poulets en pèlerine devant les portes, et le choc, soudain, violent, les a fait voler en éclats. Des jeunes gens — très jeunes — se sont rués sur eux avec des barres de fer, les ont pulvérisés avec une hargne inouïe puis ont fracassé les portes pour entrer. Eberlués et sanglants, les policiers se sont empressés d'appeler des renforts. Pendant ce temps-là, la foule se pressait aux portes intactes ou s'engouffrait par celles anéanties, nerveuse et inquiète, plus nerveuse et plus inquiète encore quand elle a vu se masser derrière elle les casques et les bâtons. A l'intérieur, les membres de la « section d'assaut » exploraient leur domaine dans la confusion la plus totale. Ça n'allait sûrement pas être un bal d'école comme les autres... On se crut d'abord, quand les

assaillants et leurs suiveurs eurent découvert les micros branchés sur la scène, à une remise des prix au lycée de jeunes filles de Carpentras. Chacun venait faire son petit discours, sur fond de poème anoné par une demoiselle à la voix hystérique, les amateurs et les presque professionnels confondus dans une liberté de parole pas toujours très bien utilisée. Il en ressortit cependant, au terme d'un discours très violent et bien enlevé par un jeune homme à coffre, que la jeunesse devait être libérée et le prix des places accessible à tous, que la pop devait appartenir à tous et pour cela devenir, s'il le fallait, sauvage et spontanée. « La pop music appartient à la jeunesse, toute la jeunesse, et non pas au capitalisme et à quelques privilégiés... ». La foule acclamait à chaque mot clé. Quelques parents d'élèves, perdus dans la tourmente, se regardaient, effarés. Les orateurs se succédaient au micro, beaucoup pour ne rien dire. L'un d'eux tenta de s'élever contre la pop music anglaise et ses « musiciens capitalistes », mais le Palais des Sports tout entier s'insurgea et gronda, si bien qu'il battit piteusement en retraite. La foule venait, soudainement, de révéler l'opinion de la majorité de ses composantes. Elle récidiva quelques minutes après, de façon encore plus significative: les portes latérales ayant été fermées, un petit commando se risqua avec un courage inouï au-dehors pour tenter d'ouvrir un passage à ceux qui ne pouvaient entrer. Les policiers les forcèrent à rentrer rapidement, puis lancèrent quelques — une, deux, trois ? — grenades lacrymogènes à l'intérieur de la salle. Et, tandis qu'un épais nuage de fumée étouffante noyait les corps, la foule se manifesta de nouveau : « mu-sique, mu-sique... ». Les choses tournaient un peu trop mal au gré de la majorité plus tellement silencieuse. Didier Malherbe (Gong) et Lol Coxhill (Kevin Ayers Whole World), seuls sur la scène, s'étaient mis à souffler dans leurs saxophones. Ils évitèrent probablement le désastre. Les organisateurs aussi, qui déclarèrent l'entrée libre à tous. Comme à Woodstock. Quelques minutes plus tard, le Palais des Sports était plein comme un œuf. Les deux saxos battaient toujours sur la scène. Derrière, des jeunes gens, barres de fer et tessons de bouteilles à la main, tournaient autour des musiciens anglais qui n'en menaient pas large. Ce qu'ils voulaient exactement, il était difficile de le savoir. D'autres continuaient leur exploration, visitant tous les recoins de l'immense bâtiment, cassant par-ci par-là un petit truc ou un petit mec qui leur résistait trop. Gong était monté sur scène et essayait de jouer, tant bien que mal. Il serait ridicule de vouloir porter le moindre jugement sur la musique entendue ce soir-là. Elle n'était plus qu'un accessoire. Aux

abords de la scène, quelques types frappaient systématiquement des fauteuils à coups de barres à mine. Ils s'arrêtaient, dansaient, applaudissaient puis recommençaient, têtus. Et puis ce fut la fête, sur fond de malaise et de peur. La fête qui explosa en même temps que la musique, quand les réserves de nourriture du Palais des Sports se déversèrent brusquement sur les têtes, une heure durant. Cela commença par le pain, des brassées de baguettes qui volaient dans l'air, puis il y eut des milliers d'esquimaux, tellement que l'on pouvait choisir son parfum, du pâté, du saucisson, du cognac, des milliards de bonbons et de chewing-gums, du champagne même. Les jeunes gens apportaient tout cela dans des caisses et le lançaient du haut des balcons. La foule, d'abord surprise, gronda de plaisir et se mit à engloutir cette provende inespérée. Elle était devenue complice. Bière. Jus de fruits. A foison. C'était la fête, parce qu'il y eut, pendant un long moment une réelle communication entre des gens qui, pour être assis les uns à côté des autres, ne s'en ignoraient pas moins totalement une minute auparavant. Le vieux rêve de tous les festivaliers se réalisait tout à coup, par le miracle de la... consommation. « N'oublie pas que le type assis à côté de toi est ton frère ». Le frère offrait un esquimaux et recevait une bière en retour. Dans l'air, la fumée des grenades avait été remplacée par la poudre de chocolat, jaillie d'innombrables petits sachets éventrés. Il y eut là, vraiment, un instant fragile, un moment vrai de partage. Même si ce partage ne concernait que des produits gratuits et en surabondance. On peut rêver. Sur la scène, c'était au tour de Kevin Ayers. Pas troublés pour autant, les briseurs de fauteuils continuaient obstinément leur œuvre. Dans les coulisses, un type s'acharnait sur un piano. Mort à la musique bourgeoise. Plus haut, un autre cassait, avec des gestes tranquilles, des tasses. Il y en avait des centaines. Il en prenait une par l'anse puis la cognait contre le ciment. Toc. Il en prenait une autre. Toc. Mort à la société de consommation. Avant Kevin Ayers, quelqu'un était monté sur la scène, avait attrapé le micro d'une main, fait le signe de la paix de l'autre et crié qu'il y avait eu assez de violences comme ça et que maintenant c'était au tour de la musique. Quelques V agités à bout de bras lui avaient répondu. Kevin Ayers gardait son calme, et plus encore Lol Coxhill, chauve et rond; qui vint chanter tout à coup une incroyable romance des années vingt au micro, montrant ainsi qu'il ne manquait ni d'humour ni de sens de l'à-propos. Pendant ce temps, les plus folles rumeurs circulaient : un flic, deux flics étaient morts, les autres attendaient devant la porte, prêts au carnage. L'Avenue de Versailles allait devenir un



fleuve de sang. On vit même quelques écrivains révolutionnaires, verts de peur, s'éclipser discrètement vers la sortie puis s'arrêter subitement, frappés par l'idée qu'ils allaient être les premières victimes de la vengeance de l'Ordre s'ils fuyaient. Il n'y avait pas d'issue, paralysante évidence. Il était minuit. On attendait les Soft Machine. Après, il y aurait les Yes, et puis l'Iron Butterfly. In-agadda-da-vida. Encore deux ou trois heures de bonne musique, ça serait toujours ça de pris. Mais le courant fut coupé, et de musique il n'y en eut plus. Sean Murphy, le manager des Soft, calme et doux à l'habitude, vint hurler sa colère dans le micro. « Fuck your bloody police ! ». L'orateur à gorge d'airain du début vint proposer « que l'on ne se laisse pas toujours enculer comme ça, que l'on occupe le Palais des Sports ». Mais la foule, sans l'entendre, sans vouloir l'entendre, se pressait vers la sortie, soulagée finalement de pouvoir faire ce qu'elle n'avait pas osé faire plus tôt, de fuir. Heureuse, la foule, que tout cela soit fini, et tant pis pour les Soft et l'Iron. La police n'attendait pas dehors, elle se tenait postée loin, aux bords de l'avenue, si bien que la sortie faillit se dérouler sans incidents, dans le lâche soulagement général. Mais c'était compter sans les, hum, brigades de choc, qui, emportant avec elles des caisses de bouteilles vides, s'en allèrent à l'assaut, avec cette audace insensée qui leur vient d'on imagine quel désespoir plus profond que l'instinct de conservation. Quinze ans, seize ans pour beaucoup. Les lacrymogènes, lugubres étoiles filantes, se remirent à glisser dans le ciel. Les gens couraient, fuyant les charges brèves. Souvenir, souvenir... Quelques automobilistes qui passaient par-là, après le cinoche, firent les frais d'une violence destructrice encore loin d'être épuisée. Les bouteilles crevaient les pare-brises et les voitures bondissaient comme des chevaux fouettés, dans des hurlements de gomme. La fête devenait carnage inutile, parodie sanglante d'un printemps passé. Par petits

groupes, les, hum, commandos de choc s'enfuirent, éventrant les vitrines. A l'intérieur du Palais, quelques types, calmement, essayaient d'allumer un incendie. A dix centimètres, les pompiers attendaient, non moins calmement, et noyaient immédiatement la moindre flamme. Découragés, les incendiaires s'en allèrent.

Tout ceci, bien sûr, peut amener à se poser quelques questions, même si l'on n'en trouve pas les réponses. Qui étaient ces jeunes gens, et au nom de quel idéal agissaient-ils ? Dans ce festival de destruction que fut la soirée du Palais des Sports, une idée constructive fut émise : celle de la pop sauvage, des concerts gratuits, partout, dans les usines ou dans les squares. Sera-t-elle mise en pratique ? Pourrait-elle être mise en pratique ? On imagine d'ici les obstacles. Était-il nécessaire de ravager le Palais des Sports, alors que tous ceux qui le désiraient étaient entrés sans payer ? La pop music, au nom de laquelle s'est déroulée cette action n'a-t-elle pas un peu trop bon dos, en l'occurrence ? N'est-elle pas simplement la seule force qui puisse réunir cinq mille jeunes gens pas trop amoureux de la police, donc un terrain de propagande idéal ? Le fait de revendiquer de cette façon la « pop pour tous » n'aboutira-t-il pas tout simplement à la « pop pour personne » ? Est-ce là le but recherché : la fureur puis l'engagement d'une jeunesse privée de sa musique ? Pourquoi la police, guère réputée pour sa douceur en ce genre d'occasion, est-elle demeurée passive ? Parce que ces gens étaient des provocateurs ? Mais s'ils étaient des provocateurs, pourquoi l'affaire a-t-elle été plus ou moins étouffée par la presse, la télé et la radio au lieu d'être montée en épingle, ce qui eût été logique ? Psychose de mai ? Influence de l'Ecole des Travaux Publics ? Le problème est qu'à chacune de ces questions on peut trouver trois ou quatre réponses, parfaitement contradictoires. Il y a néanmoins deux ou trois évidences : les assaillants du Palais des Sports n'ont pas eu subitement l'idée d'attaquer quand ils se sont trouvés en face des guichets et du prix des places — fort élevé, mais combien ont demandé les Soft Machine et l'Iron Butterfly ? Et même Yes, Gong et Whole World ? — ; ils avaient préparé leur coup depuis longtemps, puisqu'ils étaient groupés et équipés. Pas d'action spontanée, donc. La Préfecture, qui envoyait des milliers de flics au concert Sun Ra, n'avait posté avenue de Versailles que quelques hommes ; on peut s'en étonner quand on se souvient de l'importance des forces déplacées au même endroit pour les shows des Stones. Là encore, trois possibilités : inconscience, désir de ne pas provoquer d'incidents ou subtile provocation. Vous voyez qu'on n'en sort pas. Dernière évi-



dence, l'opération du Palais des Sports fut un grave échec pour ceux qui l'accomplirent, parce qu'ils ne surent pas démontrer de façon suffisamment claire que leurs objectifs étaient purs — s'ils l'étaient —, parce que leur action politique a vite tourné au vandalisme pur et simple, parce qu'ils ont terrorisé au lieu de rassurer, parce que chaque discours était ponctué par le bruit des barres de fer et que l'on ne pouvait manquer de faire le rapprochement entre les mots et les coups. La stratégie qui consiste à provoquer la répression pour forcer les opprimés à se lever et à se battre est une arme à double-tranchant, qui peut détacher d'un mouvement nombre de ses sympathisants. Beaucoup de ceux-là, quand ils auront été arrêtés trois fois de suite pour « vérification d'identité », eh bien ils se couperont les cheveux, tout simplement. Sans compter que la répression en question s'abat toujours sur les mêmes, ceux des quartiers populaires et des banlieues, ceux dont les parents n'ont pas le bras aussi long qu'eux les cheveux. Je sais bien que les assaillants du Palais des Sports ne m'ont pas attendu pour découvrir cela, je sais bien qu'ils n'ont pas tort quand ils pensent qu'une opération comme celle-là et ses conséquences dont on ne parlera pas — arrestations, brimades, etc. — leur vaudront bon nombre d'adhésions par désespoir, mais je persiste à croire que c'est faire là bien peu de cas de cette liberté dont ils se réclament si fort, que c'est tout simplement jouer avec la vie de tout jeunes gens comme on joue avec des pions sur un échiquier. Pour bien libérer la jeunesse, il faut d'abord lui faire sentir le goût des matraques et des chaussures à clous. Ouais... Mais que penseriez-vous de moi si, voulant recruter mon voisin de palier, j'allais planquer chez lui un kilo de haschisch et dix cocktails molotov avant de le dénoncer aux flics, puis si j'allais l'attendre à sa sortie de prison, quelques années après, pour lui expliquer qu'il doit absolument se venger de la société qui lui a fait tant de mal ? Et s'il me flanquait son poing dans la gueule ? — PHILIPPE PARINGAUX.



# LUDWIG

NOUVELLES PEAUX, NOUVEAU SON !

Choisi et adopté par :

Les Beatles  
Moody Blues  
Jethro Tull  
Led Zeppelin  
Yes  
Soft Machine  
Martin Circus  
Les Free  
Cream  
Les Variations  
Aphrodite's Child

**MAJOR CONN**

3, rue Duperré, PARIS-9<sup>e</sup>  
Tél. : 874.75.24

Distribue également en exclusivité  
FENDER, HAGSTROM, CONN,  
LEVIN, ZILDJIAN, PAISTE,  
OLYMPIC, OTTO LINK, STRAMP

Catalogue et Documentation  
sur demande.

Liste des revendeurs régionaux



JACKY BITTON (VARIATIONS)



## disques hors étoiles

**JANIS JOPLIN**

PEARL. Move over. Cry baby. A woman left lonely. Half moon. Buried alive in the blues. My baby. Me & Bobby McGee. Mercedes Benz. Trust me. Get it while you can.

CBS S 64.188/30 cm  
« Je me sentais bien quand il chantait le blues; je n'avais besoin de rien d'autre... ». Pearl était son surnom, et ces mots sont extraits de la plus belle chanson de son dernier album. Sur la pochette, on la voit à moitié allongée sur un sofa, vêtue d'une longue jupe rouge et d'un gilet de soie, coiffée de plumes roses. Elle ressemble terriblement à cette peinture de Bessie Smith que l'on voit sur le disque « The world's greatest blues singer ». La plus grande chanteuse de blues du monde... Il n'est pas facile de juger l'œuvre d'une personne que l'on aimait — sans la connaître, mais pour le plaisir qu'elle apportait à distance — quand cette personne vient de mourir. On est tenté de la parer de toutes les vertus et de lui accorder tous les dons, d'être un peu trop sentimental, tout simplement. Il est certain, cependant, que ce disque restera pour toujours le plus beau souvenir qu'aura laissé Pearl derrière elle, son œuvre la plus accomplie. Janis, on le sait, avait toujours eu des problèmes d'entente avec ses accompagnateurs. Ceux de Big Brother, qu'elle écrasait de sa personnalité étaient

incapables de la rigueur et de la cohésion nécessaires à l'encadrement de son chant, trop aventuriers des sons eux-mêmes pour consentir de bon cœur à faire acte de discipline. A ce problème strictement musical venait s'ajouter celui du rôle respectif de chacun dans un groupe conçu au départ comme une communauté sans préséances et soudain confronté à l'éclosion brusque en son sein d'une grande vedette qui, volontairement ou non, rejetait ses compagnons dans l'ombre, les confinait à un rôle de simples accompagnateurs. Le second groupe de Janis, celui avec qui on la vit — cinq cents personnes — à Paris et avec lequel elle enregistra son deuxième album, ne faisait pas l'affaire non plus, trop pesant, trop empêtré dans ses riffs éculés de r'n'b, uniquement destiné, volontairement cette fois, à servir d'écrin à la voix de la chanteuse. Mais cet écrin-là était fait d'une matière trop vile et ne parvenait qu'à étouffer ce qu'il était supposé

mettre en valeur. Avec le Full Tilt Boogie, son dernier groupe, Janis avait enfin trouvé. Trouvé des musiciens capables de la comprendre et de l'aider, de partager la musique avec elle, de lui assurer un soutien tout à la fois percutant et sans lourdeur, techniquement très habiles, de plus, et capables de ne pas trop le montrer. Cet album est d'ailleurs plus l'œuvre d'un groupe que celui d'une chanteuse accompagnée par des artistes sans visages; il nous ramène, paradoxalement, au temps de Big Brother, un Big Brother qui aurait techniquement beaucoup progressé (ce que le groupe a d'ailleurs fait de son côté, cf. l'album « Be a brother » avec Nick Gravenites). Janis et le Full Tilt avaient pas mal de bon chemin à faire ensemble et la possibilité, ce disque le démontre par sa variété esquissée, d'évoluer dans pas mal de directions, au cœur de bien des climats. On y trouve en effet la Janis Joplin à laquelle nous étions habitués, hurlant son blues avec un mordant extraordinaire (« My baby ») sur des tempos de fer, dans la fournaise musicale allumée par ses accompagnateurs, sans que comptent beaucoup les mélodies ou les harmonies tant ce qui est important est la force, la sincérité, l'impact de l'expression dont l'émotion est la seule raison d'être; on y trouve aussi une autre Janis, nouvelle, calmée, chantant une merveilleuse ballade au parfum country et à la mélodie délicate (« Me and Bobby McGee »), d'abord respectueuse de cette mélodie puis, à mesure que se déroulent les harmonies, de plus en plus possédée par cette violence qui l'habite et qu'il faut extérioriser; le climat change soudain du tout au tout, et ce qui avait commencé sur des accords de guitare sèche (dont joue Janis) se termine à nouveau dans la fureur. C'est cependant, ces premières mesures splendides et tendres, une réelle indication, la preuve que Pearl n'était nullement limitée à un genre, qu'elle pouvait apposer sa griffe sur autre chose que du blues ou du rock and roll, la preuve que derrière la saisissante hurleuse se cachait une par-



faite chanteuse. Le blues-rock reste cependant le principal objet de cet album, d'une manière ou d'une autre, le sommet étant atteint avec cette extraordinaire complainte solitaire qu'est « Mercedes Benz », pareil au miaulement triste d'une chatte dans la nuit. Le blues de Mama Janis. Pearl. — PHILIPPE PARINGAUX.

**EMERSON LAKE & PALMER**

The Barbarian. Take a pebble. Knife-edge. The three fates. Tank. Lucky man.

ISLAND 6339 026/30 cm  
On attendait beaucoup de ce trio. A Wight, on fut bien déçu en s'apercevant qu'il ne suffisait pas que trois excellents musiciens joignent forces et talents pour obligatoirement faire de la bonne musique, ou, du moins, une musique intéressante. Les bavardages d'Emerson ont bien souvent ennuyé, au temps des Nice; il aurait été dommage que cela se reproduise avec Lake et Palmer. Fort heureusement, ces deux musiciens ont su ne pas se laisser dépasser par la personnalité orgueilleuse de l'organiste qui doit maintenant se surveiller, freiner ses envies de jouer et jouer encore. Carl Palmer (ex-Atomic Rooster) et Greg Lake (ex-King Crimson), comptent parmi les meilleurs dans leur spécialité et n'ont rien à envier à Keith Emerson. Le disque du trio, ce disque, répond assez exactement à ce que l'on pouvait attendre et espérer. Pour les sceptiques, il sera même une agréable surprise. Les trois morceaux de chaque face montrent que tous ont su oublier leur ego au profit d'une unité incontestable, gage d'une musique équilibrée et diversifiée. Il est bien évident que l'on entend beaucoup Emerson, mais l'influence des autres ne cesse jamais de se faire sentir. ELP est pour l'instant une somme de réminiscences: de King Crimson la plénitude harmonieuse; de Nice les clichés classiques et la puissance; d'Atomic Rooster la volubilité rythmique. Il y a quelques belles parties de piano





(« Take a pebble » et « Three fates »), très peu de vocaux (toujours du genre « éthéré »), des solos qui ne tournent jamais à la démonstration. Si la première face est une sorte de mise au point-introduction à la musique d'ELP, la seconde, et plus particulièrement les deux derniers titres, nous montrent clairement que l'avenir d'ELP est dans le moog synthétiser, hélas encore trop peu utilisé ici. N'ayant plus grand-chose à prouver à l'orgue, Emerson peut se permettre d'exploiter les immenses possibilités du moog, cette machine qui peut reproduire n'importe quel son. ELP pourra ainsi devenir l'un des premiers groupes anglais à travailler la matière sonore de demain. — JACQUES CHABIRON.

#### CHICAGO III

Sing a mean tune kid. Loneliness is just a word. What else can I say. I don't want your money. Travel suite. Mother. Lowdown. A hard rising morning without breakfast. Off to work. Fallin' out. Dreamin' home. Morning blues again. Elegy (When all the laughter dies in sorrow. Canon. Once upon a time. Progress? The approaching storm. Man vs man: the end). CBS S 66.260/2 x 30 cm. Troisième double-album. Toujours le même succès. Est-ce une raison suffisante pour en dire du mal? Mais non, puisque ce disque-ci est aussi bon que les deux qui le précèdent. Que Chicago ait trouvé une bonne recette et s'y tienne, rien de plus normal: tout le monde, sans exception, en fait autant. Eux ont trouvé une excellente recette et n'en sont pas encore à se plagier, ne font aucune concession

par rapport à ce qu'ils étaient à leurs débuts (quoi qu'on en pense, il faut leur accorder cela), peut-être parce qu'ils n'ont pas besoin d'en faire, mais qu'importe. Ils sont même gentils et modestes, ne mettent sur la pochette ni photo ni noms. Peut-être parce qu'ils n'en ont pas besoin non plus, mais pour quoi douter de tout, surtout quand on ne connaît pas les gens dont on doute?

Le problème de Chicago, vis-à-vis d'une certaine catégorie de gens, c'est évidemment qu'il a trop de succès: on ne partage pas ses enthousiasmes avec dix millions de personnes, cela paraîtrait par trop suspect. Il serait intéressant de connaître l'opinion de ces gens si le groupe était totalement underground, connu seulement d'une petite chapelle d'initiés. Impossible de le savoir, malheureusement. Je sais bien qu'il y a en Chicago un paradoxe, superbement illustré ici par une chanson telle que « I don't want your money », violente diatribe contre le monde capitaliste et oppresseur de l'Oncle Sam. Dans la bouche de musiciens qui vendent leurs albums à plus de deux millions d'exemplaires en Amérique seulement, on peut considérer que c'est de l'hypocrisie, de la plus basse démagogie. Mais on peut aussi se rappeler que les musiciens de Chicago exprimaient exactement les mêmes idées lorsqu'ils enregistraient leur premier album, alors qu'ils ne savaient pas quelle serait sa destinée commerciale. Que faudrait-il donc qu'ils fassent? Qu'ils aban- donnent un idéal sincère — même si un peu naïf, ou à cause de cela — sous prétexte qu'ils vendent énormément de disques? On les dirait alors totalement récupérés par le système. Je persiste à croire que ce qu'ils disent, il n'est pas inutile que le plus grand nombre possible l'entende. Et si autant de gens entendent Chicago c'est parce qu'ils l'écoutent. Je veux dire qu'ils l'écoutent vraiment, comme ils écoutent les Beatles ou les Stones, parce que c'est de la bonne musique avec quelque chose en plus, ce quelque chose qui fait le succès et, surtout, le fait durable: peut-être l'équilibre idéal entre la puis-

sance d'expression et la joliesse. L'art de plaire sans fouler aux pieds sa propre personnalité, son idéal. Chicago sait plaire, ce n'est pas une tare. Le groupe fait de beaux albums, le troisième en est un autre, partagé, comme le second, entre la joie de jouer une musique percutante, directe, spontanée, et le désir de créer des moments plus ambitieux, plus élaborés. Ici, en gros, les faces 1 et 3 montrent de Chicago l'aspect le plus swingant, les faces 2 et 4 (« Elegy ») l'aspect le plus raffiné. Terry Kath, qui reste le remarquable guitariste et le formidable chanteur que l'on connaît, se taille la part du lion dans les morceaux plus orientés vers le rock, propulsé par tout le poids d'une impressionnante section rythmique et d'intelligents riffs de cuivres (« Sing a mean song kid »). Ce sont ces morceaux-là qui semblent les plus réussis, non pas sur le plan de la technique mais sur celui de la vérité



d'une expression pour laquelle est bâti ce groupe. Egalement réussis sont les longs passages qui laissent le champ libre aux souffleurs, comme « Happy cause I'm going home », qui met en valeur l'élégant Walter Parazaider, le tzigane à la flûte, ou bien « Mother », sur lequel Jimmy Pankow s'amuse à doubler le son de son trombone. Il y a derrière tout cela, qui est parfaitement conçu et réalisé une réelle chaleur, une joie de jouer évidente et, finalement, une simplicité bien éloignée des tarabiscotages glacés des B, S & T (III aussi). Tout cela, toutes les qualités de Chicago, est résumé dans un magnifique morceau, sans doute le plus beau de l'album, intitulé « Morning blues again », chanté de façon étourdissante par Terry Kath, parfaitement

partagé entre la beauté, la force et l'émotion nées des deux. Quant à la petite « suite » à laquelle Chicago aime bien consacrer une face entière de ses albums, peut-être pour pouvoir à loisir y contempler ses talents de compositeur et d'interprète, elle commence par un poème (beau) de désespoir, enchaîne sur un passage symphonique remarquablement exécuté mais qui a la bonne idée de se désagréger sous des coups de marteau-piqueur puis de disparaître englouti par une chasse d'eau (qui a dit qu'ils se prenaient trop au sérieux?) avant que naisse l'ennui, se termine par un long passage mi-rythm and blues, mi-jazz qui permet à Loughnane (tp), Lamm (orgue), Parazaider (ténor sax), Kath (gt) et Pankow (tb) de se lancer dans de brefs mais efficaces solos. Et puis c'est tout, et on ne s'est pas embêté une seconde. La symphonie un instant redoutée n'était qu'un long moment de swing. Le bilan de ces quatre faces peut encore une fois être résumé en un mot: réussi. — PHILIPPE PARINGAUX.

**RICHELIE HAVENS**  
**ALARM CLOCK.** Here comes the sun. To give all your love away. Younger men grow older. Girls don't run away. End of the season. Some will wait. Patient lady. Missing train. Alarm clock.

**STORMY FOREST-Disc'AZ**  
**STEC LP 86/30 cm**  
Premier album de Richlie entièrement produit et dirigé par lui-même, avec l'aide de Mark Roth, sur sa nouvelle marque « Forêt Orageuse ». Son titre d'« Alarm Clock » semble vouloir sonner le réveil d'une industrie du disque aux méthodes anarchiques, périmées et sclérosantes, et instaurer à sa place l'autogestion de ce métier par les musiciens eux-mêmes (voir à ce propos l'interview de Richlie dans ce numéro). Pour nous, qui avons l'habitude de fulminer contre l'immobilisme du « showbiz » français par opposition au dynamisme supposé immuable de son homologue américain, il est très sain que ce soit justement un artiste

très connu aux États-Unis qui vienne nous expliquer que, là-bas non plus, ça ne tourne plus rond et que le temps est venu pour les artistes de prendre en mains leurs propres destinées. Même en se plaçant à un point de vue strictement marchand, cela n'a pas mal commencé, puisque le 45 tours de « Here comes the sun » extrait du présent album se retrouve d'ores et déjà classé à un rang enviable dans les « charts » américains et anglais, et chez nous il est bien parti aussi pour renouveler le succès de « Rocky racoon ». « Here comes the sun » de George Harrison est un enregistrement public réalisé lors d'un concert à Washington avec le groupe habituel de Richlie (Paul Williams: deuxième guitare; Eric Oxendine: basse électrique; Joe Price: percussions africaines); le reste a été fait en studio avec l'appui de quelques autres musiciens. D'un bout

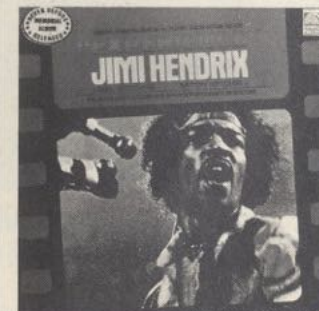


à l'autre du disque, on retrouve avec délectation le son typique de la « Stormy Forest », les rauques incantations vocales et l'accord inhabituel de la guitare de Richlie, avec en prime certaines innovations intéressantes, comme ce synthétiseur Moog, du plus heureux effet, dans « End of the season ». En dehors de « Here comes the sun », tous les titres sont signés de Richlie Havens, qui semble de plus en plus désireux de ne devoir rien qu'à lui-même. Les textes, plus philosophiques que politiques, ont néanmoins une portée actuelle en même temps qu'intemporelle, puisqu'ils prêchent pour une éducation libre (« Patient lady »), un renouvellement constant des idées (« Alarm clock ») et prennent acte du vieillissement des générations successives (« Younger men grow older »). C'est pas dialectique, ça, camarades? Et puis, la musique est comme à l'accoutumée chez Richlie Havens débordante de joie et de générosité, juteuse comme un raisin du 15 août dans le Midi. On en redemande. — JACQUES VAS-SAL.

#### JIMI HENDRIX

**EXPERIENCE.** Opening jam (Sunshine of your love). Room full of mirrors. C blues (People, people, people). Smashing of amps. **ENTERTAINMENT INTERNATIONAL SLDEI 782/30 cm** Ils l'ont mis! Personne n'avait osé, eux si. « Memorial Album », au milieu d'un petit ovale qui ajoute, en outre: « never relaxed before ». Comme si, de toute manière, un memorial album pouvait avoir été déjà publié! Bande de vautours. Par chance, cet album est bon, en dépit d'un son digne d'un pirate, d'un pressage dans la bonne tradition des disques Vogue (heureusement qu'on est en hiver, on peut détordre les disques sur les radiateurs), c'est-à-dire infect (mais toujours assez bon pour de la pop music; de toute façon, avec Hendrix, personne ne s'apercevra de rien, on croira que c'est fait exprès), en dépit de sa brusque apparition sur le marché alors que la bande date d'il y a deux ans exactement (quelle coïncidence!), du ridicule des notes de pochette et de leurs mensonges éhontés (on y parle de drogue, complaisamment, et l'on y dit surtout: « voici probablement les derniers sons enregistrés par Jimi Hendrix »). Quand on lit, cinq lignes plus haut, que l'enregistrement en question date du 18 février 1969, le « probablement » ne manque pas de saveur). En dépit de tout cela, qui n'est que crapulerie assez peu étonnante, cet album est remarquable, par la seule magie de Jimi Hendrix et même s'il a fait beaucoup mieux par ailleurs. Les morceaux proposés ne font pas partie de son répertoire habituel, extraits sans doute d'une jam informelle qui eut lieu après le concert, une jam consacrée, bien entendu, au blues, l'idiome de Jimi Hendrix, sa musique à lui et qu'il n'abandonna

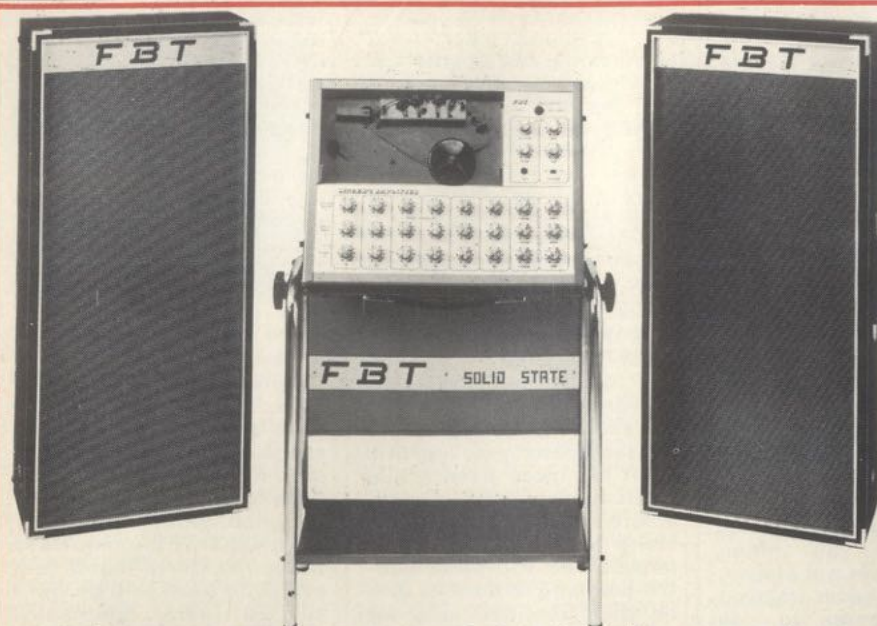
jamais, même dans ses plus extraordinaires démen- ces. Le blues, baby, c'est la musique des nègres qui souffrent, et pas forcément sur les routes du Sud. Quand le nègre est aussi à moitié indien, sa souffrance est multipliée par deux et son blues deux fois plus torturé, si fort qu'il lui faut s'exprimer d'une façon autre, dans une dimension autre, par la fulgurance de sons qui sont autant de cris d'écorché vif. C'est pourquoi, après ce « C blues » splendidement classique (« chaque matin les saules pleurent et gémissent pour moi, ma fille a dit les mots tristes, elle a fait saigner mon cœur »), éclate soudain ce « Smashing of the amps » totalement free, fournaise électro-acoustique dont la cire ne peut restituer que les sons et non pas les gestes qui devaient l'accompagner et que le titre, comme les chocs sourds à la fin du morceau, laissent facilement imaginer: Hendrix, arc-bouté, en train de frapper ses amplis, possédé par la joie de détruire et de créer simultanément. Tout avait commencé avec une version étonnante de « Sunshine of your love », tour à tour frénétique et apaisée, jouée à deux guitares (l'autre étant très probablement Dave Mason, alors avec Traffic) et constituée dans sa partie centrale par une série de riffs très simples et très swingants. Les inventions étonnantes d'Hendrix, son phrasé jail- lissant, sa fureur de jouer et son incomparable sens de la musique font oublier la mise en place parfois défailante des deux guitares. Les hommes étaient là pour leur pied, jouaient pour leur plaisir et celui du public. « Je vivais dans une pièce pleine de miroirs, tout ce que je pouvais voir était mon image; alors j'ai pris mon esprit et j'ai brisé les miroirs, et maintenant



je vois le monde entier; et tout le verre brisé était dans ma tête, je tombais dans mes rêves et me coupais en dormant ». Paroles incroyables, hallucinées, typiques de Jimi Hendrix et de son inspiration onirique, portées par la musique de « Room full of mirrors », peut-être le plus beau morceau des quatre que contient cet album parce qu'il est complet et donne une idée exacte — contrairement aux trois autres, qui ne sont que des aperçus fragmentaires de ce dont était capable Hendrix — de ce que cet homme apportait à la musique, du don qu'il lui faisait et qu'il nous faisait. Soutenu par Mitch Mitchell, Noel Redding et les deux Traffic-men, Dave Mason et Chris Wood (qui prend un beau solo de flûte sur ce même morceau), Hendrix Jimi, une fois de plus, faisait la preuve qu'il était loin, bien au-delà de la dimension humaine, perdu dans quelque rêve flamboyant où se confondaient tous les sentiments imaginables, de la joie pure à la douleur insoutenable. PHILIPPE PARINGAUX.

**MICHAEL CHAPMAN**  
**WINDOW.** Lady on the rocks/Song for September. Last lady song. Among the trees. An old man remembers. In the valley. First lady song. Landships. A scholarly man. She came in like the « 6.15 » and made a hole in the wall. **PHILIPS 6.397.019/30 cm** Avez-vous remarqué, ces derniers mois, le nombre croissant des chanteurs seuls qui prennent une importance de choix au firmament de la musique pop? Comme il arrive souvent, les Américains (Richlie Havens, James Taylor, Van Morrison même — qu'il nous faut bien considérer à présent comme Américain plus qu'Irlandais) ont donné le ton, et les Anglais (Rod Stewart, Elton John si l'on veut, et maintenant Mick Softley et Michael Chapman) s'y mettent à leur tour. « Window », premier 30 cm de Michael Chapman à sortir en France, est en fait son troisième. Dans le premier, « Rainmaker », on l'entendait seul avec sa guitare acoustique, tandis





# FBT

## Elettronica

NOUVELLE SONORISATION  
pour CHANT et ORCHESTRE  
ENTIÈREMENT TRANSISTO-  
RISÉE (de 100 à 1500 W)  
Mod. PAS 80/1000

Importateur exclusif pour la  
France :

### SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup>  
Tél. : 606.68.06

CATALOGUES FR 3 ET LISTE DES  
REVENDEURS SUR DEMANDE

- Préampli mélangeur avec écho (à relier sur colonnes amplifiées)
- Unité de puissance de 100 W incorporé (à relier sur colonnes normales)
- Lecture pour la durée de la bande enregistrée (Play-Back)
- Nombreuses variantes offertes à l'utilisateur
- Présentation élégante et fonctionnelle, livré avec housse de protection skai.



# GEM CASSE

## LES PRIX!!!

# JUMBO GEM

## 1.495 F

au lieu de 2.200 F

Plus de 30 % de remise sur toute la  
gamme des modèles GEM

Documentation **GAFFAREL MUSIQUE** distributeur national  
3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1<sup>er</sup> - Tél. : 59.34.24  
18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9<sup>e</sup> - Tél. : 874.40.03



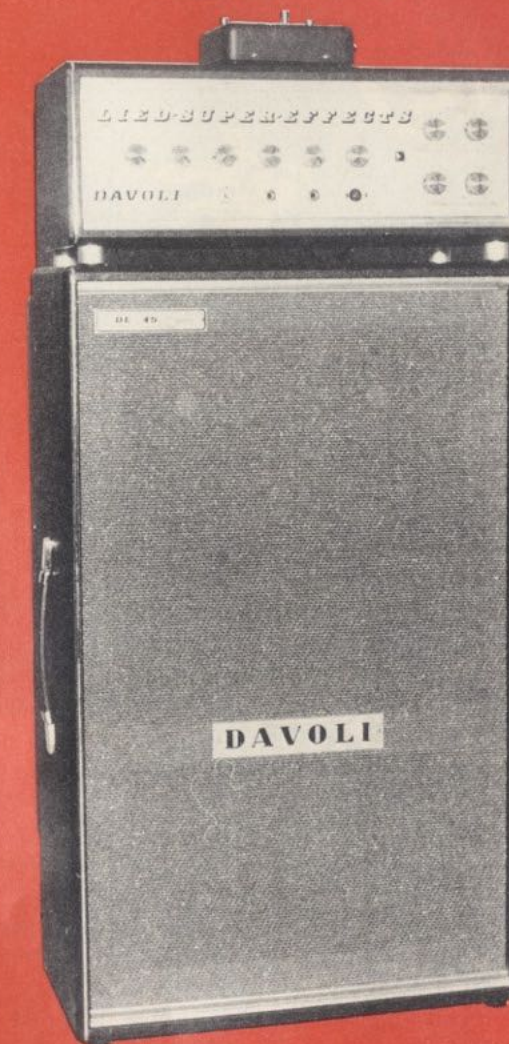
que pour le second (« Fully qualified survivor »), il s'était adjoint le concours d'un bassiste et d'un batteur que l'on retrouve, avec d'autres instrumentistes, dans « Window ». La guitare acoustique y reste néanmoins prédominante, mais attention, Michael Chapman ne se considère nullement comme un « folksinger » (quand chacun sera enfin persuadé que guitare sèche n'égale pas forcément « folk », et réciproquement, on y verra un peu plus clair). Chapman se reconnaît des influences dans le jazz (ajoutant qu'il aimerait « jouer de la guitare comme un Jimmy Smith joue de l'orgue ») et nourrit en outre une profonde admiration pour Neil Young. Je connais trop mal Jimmy Smith pour risquer d'apprécier le parallèle dont parle Chapman, par contre on peut affirmer que son excellent jeu de guitare se situe en effet en dehors de ce qu'il est convenu d'appeler « folk ». Il s'en dégage une atmosphère obsessionnelle, voire incantatoire (le merveilleux « In the valley »), que l'on retrouve au niveau des textes (« Lady on the rocks »). Une allusion folklorique est cependant présente dans ce disque, concernant un certain « Country & Western » d'ailleurs dégagé de toute mièvrerie, s'accompagnant d'un groupe de chanteurs et de toutes sortes de bruitages (abolements de chiens, notamment) : il s'agit de « She came in like the « 6.15 » and made a hole in the wall » (!). Le reste du disque est au contraire plutôt intimiste, comme le suggère la pochette : devant la fenêtre de Michael Chapman, on voit une très charmante jeune femme presque nue. Derrière (la pochette), on entend une musique pleine de rêves tourmentés, d'amour de la nature

(« Among the trees », « In the valley » encore — quel pied, celui-là !), et de tendresse (« Last lady song »). La voix de Michael Chapman, sobre mais parfaitement efficace relativement au propos qui est le sien (rêve contre réalité, amour / évasion), correspond en tous points à la sincérité des textes. C'est terriblement bien envoyé et bien senti ; gageons que l'on va bientôt reparler très sérieusement de Michael Chapman. — JACQUES VASSAL.

McDONALD AND GILES  
Suite in C. Flight of the ibis. Is she waiting? Tomorrow people — The children of today. Birdman.  
ISLAND 6405 010/30 cm  
Rares sont les groupes britanniques qui ne se réfèrent pas, d'une façon plus ou moins nuancée, au langage du blues et du rock and roll américain son fils. Parmi ceux-là, l'un des plus passionnants est certainement King Crimson, dont un troisième album, « Lizard », vient de confirmer l'importance et la durabilité, en dépit d'incessants changements de personnel. C'est, justement, du premier de ces changements qu'est née l'association de Ian McDonald, de Michael Giles et de Peter Giles son frère qui, lui, ne faisait pas partie de King Crimson. Leur premier album ensemble est une réussite indiscutable et une nouvelle promesse de renouveau pour la pop music anglaise un peu trop enlisée dans son hard rock monotone. La musique de McDonald and Giles ne plaira pas à tout le monde, et peut-être même à peu, tant il est sans cesse vérifié que les voies de l'imitation conduisent plus certainement à la reconnaissance que celles de la vraie originalité. King Crimson avait été apprécié, cependant, et c'est un espoir de plus, car on retrouve dans ce groupe-ci beaucoup de ce qui faisait (fait) la grandeur de celui-là, notamment cette merveilleuse musicalité qui s'exprime par la subtilité et l'élégance bien plus que par le rentre dedans. Cet album est avant tout frappant parce qu'il est construit, minutieuse-

# DAVOLI

LE NOUVEAU 70 WATTS 2 CORPS  
SUPERPUISSANT  
RÉVERBÉRATION, ÉCHO  
DISTORSION  
INCORPORÉS



SOLISTE 2387 F  
BASSE 2310 F

GAFFAREL MUSIQUE,  
18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9<sup>e</sup>  
Téléphone : 874.40.03  
3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1<sup>er</sup>  
Téléphone : 16 (91) 48.34.24



# ACTUEL N° 6

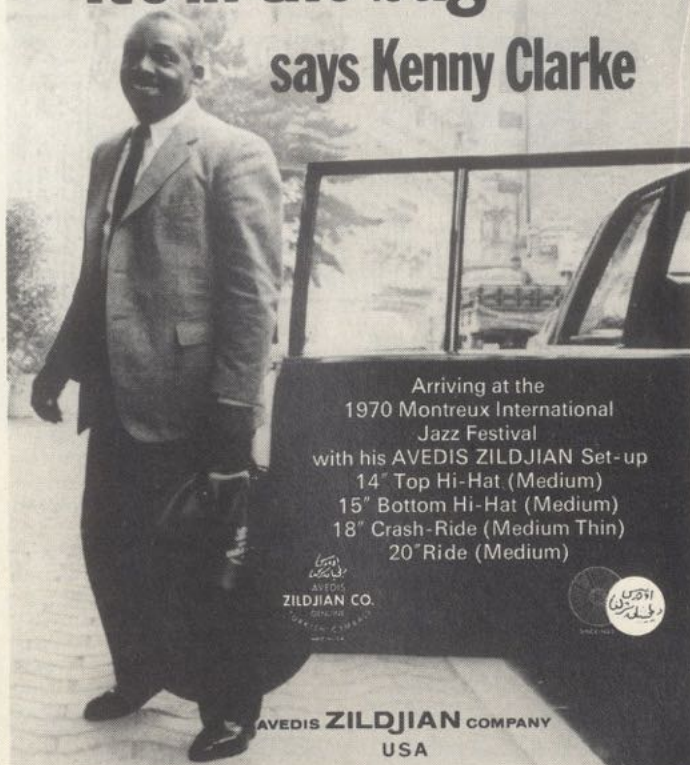


ENTRETIEN  
SUR LA RÉVOLUTION  
ENTRE  
**ELDRIDGE CLEAVER**  
LEADER DU BLACK PANTHER PARTY  
ET **TIMOTHY LEARY**  
FONDATEUR DU L.S.D.



DOSSIER:  
**FREE JAZZ, POP,  
ET POLITIQUE**

## 'It's in the bag' says Kenny Clarke



Arriving at the  
1970 Montreux International  
Jazz Festival  
with his AVEDIS ZILDJIAN Set-up  
14" Top Hi-Hat (Medium)  
15" Bottom Hi-Hat (Medium)  
18" Crash-Ride (Medium Thin)  
20" Ride (Medium)

ZILDJIAN CO.

AVEDIS ZILDJIAN COMPANY  
USA

**glotin  
deru**

15 rue du Progrès - 95-EZANVILLE  
pres de Paris - 991-00-58

10 rue de la Fontaine du But - PARIS 18 - 991-00-58

HALLE 5 - ALLÉE F - STAND 616

ANCHES SIMPLES  
ANCHES DOUBLES  
JUST  
"PROFESSIONAL QUALITY"

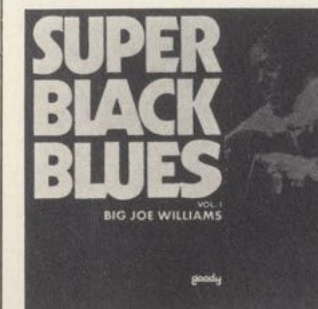


ment, chaque pièce s'im-  
briquait logiquement dans  
la suivante comme dans la  
précédente. Les morceaux  
ne sont pas semés au  
hasard mais utilisés comme  
parties d'un tout rigou-  
reux, logiquement articulé.  
Cela est évident pour la  
seconde face, qui est une  
suite, et l'est également  
pour la première en dépit  
de ses rythmes différents,  
de ses climats divers. A  
partir de cette construction  
— héritage de Robert Fripp ?  
—, les musiciens (McDon-  
ald, guitare, piano, orgue,  
saxes, flûte, chant; Peter  
Giles, basse; Michael Giles,  
batterie et percussions;  
Stevie Winwood, orgue et  
piano; Michael Blakesley,  
trombone, ces deux der-  
niers n'apparaissant qu'épi-  
sodiquement) se livrent à  
un étonnant travail d'instru-  
mentistes et d'ingénieurs  
du son, au sens littéral du  
terme, utilisant au maxi-  
mum les possibilités du  
studio pour leurs re-recor-  
dings, bâtissant avec une  
minutie et une intelligence  
remarquables une œuvre  
par moments réellement  
majestueuse. Mais ce serait  
leur faire injure que de  
supposer que là s'arrête  
leur talent: leur étonnante  
technique, leur volonté de  
perfection totale, ils les  
nourrissent d'une inspira-  
tion au moins égale, d'une  
inventivité mélodique et  
poétique confondante. Ils  
sont également des instru-  
mentistes impeccables, Mi-  
chael Giles batteur à la  
frappe sèche et précise,  
tac, McDonald multi-in-  
strumentiste particulière-  
ment brillant au saxophone  
(le premier mouvement de  
« Birdman »), à l'orgue et  
à la flûte. Mais l'exhibition  
individuelle est tout le con-  
traire de leur propos, sim-  
plement une corde de plus  
à leur arc, un bon moyen  
d'exprimer de la façon la  
plus satisfaisante possible  
ce qu'ils ont à dire. Sans  
jamais tomber dans la gran-  
diloquence, piège où tant

d'autres ont échoué, ils  
amènent la pop music sur  
des voies autres, celles d'un  
onirisme et d'une poésie  
très élaborés mais capables,  
en dépit de cette élabo-  
ration poussée, de conser-  
ver tout leur charme et  
toute leur fraîcheur. La  
longue pièce qu'est « Bird-  
man » (l'argument: un  
homme veut voler et y  
arrive; paroles de Peter  
Sinfield, de King Crimson,  
qui est, soit dit en passant,  
le plus grand parolier an-  
glais avec Keith Reid  
du Procol, Lennon et Pete  
Brown) est une œuvre tota-  
lement réussie, évitant à la  
fois l'ennui et le pompié-  
risme, excellente démon-  
stration du fait qu'il n'est  
pas nécessaire, quand on  
s'attaque à ce genre dit  
symphonique, d'aller cher-  
cher l'Orchestre Philarmo-  
nique de Londres ou de  
Tokyo pour réussir. Import-  
ant par le simple fait de  
sa qualité intrinsèque, cet  
album l'est aussi en ceci  
qu'il prouve d'éblouissante  
façon que la pop music  
anglaise a de la ressource.  
McDonald and Giles, Soft  
Machine, King Crimson,  
voilà trois groupes (parmi  
un tout petit nombre) qui  
montrent que l'on peut  
faire AUTRE CHOSE. —  
PHILIPPE PARINGAUX.

**SUPER BLACK BLUES**  
VOLUME 1. BIG JOE  
WILLIAMS/J.-D. SHORT.  
STAVIN' CHAIN.  
VOLUME 2. CURTIS  
JONES. LONESOME BE-  
DROOM BLUES.  
VOLUME 3. SLEEPY JOHN  
ESTES / MIKE BLOOM-  
FIELD. BROKE AND  
HUNGRY.  
VOLUME 4. ARTHUR « BIG  
BOY » CRUDUP. STRICTLY  
A WOMAN.  
VOLUME 5. YANK RA-  
CHELL. TEXAS TONY.  
GOODY GY 10.006, 10.007,  
10.008, 10.009 et 10.010.  
SÉRIE 5 x 30 cm  
Depuis qu'il y a un public  
pour le blues, les séries  
de ce genre se sont mises  
à fleurir sur les pages des  
catalogues de la plupart  
des grandes marques de  
disques, qui ont racheté  
les enregistrements réa-  
lisés par des collecteurs  
ou folkloristes, presque  
tous américains ou anglais.  
Une opération de ce genre  
est à la fois sympathique  
et dangereuse: sympa-  
thique, parce que de telles  
séries permettent parfois

de faire enfin sortir des  
limbes des bluesmen de  
réelle valeur, injustement  
méconnus; dangereuses,  
parce qu'elles peuvent  
devenir aussi — recon-  
naissances-le — la porte ou-  
verte à des parutions d'un  
intérêt mineur, ou du moins  
discutable. Non pas qu'il  
existe des « bons » et des  
« mauvais » bluesmen: seul  
le degré d'authenticité de  
leur musique varie. Mais  
même les plus grands se  
laissent parfois aller à une  
certaine facilité, à un  
manque de rigueur en  
général dû à de trop fré-  
quentes « commandes ». Dans  
le cas de la présente  
série, c'est Sleepy John  
Estes qui a le plus souffert  
de cette tendance. Il s'agit  
(comme pour les quatre  
autres) d'enregistrements  
Delmark, réalisés ceux-là  
en 1964, quelques mois  
avant la première tournée  
d'Estes en Europe en  
compagnie de l'American  
Folk Blues Festival. Arthur  
« Big Boy » Crudup, qui  
s'accompagne à la guitare,  
est un de ceux qui gagne-



raient le plus à être connus.  
Malheureusement, ses mu-  
siciens (parmi lesquels  
Willie Dixon, peu inspiré  
ce jour-là) ne sont pas à la  
hauteur de la circonstance,  
et la prise de son manque  
de fidélité et de volume.  
Les trois meilleurs disques  
du lot me paraissent être  
finalement ceux de Big  
Joe Williams, enregistré  
en 1958, époque de sa  
grande forme, avec sa gui-  
tare à neuf cordes et  
l'enthousiasme harmo-  
nica de son cousin J.-D.  
Short. Celui-ci, par deux  
fois (« Stavin' chain »,  
« You got to help me  
some ») assure d'excellents  
vocaux. Avant sa mort en  
1963, J.-D. Short n'avait  
eu que de trop rares occa-  
sions d'enregistrer et, pour  
cette seule raison, le  
Volume 1 se distingue.  
Quant à Big Joe, ses qua-

lités ne sont plus à vanter.  
Curtis Jones (Volume 2),  
qui s'accompagne seul au  
piano d'un bout à l'autre  
de cette sélection, est plus  
connu pour ses enregis-  
trements de R'n'B' avec  
divers musiciens de studio,  
mais dans le style dépouillé  
de ce disque il a encore  
beaucoup à dire (« Tin Pan  
Alley », « Curtis Jones'  
boogie-woogie ») et donne  
des versions bien originales  
de deux grands classiques  
(« Highway 51 », « Sta-  
ckolee »). Terminons par une  
agréable découverte: celle  
de Yank Rachell (né en  
1908 près de Brownsville  
dans le Tennessee, et qui  
demeura plus tard à India-  
napolis): son originalité  
réside dans le fait qu'il  
s'accompagne à la mando-  
line, instrument comme le  
banjo peu employé par les  
bluesmen, parce que l'un  
et l'autre s'accommodent  
plutôt mal de cette ryth-  
mique particulière. Yank  
Rachell, également chan-  
teur, tient la gageure.  
Quant à la participation  
de Mike Bloomfield fiè-  
rement annoncée sur deux  
des pochettes de la série,  
elle se distingue... par sa  
discretion et ne devrait pas  
être considérée comme un  
argument de vente valable.  
Une bonne série tout de  
même, pour les Volumes 1,  
2 et 5.

**ELECTRIC BLUES - CHI-  
CAGO STYLE**  
VOL. 1. JUNIOR WELLS,  
CHICAGO BLUES BAND.  
SNATCH IT BACK AND  
HOLD IT.  
VOL. 2. LUTHER ALLISON.  
WHY I LOVE THE BLUES.  
VOL. 3. SLEEPY JOHN  
ESTES / SUNNYLAND  
SLIM / EARL HOOKER.  
I AIN'T GONNA SELL IT.  
VOL. 4. JIMMY « FAST FIN-  
GERS » DAWKINS. IT  
SERVES ME RIGHT TO  
SUFFER.  
VOL. 5. MAGIC SAM'S  
BLUES BAND. I FEEL SO  
GOOD (I WANNA BOOGIE).  
GOODY GY 10.001, 10.002,  
10.003, 10.004, 10.005  
En ce qui concerne la série  
« Electric blues-Chicago  
Style », elle nous transporte  
comme son nom l'indique  
dans le blues de la Cité du  
Vent. On imagine le nombre  
important de boîtes noires  
où les musiciens du cru  
se retrouvent pour jouer et  
écouter le vrai blues urbain,  
qui n'est pas toujours le  
plus connu du public blanc.  
Et en effet, le moindre



# CRUMAR



FABRICATION

*Crucianella*

PRÉSENTE SON NOUVEL ORGUE  
PORTATIF D'AVANT-GARDE.



GROUP 49

- Ampli incorporé avec 2 H.P.
- 4 octaves avec 1 1/2 octaves basses commutables
- Registres 16' - 8' - 5 1/3 - 4' - 2 2/3 - Mixtures
- Percussions indépendantes différents registres
- Vibrato réglable
- Réglage puissance basse

Importateur exclusif pour la France :

## SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18° - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE CR3 ET LISTE DES  
REVENDEURS SUR DEMANDE



### QUALITÉ ET PRIX



PRIX (sans cymbales) :

« 5980 / S » : 6 fûts + accessoires	F. 2.940
« 6850 / S » : 5 fûts + accessoires	F. 2.080
« 6810 / S » : 4 fûts + accessoires	F. 1.800
« 5860 / S » : 4 fûts + accessoires	F. 1.486
« 4025 / S » : 4 fûts + accessoires	F. 1.100
« 4020 / S » : 3 fûts + accessoires	F. 790

Importateur exclusif pour la France :

## SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18° - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE SR3 GRATUIT  
ET ADRESSE DE NOS  
REVENDEURS SUR DEMANDE

mérite de cette série n'est pas de nous présenter des bluesmen relativement peu connus sur le plan de la discographie. En dehors de Junior Wells et de Sleepy John Estes, les autres noms nous sont assez peu familiers. Une fois encore, comme dans la série rurale, on regrettera la performance décevante de Sleepy John Estes, musicien de blues rural rompu aux techniques de la guitare sèche et de l'interprétation solitaire. Il est ici assisté d'Earl Hooker (gt), Sunnyland Slim (p), Odie Payne (dms), Carey Bell (hca) et Jimmy « Fast Fingers » Dawkins (gt). Une bonne formation, mais Estes se sent un peu perdu dans un tel environnement. On retrouve Jimmy Dawkins « les Doigts Rapides » dans le Volume 4 ; il y excelle en tous points ; on constate avec admiration l'accord parfait que réalise Dawkins entre la supplique assez déchirante de la voix (« I finally learned a lesson ») et la réplique

**ELECTRIC  
BLUES**  
CHICAGO STYLE

JIMMY «FAST FINGERS» DAWKINS



extraordinairement agile de son doigté. Junior Wells entouré de son groupe est ici chez lui ; c'est un de ses meilleurs enregistrements publiés depuis longtemps, car il n'a pas toujours une forme transcendante. Il se montre le digne prolongateur de la lignée des grands harmonicistes de Chicago, tels que Sonny Boy Williamson, Little Walter (tous deux décédés aujourd'hui) et Big Walter Horton. Le Volume 5 de Magic Sam ne nous a malheureusement pas été communiqué à temps ; il serait bon toutefois de réécouter cet autre grand disparu. Quant à Luther Allison, c'est ce qu'il est convenu de nommer une « révélation ». Il donne ici, entre autres, une version très personnelle du classique « Five long years » et, en core plus convaincant,

« Little red rooster ». Il y a du drame, une sincérité de tous les instants, bien servie par une technique très au point. Le « dirty old blues » des villes dans toute sa splendeur. — JACQUES VASSAL.

DONALD BYRD  
ELECTRIC BYRD. Estava-nico. Essence. Xibaba. The dude.

BLUE NOTE BST 84349/30 cm (Liberty)

La comparaison avec Miles Davis vient immédiatement à l'esprit. A la réflexion et à l'écoute, elle se révèle tout à fait artificielle, tant la démarche du trompettiste Donald Byrd est finalement différente de celle du trompettiste tout court. Pour qui connaît Donald Byrd depuis plus d'une semaine, depuis le temps où, avec Jackie McLean, Kenny Burrell, Paul Chambers et Doug Watkins il participait à la naissance de ce que l'on appellera l'école de Detroit, depuis le temps où il commençait au sein des Jazz Messengers une carrière qui, pour n'avoir jamais égalé celle des grands, fut néanmoins celle d'un musicien solide, talentueux, sans cesse à la recherche de la perfection technique, passionné de composition moderne, plein de soul et d'intelligence. Nombre de disques (« Fuego », « Cristo Redentor » et plus récemment « Soul drag ») intéressants jaillissent de la déjà longue carrière de Donald Byrd, musicien dont le seul défaut fut de ne pas, par modestie lucide, se prendre pour le génie qu'il n'était pas. Ceci pour dire que l'homme est honnête et curieux à la fois et que ces deux qualités depuis longtemps vérifiées garantissent qu'il ne se contente pas, ici, par opportunisme de suivre la vogue de l'électronisation du jazz, vogue dont Miles Davis est le superbe et intouchable porte-parole. On retrouvera, évidemment, dans « Electric Byrd » certains aspects de l'art de Miles, tels que l'utilisation du piano électrique et de ses extraordinaires sonorités glissantes (« Essence »), grâce à Duke Pearson, de la guitare également électrique, non pas comme

instrument soliste mais comme moyen d'enrichir à coups d'accords décomposés le fond sonore, des percussions sud américaines (ici comme chez Miles, le fabuleux Airtio Moreira, étourdissant d'imagination), la création, en bref, de climats électriques très riches. La différence fondamentale, cependant, est que tout est ici minutieusement élaboré, structuré, joué par des musiciens de studio qui s'en tiennent aux arrangements, alors que chez Miles de grands solistes improvisent très librement sur un canevas donné mais extrêmement souple. Résultat, « Electric Byrd » est un disque beau (plus que joli) mais dépourvu de flamme, un peu trop l'échépeut-être, curieusement réminiscent des enregistrements de Miles Davis (pour quelqu'un qui disait que toute comparaison serait artificielle, avouez que je ne m'en tire pas trop mal) en compagnie de Gil Evans, particulièrement « Sketches of Spain ». Il y a dans ce disque des moments de toute beauté, particulièrement ce morceau intitulé « Xibaba », écrit par Airtio Moreira, illuminé par un liquide solo de flûte et un non moins beau dialogue basse — Ron Carter — percussions — Airtio Moreira. Sur des fonds sonores frissonnants, riches, la trompette électrisée du leader laisse flotter sa sonorité chaleureuse, se double comme celle de Don Ellis, s'étrangle sans perdre de son classique lyrisme. Il y a, bien entendu, le désormais traditionnel morceau sur tempo binaire. La section rythmique, avec Mickey Roker (dms), Ron Carter (bs), Airtio Moreira et Wally Richardson (gt) « assure » sans complexes, mais ce thème est néanmoins le moins satisfaisant de l'album (en dépit de quelques beaux solos)



parce que trop raide et éloigné de ce lyrisme simple et coloré qu'affectionne Donald Byrd (la mélodie, de plus est sérieusement pompée sur le beau « Fat Mama » d'Herbie Hancock). Au total, malgré ces légères restrictions, un bel album qui contient bien plus que de la musique d'ambiance, même si l'on préfère un solide tord-boyaux à cette délicate liqueur. — PHILIPPE PARINGAUX.

DON HARRIS  
SUGARCANE. I'm unconscious. You're making me cry. Take it all off. A little soul food. Don't you think I've paid enough. Do it yourself. Tears are made of dreams. Funk and Wagner. You could have had me baby. Yours eternally. EPIC BN 26.286/30 cm Impatiemment attendu, ce premier album de Sugarcane Harris est une petite déception. On savait Harris grand violoniste bourré de soul, aussi à l'aise sur les blues à la manière traditionnelle de John Mayall qu'au cœur de la musique de Zappa, bien différente ; la question était de savoir ce qu'il allait faire livré à lui-même. Car un album se conçoit comme un tout, et nombre de virtuoses ont échoué dans cette difficile conception. Choix des thèmes, des musiciens, arrangements, production, enregistrement, tout compte. Sugarcane, naturellement, n'allait pas se mettre à mal jouer du jour au lendemain ; ses solos de violon sont ici ce qu'il y a de meilleur, de plus excitant, de plus vrai. On peut regretter qu'il n'y en ait pas plus, que par exemple, le superbe démarrage à la fin du rapide « Soul Food » soit immédiatement shunté alors que Sugarcane avait manifestement là quelque chose de percutant à exprimer. Mais ses autres interventions révèlent un instrumentiste au feeling incroyablement attaché au blues et s'y référant sans cesse, servi par une sonorité sale et grinçante, un phrasé rageur. Don Harris est aussi chanteur, un chanteur qui n'en est manifestement pas à ses premiers couplets : il a la voix haute et prenante, un très sûr sens du phrasé et, là encore, beau-



# ampeg

EST LA SEULE MARQUE SUR LE MARCHÉ  
MONDIAL UTILISÉE PAR LES PLUS GRANDS



Avez-vous vu les ROLLING STONES.....

Importateur exclusif

BEFRA ELECTRONIC

11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup> - Tél. : 48.58.80  
3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. TRU 36.41

coup d'âme, un peu à la manière des chanteurs de r'n'b noirs des années cinquante. Le vrai problème de cet album provient du

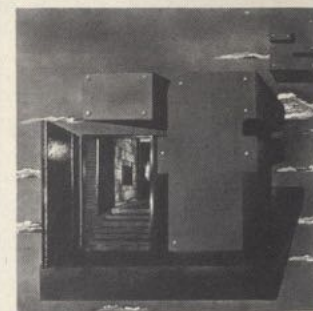


fait que notre homme a confié ses destinées à la tribu Otis, Johnny et Shuggie, responsables des arrangements. Et ce qui s'était produit pour le premier album-solo du petit Shuggie (« Here comes Shuggie Otis » — Epic) se reproduit ici : des arrangements trop pompeux, trop tarabiscotés, et des erreurs flagrantes dans la direction musicale et spirituelle de la séance nuisent à la pleine expression de Don Harris. Comme Shuggie, on a voulu le présenter comme un virtuose, lui faire faire un brin de cinéma. D'où une pièce aussi inintéressante pour quiconque n'est pas violoniste — et encore — que « Funk and Wagner ». Sugarcane Harris est fait pour swinguer, jamais il n'est meilleur que sur des morceaux enlevés sur un bon gros tempo (« You could have had me baby ») ou sur des blues épais et lents (« Don't you think I've paid enough »). Il faut aller les chercher, ces morceaux, dans un album qui manque singulièrement de cette unité de ton qui eût permis à Sugarcane de confirmer ce que l'on sait déjà de lui : qu'il est le plus swinguant des violonistes. — PHILIPPE PARINGAUX.

IF  
IF 2. Your city is falling. Sunday sad. Tarmac T. Pirate and the lonesome nymphoniac. I couldn't write and tell you. Shadows and echoes. A song for Elsa, three days before her 25th birthday.  
ISLAND 6339 027/30 cm  
Ce deuxième disque n'apportera pas grand-chose par rapport au premier,

parce qu'il n'est pas de ces groupes « en train de se faire », ses musiciens ne sont pas « en pleine mutation ». L'ex-septet de Dick Morrissey a pris un jour un virage un peu pop, et, une fois cet accident de parcours franchi, la route est sans surprise pendant un bon moment. Le temps de deux disques, peut-être trois.

Les sept musiciens d'If ne semblent pas réussir particulièrement bien dans leur pays, où l'on préfère Colosseum ; aux États-Unis, cela va mieux, sans être le délire. C'est ainsi pour presque tout groupe ayant une orientation jazz-rock, et le succès d'If ne tient qu'à bien peu de chose. Un titre classé, par exemple, comme le « I'm a man » de Chicago qui permet à chacun de faire la connaissance du groupe. If n'a pas de hit et rien dans ses LP n'est fracassant au point de forcer à l'écoute quelqu'un de pressé. Comme pour le premier LP, il faut écouter, prendre le temps d'entrer dans cette musique parfaitement jouée et composée. Il faut prêter une oreille à Terry Smith, le guitariste, et retenir ce nom qui, pourrait bien, un jour, rejoindre celui des grands guitaristes anglais, car Terry Smith les vaut d'ores et déjà pratiquement tous.



Le très long solo de « Sunday sad » en témoignera, ainsi que le passionnant travail rythmique accompli tout au long du disque. En ce qui concerne les cuivres, Dick Morrissey et Dave Quincy connaissent évidemment toutes les ficelles, et c'est ce qui leur fait un peu de tort, à eux et à la musique d'If en général ; tout cela est un peu figé, les musiciens semblent manquer d'enthousiasme. A moins que cela ne provienne de ce qu'ils ne se sont que récemment con-

vertis à la pop, et que leur approche de cette musique s'en trouve modifiée. Trop professionnels au départ, ils se limitent d'emblée au style qui leur paraît satisfaisant et pour eux (leur goût), et pour le public (qu'ils veulent atteindre). Quoi qu'il en soit, malgré ce manque de lyrisme, « IF 2 » est un disque qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui ne connaissent pas le groupe. Un disque qu'on écouterait longtemps ; c'est de la bonne et solide musique. — JACQUES CHABIRON.

LARRY CORYELL

SPACES. Spaces. René's theme. Gloria's step. Wrong is right. Chris. New years day in Los Angeles.  
VANGUARD 519 031/30 cm  
Ils ont fini par se rencontrer. Ils ont cherché à se rencontrer. Larry Coryell, sous le nom de qui paraît ce disque, est un jeune homme qui n'aime pas les mesquineries du genre « c'est moi le meilleur... ». Il adore la façon dont joue John McLaughlin, il a pensé qu'ils pourraient faire un bon disque ensemble, il a demandé à McLaughlin de venir jouer avec lui dans le studio. McLaughlin, qui n'est pas sot non plus, a dit d'accord. Ils savaient bien, pourtant, que l'on parlerait de duel, de bataille au sommet, que l'on chercherait un vainqueur à un combat qui n'existe pas. Ils s'en foutent, ils ont réalisé leur désir/plaisir et, par la même occasion, un album magnifique. Un album de jazz, précisons-le tout de suite pour ceux qui y attachent de l'importance. C'est de ce côté-là qu'a penché le cœur de Larry. Cette fois-ci, parce que qui sait ce qu'il nous réserve pour demain. Il a eu raison, de toute manière, car le jazz reste, dans l'état actuel des choses, le meilleur véhicule possible pour l'expression complète de solistes de cette dimension quand ils désirent jouer de leur dialectique plutôt que de leurs sons, quand ils veulent explorer les thèmes plutôt que de tourner autour, quand ils réclament la souplesse d'une assise rythmique plutôt que la force percutante des tempos binaires. Car c'est la subtilité de son contenu

musical qui fait de « Spaces » un album magnifique, subtilité des deux guitaristes, bien sûr, mais aussi de leurs accompagnateurs, qui ont nom Chick Corea (piano électrique), Miroslav Vitous (contrebasse) et Billy Cobham (batterie). On n'est pas très éloigné, ici, de la guitare de jazz telle qu'elle fut pratiquée depuis que Charlie Christian en définit les bases. Coryell et McLaughlin semblent se lancer dans un exercice presque classique, très loin en tout cas de ce qu'ils firent avec le Jazz Composer's Orchestra (Coryell), Lifetime (McLaughlin) ou sous leur nom propre en d'autres circonstances. Ceci étant moins valable pour le morceau « Spaces » que pour le reste. Peu importe, la reine de la session est la guitare, et le monument qui lui est élevé ici est assez imposant. Grâce à la virtuosité et à l'imagination des solistes, mais aussi parce qu'ils ont su ne pas faire tourner la confrontation à la lutte de prestige, parce que chacun sait écouter l'autre sans l'interrompre. Le moins intéressant du disque, à ce propos, n'est pas la façon dont les deux hommes s'accompagnent, et particulièrement l'invité qui fait étalage en cette manière d'une renversante intelligence, notamment sur le très difficile thème de René Thomas (« René's theme »), exercice de pure virtuosité à tomber par terre. Qui disait que QUI joue vite ? Le deuxième piège qui tendait les bras à nos deux compères, c'était justement celui de la virtuosité gratuite ; ils ont su ne pas y tomber, sauf peut-être sur ce « René's theme ». Ça ne fait rien, ils ne sont pas les seuls à se faire plaisir, et je connais quelques « virtuoses » qui vont pouvoir retourner à l'école. « Spaces »





DÉJA,  
LES MEILLEURS  
GROUPE DE PARIS  
JOUENT SUR

**ORANGE**

AVEZ-VOUS ESSAYÉ LES  
NOUVELLES DOUBLE-PEAUX

**ORANGE**

SONORITÉ  
SUPER PUISSANTE  
ET SUPER MATE



EN EXCLUSIVITÉ CHEZ

**MUSIC-CENTER**

50, rue de Douai, PARIS-9<sup>e</sup> - TRI. 78.79

**ayez le son  
facile**

grâce aux  
anches RICO, aux becs  
LARSEN et OTTO LINK



Anches Rico Royal

Bec  
Larsen



Anches 7 forces  
différentes de 1 à 4  
Becs Larsen : 6  
forces différentes  
de 95 à 120 (de 5  
en 5).

Becs Otto Link :  
4 forces différentes  
de 6\* à 9\*.

Bec  
Otto Link



Anches Rico Roseau

Importation directe  
**MAJOR CONN**

3, rue Duperre

Magasin de gros : Tél. : 874.29.14

Tél. : 874.75.24

est un album exceptionnellement riche, point dénué de swing, au contraire, ce qui fait que s'il est absolument indispensable à tous les guitaristes, il peut faire aussi le bonheur de ceux qui ne le sont pas. Rapides, nerveux, les solos se succèdent, bien au-delà du simple exercice de style car Coryell et McLaughlin ne manquent ni d'imagination ni de cœur. Ni de sensibilité, comme le démontre cette merveilleuse ballade intitulée « Chris ». Super. — PHILIPPE PARINGAUX.

#### MUSIQUE RITUELLE TIBÉTAINE

Cérémonie d'offrande. Appel de conques. Moulin à prières. Cérémonie de prosternation. Cérémonie de bénédiction. Cérémonie à « Yamantaka ».

Enregistrements sonores, textes et photographies de Georges Luneau.

OCORA OCR 49/30 cm

Ces musiques enregistrées dans deux monastères tibétains, au Nord-Est du Népal, en pays sherpa, sont une offrande de sons vocaux et instrumentaux inscrits dans le déroulement quotidien de la vie monastique. Les instruments traditionnels, gros tambours à deux peaux, cymbales creuses, hautbois, grandes trombes télescopiques de trois mètres cinquante de long, petit tambour sablier à boules fouettantes, clochettes, conques, trompette taillée dans un fémur humain, offrent un choix envoûtant de possibilités sonores graves et aiguës; la qualité sonore ici n'est pas d'ordre technique ou esthétique, mais spirituel; de même la concentration sur le souffle et le geste dans l'exécution instrumentale est indissoluble du contenu symbolique des prières.

A l'inverse des enregistrements habituels de musique traditionnelle qui ne sont souvent qu'un montage d'exemples sonores rapides, le disque offre une plage continue (19 minutes) qui permet de suivre dans son déroulement et sa respiration toute une cérémonie. Sortie de son contexte spirituel, il est intéressant de découvrir une recherche de structures et de sons qui n'est pas sans rappeler cer-

tains essais de la musique contemporaine; et comment ne pas retrouver dans la formidable puissance incantatoire de certains autres passages le souffle libéré de la free-music, mais comme délivrée du caractère intellectuel ou névrotique des musiques occidentales créées dans un contexte occidental. Il existe aussi pour l'oreille occidentale une qualité sublime dans la joie grave et transparente d'une musique jouée en accord profond avec l'être et l'univers. Musique d'expansion, « d'ébranlement physique ». Un calme cataclysme à écouter dans le délire et le recueillement ensemble. — FRANÇOISE SÉLORON.

#### LOVE

FALSE START. The everlasting first. Flying. Gimi a little break. Stand out. Keep on shining. Anytime. Slick Dick. Love is coming. Feel daddy feel good. Ride that vibration.

BLUE THUMB BTS 8822/30 cm (import Pathé)

Curieux groupe que Love. Tout le monde semble le connaître, et pourtant le succès, le vrai, le boude obstinément. Il a déjà enregistré six ou sept albums, et pourtant aucun ne fut réellement satisfaisant, comme si le groupe portait en lui une volonté d'échec plus ou moins consciente qui le force à faire, à chaque



fois, tout ce qu'il faut pour ne pas réussir. Ce n'est pas simplement un bon groupe non reconnu; c'est plus compliqué que cela. Comme les Moby Grape, par exemple, les Love restent méconnus pour des raisons inexplicables et en tout cas extra-musicales (car leur art n'est pas plus simpliste ou plus compliqué que celui de dizaines d'autres

**manhattan**  
**for the**  
**Peppiest Popsound**



DE 120 A 2000 WATTS  
RMS

Ligne américaine  
compacte. Son pop  
super puissant

GARANTIE TOTALE

Pupitre 120 watts avec  
2 colonnes..... 7490 F

Chaque colonne ampli-  
fiée de 120 watts supplé-  
mentaire..... 2700 F

Documentation complète  
ainsi que la liste de nos  
dépositaires régionaux  
envoyée gracieusement  
sur demande :

Pour tous renseignements  
écrivez à :

**MUSIKENGRO** IMPORTATEUR NATIONAL :  
29, rue Tissot, 69 - LYON-9<sup>e</sup> - Tél. : 83.61.40



# GARENORAMA

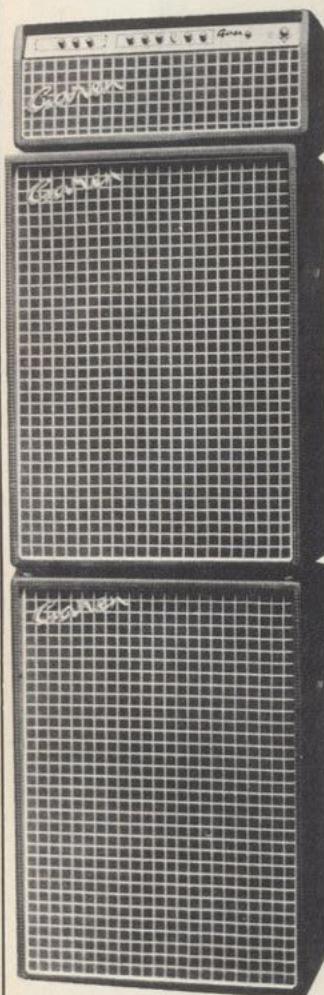
Informations Mars

**GUITARE 100 WATTS  
VIB et REVERB RMS**  
2 corps. Prix 2.900 F  
3 corps. Prix 3.925 F

**BASSE 100 WATTS  
ou  
GUITARE RMS**

2 corps 2.550  
Basse : 4 HP de 250 MORGAN  
Guitare : 2 HP 310 MORGAN

3 corps 3.550  
Basse : 8 HP de 250 MORGAN  
Guitare : 4 HP 310 MORGAN



PRODUCTIONS  
**GAREN**

59 bis, rue Denis-Papin  
78 - HOUILLES  
Téléphone : 968.70.03  
Documentation  
sur demande

groupes qui se pavanent au sommet, pas plus mauvais non plus, au contraire). Ce nouvel album est bon, meilleur que le précédent sur la même marque, le double intitulé « Out there », vraiment trop irrégulier. Ici, Arthur Lee, encore un personnage bizarre, et ses copains font un retour remarqué après une sombre histoire qui les vit plus ou moins accusés d'être responsables de la mort de leur road manager ! Beaucoup plus concis que « Out there », « False start », dont le titre ne manque pas d'ironie, est un bon disque de rock music et la meilleure introduction possible à l'art des Love, chargé de puissance contenue, de lyrisme et d'humour (le merveilleux « Keep on shining... oohh »). Les qualités des Love peuvent enfin s'exprimer pleinement sur ces courtes chansons, débarrassées de ces longueurs psychédélices qui auparavant les étouffaient. Rien de révolutionnaire, mais une façon de concevoir le rock avec une rarissime fraîcheur, une sorte d'aimable légèreté qui frise parfois le détachement, le j'm'enfoutisme. Ceci vient en majeure partie d'Arthur Lee, compositeur, chanteur, guitariste rythmique et au besoin pianiste du groupe. Il a une voix étrange, Arthur Lee, pas très éloignée de celle de Jimi Hendrix (une influence de toujours), flottante, chaude, douce et pourtant extrêmement percutante. Il crie doucement, si vous voyez ce que je veux dire. Quant à ses compositions, si elles ne brillent pas par leur originalité mélodique ou harmonique, elles possèdent un petit côté heureux et un peu ironique qui les rend différentes de ce qui est le pain quotidien du rock. Elles sont au demeurant parfaitement chantées, avec quelques superbes passages d'ensemble (« Love is coming », qui ressemble de façon frappante à un truc de Red-bone). Pour une fois dans un disque des Love, il n'y a aucun déchet, aucune grossière erreur de parcours. Bien au contraire, des pièces comme « The everlasting first », sur laquelle apparaît (bien, faut-il le préciser ?) Jimi Hendrix, ou cet étonnant « Feel daddy feel good » montrent combien les Love ont de

talent. Le seul reproche que l'on puisse leur faire ici est de ne point avoir d'identité réelle, de manquer de cette personnalité marquée qui leur permettrait de ne pas étaler avec tant d'évidence leurs influences multiples. Mais il est temps, maintenant, pour tous ceux qui entendent parler des Love, de les écouter. « False start », en dépit de son titre, pourrait bien marquer leur vrai départ. On a failli attendre... — PHILIPPE PARINGAUX.

**BLUES**  
**SLIM HARPO**  
BABY SCRATCH MY BACK  
EXCELLO 500.007/30 cm (Barclay)  
**SUNNYLAND SLIM**  
VOGUE SLVLP 512/30 cm  
**NINA SIMONE**  
GIFTED AND BLACK  
VOGUE SLDRK 779/30 cm  
Deux excellents albums de blues à se mettre sous l'aiguille ce mois-ci, des vrais je veux dire. Les disques de Slim Harpo, on ne croule pas dessous en France, et en écoutant celui-là on peut se demander pourquoi. Slim Harpo fait partie de ces grands bluesmen qui n'eurent pas la chance d'être reconnus en dehors d'une petite minorité d'auditeurs noirs. Il était pourtant bien placé (musicalement) pour cela, tant son blues était proche du rock and roll, soutenu par des tempos fortement marqués, des riffs de guitare chaleureux et un jeu d'harmonica dont le moins que l'on puisse dire est qu'il a influencé pas mal de bluesmen blancs (Jagger, Al Wilson). Slim Harpo est mort il y a un an, après avoir connu ce mince prix de consolation qu'est pour les bluesmen authentiques l'enregistrement de quelques-unes de leurs compo-

ANTHOLOGIE DU BLUES  
**SUNNYLAND SLIM**

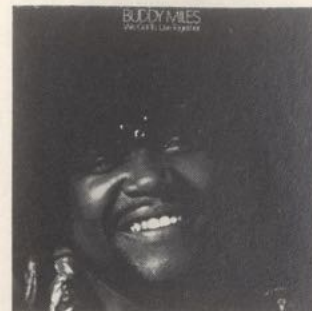


sitions par des groupes « qui vendent », mais sans avoir jamais été apprécié lui-même à sa juste valeur. Sans doute ce disque lui fera-t-il justice, extrait du catalogue Excello, petite marque pour laquelle Harpo enregistrerait depuis 1958 (peut-être faut-il voir là l'une des raisons de sa non-reconnaissance, même pendant le blues boom des dernières années 60). Par ailleurs, détendu, chaleureux, le blues de Slim Harpo est étonnamment moderne. Cela vaut la peine d'être entendu, ne serait-ce que pour connaître un peu mieux le créateur de « I'm a king bee », ce savoureux morceau qui en propulsa d'autres vers la gloire. Sunnyland Slim, lui, est un pianiste-chanteur du Mississippi fixé dès son jeune âge dans la cité du blues, Chicago. Cet enregistrement-ci fait partie d'une anthologie du blues qu'apparemment Vogue est en train de sortir (je dis « apparemment » parce que ceci est le n° 9 et qu'il a donc dû y en avoir huit avant lui ; logique), et est en tout cas l'une des meilleures choses que l'on puisse entendre de Sunnyland. Ceci grâce en grande partie au formidable petit orchestre qui l'accompagne, au sein duquel se trouve un King Curtis de la grande époque, pas le récupérateur de tubes Tamla qu'il est devenu mais un vrai saxophoniste de blues, puissant, lyrique, chaleureux, au swing gros comme une maison. Domage que cela rapporte moins que les suceries. Les autres, Robert Banks (orgue), Leonard Gaskin (basse) et Belton Evans (dms), procurent au piano et à la voix de Sunnyland un background tout à fait relax, juste ce qu'il lui faut pour faire de ce disque une œuvre totalement dénuée de prétention mais aussi parfaite aujourd'hui qu'hier ou que dans vingt ans. Quant au disque de Nina Simone, s'il n'est pas exactement de blues pur, il plonge tout de même ses racines au plus profond de la musique noire et en véhicule toute l'émotion et l'infinie poignance. Ce disque est tout simplement éblouissant, à moins que vous ne trouviez un superlatif plus fort et moins galvaudé. Il est le fruit d'une séance déjà ancienne,

avant que Nina ne signe avec RCA, réalisée pour la marque Roker Rekords. Je ne sais pas si elle a fait beaucoup mieux depuis. Chanteuse au vrai sens du terme, elle interprète ici des ballades classiques (Hart-Rogers, Gershwin, Kern) et les transfigure littéralement par la magie et la force de sa voix profonde, par le feu sombre qu'elle allume à chacune de ses inflexions. Il y a des violons et des mélodies mille fois entendues, mais cela n'a aucune importance : il y a surtout Nina Simone. — PHILIPPE PARINGAUX.

**BUDDY MILES**  
WE GOT TO LIVE TOGETHER. Runaway child. Walking down the highway. Easy greasy. We got to live together. Take it of and put it on me.  
MERCURY 6463 008/30 cm  
Je ne sais plus qui a dit un jour que Buddy Miles était le plus mauvais batteur du monde. Le batteur d'un groupe français, je crois. Il avait tort, à moins que ce ne soit Jimi Hendrix, Mike Bloomfield, John McLaughlin et bien d'autres du même calibre qui se soient trompés. Buddy Miles n'est certes pas un batteur subtil, mais il swingue tellement que cela n'a aucune importance. Tous les tambours de l'Afrique résonnent quand il se met à jouer, boum, tac-a-tac, fouette ses cymbales et cogne ses caisses, stoppe net avant de se lancer dans d'incroyables rentrées-mammouth, moins merveilleuses de trouvailles que celles d'un Ringo Starr, sans doute, mais tellement, tellement efficaces et excitantes. Vous ne diriez pas que votre cœur est un mauvais batteur, n'est-ce pas ? Eh bien, Buddy Miles c'est un cœur gigantesque qui cogne avec une régularité métronomique et apporte la vie. Ce quatrième album enregistré par son groupe est, comme les trois précédents, bourré de feeling et de rythme sauvage, meilleur que le précédent (sur lequel Buddy commettait l'erreur aussi grosse que lui de s'attaquer au « Down by the river » de Neil Young !)

parce que moins prétentieux. Ta-ba-dap... ta-ba-da-ba-ta-ba-dap, we got to live together. On fait la fine bouche, mais au bout de trente secondes de ça, les pieds commencent à remuer. C'est la grosse artillerie qui déboule, le rhythm and blues et ses cuivres claironnants, un peu plus freak out qu'à l'habitude tout de même grâce à ces



solos de guitare à la wah-wah. C'est lourd, chaud et bon, surtout le morceau qui donne son titre à l'album, complètement piqué à Sly, douze minutes totalement excitantes sur fond de gospel et de riffs guitaristiques à la « sex machine », et cette pulsation épaisse de la batterie, enveloppante, envahissante dans la tête. L'orchestre a un joli son profond, et la voix de Buddy Miles des accents colorés. Efficacité d'abord. Buddy ne continue pas l'œuvre de l'Electric Flag, puisqu'il en a gommé toute blancheur, toute sophistication, toute inventivité aussi. L'invention, ici, fait place à l'émotion brute née du rythme. C'est autre chose, qui n'est pas mal non plus. Bien que « Walking down the highway » soit une tentative intéressante de raffinement latin, pas tout à fait convaincante cependant parce qu'éloignée du langage propre au groupe. Tout de suite après, un instrumental judicieusement intitulé « Easy greasy » nous ramène dans l'univers d'un Buddy Miles qui veut tellement en faire qu'il prend même le solo de guitare et trouve, encore, le moyen de swinguer comme une bête ! — PHILIPPE PARINGAUX.

RED NOISE  
SARCELLES - LOCHERES.

Cosmic toilet ditty. Caka slow. Vertebrate twist. Obsession sexuelle n° 1. Galactic sewer song. Obsession sexuelle n° 2. Red Noise live au Café des Sports. Existential import of the screw driver-Eternity twist. Vingt mirror-Mozarts composing on tea-bag and 1/2 cup bra. Red Noise en direct du Buffet de la Gare. A la mémoire du rocker inconnu. Petit précis d'instruction civique. Sarcelles c'est l'avenir.  
FUTURA RECORDS RED 01/30 cm

On peut désormais dégager deux courants très marqués et bien distincts, presque ennemis, dans la pop music française : le premier, le plus ancien, tente vainement depuis des années d'égaliser par la simple reproduction l'art inimitable de la rock music américaine et surtout anglaise, essaie d'assimiler cet esprit du blues et de la country music dont le mélange donna le rock and roll et qui sont pourtant tous deux également étrangers aux Français. L'autre courant, plus neuf, tente, lui, de faire un pas en avant, de dépasser ces limites qu'il sait de toute façon inaccessibles pour des raisons d'incompatibilité d'humeur, tourne ses regards et ses oreilles vers la musique plus intellectualisée, plus définie, de l'avant-garde des deux pays plus haut cités. On pourrait supposer que cette nouvelle génération croit faire du neuf mais que sa démarche est la même que celle des groupes de la première catégorie — l'imitation —, sinon ses options. Cela peut être effectivement vrai, mais il est tout de même certain que l'on a plus de chances de découvrir l'originalité en jouant une musique que l'on comprend parfaitement bien qu'une autre que l'on ne peut pas saisir. Red Noise fait partie des groupes qui tentent d'aller de l'avant, s'éloignent du blues et du rock pour retrouver, à partir d'autres bases, une spontanéité réelle, une vérité qui leur sera un jour propre. Et Red Noise est de très loin celui qui a gravé le disque le plus intéressant à cette heure. Il est vrai qu'il n'y en a pas eu beaucoup jusqu'à présent — Maajun, mais ce fut un échec —, alors on attend la suite, Komin-tern, etc. Puisse-t-elle être de ce niveau ; on pourra

alors parler de pop française et non plus de pop en France. Il est toujours difficile de comparer des genres très opposés, mais il semble évident qu'il est plus sensé, quand on est français, de chercher sa voie au cœur d'influences que l'on est à même de comprendre parce qu'elles font appel à l'intelligence pure — il faut, aussi, être intelligent, bien sûr — et à une culture universelle — mais il faut avoir accès à la culture ; problème du rapport entre l'art et l'origine sociale de l'artiste — plutôt que dans un genre très spécifique à un peuple et dont la principale motivation est un feeling particulier, inaccessible à ceux qui ne sont pas nés avec. Il faut se rendre à l'évidence : si les musiciens français ne joueront jamais comme B.B. King, ils peuvent par contre plus aisément saisir et reproduire — voire dépasser — les jeux de l'esprit proches du surréalisme et certaines techniques musicales propres à des artistes tels que Zappa, Beefheart, John Cage ou les free jazzmen. C'est ce que fait Red Noise sur toute la première face de cet album, son premier, assez habilement construite à la façon d'un collage surréaliste mais finalement beaucoup moins convaincante que la seconde. Red Noise est un groupe intéressant parce qu'il a une façon bien à lui, à la fois pleine de lacunes et d'espoirs, d'aborder la musique en prenant ce qui lui plaît dans tous les genres qui lui plaisent, de ne pas se limiter, de créer sans complaisances, sans facilités ni démagogie vis-à-vis du public qui « achète » ou des gens qui font acheter. Il faut écouter attentivement ce disque pour saisir ce qui fait la moitié de son essentiel : l'humour grinçant et amer, la violence et la dérision qui baignent toute sa première partie. Dérision des textes parodiques, de l'impitoyable charge musicale, violence des mots (comme dans ce petit jeu des questions et des réponses du « Petit précis d'instruction civique », bien enfantin cependant, comme une pierre dans un carreau et fleurant bon tout ce que la France a de plus commun) et des sons, car Red Noise ne manque pas, en cette matière, de l'indispensable sens de la déme-



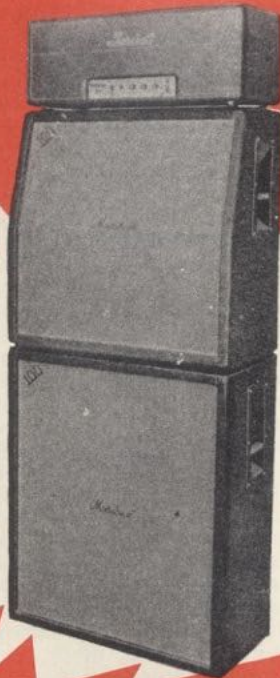
# L'OCCASION c'est MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI - PARIS-9° - 874-78-79

MATERIEL D'OCCASION GARANTI 1 AN PIÈCES ET MAIN-D'ŒUVRE

## ★ voici les affaires du mois ★

occasion  
**AMPLI MARSHALL 100 w.**  
7.000 F.  
à crédit : 2.800 F. comptant



occasion  
**AMPLI VOX SUPREME**  
5.500 F.  
à crédit : 2.200 F. comptant



occasion  
**AMPLI BASS FOUNDATION VOX 50 w.**  
3.400 F.  
à crédit : 1.400 F. comptant



occasion  
**AMPLI VOX AC 30**  
2.200 F.  
à crédit : 660 F. comptant



### TOUS LES ALBUMS DE PARTITIONS (CHANSONS SUR PAPIER MUSIQUE)

QUE VOUS CHERCHEZ, SONT EN VENTE CHEZ MUSIC CENTER.  
50, RUE DE DOUAI, PARIS 9°. TRI 78.79.

Commandez-les en nous envoyant un MANDAT, ou contre remboursement (le contre remboursement est DIX Francs plus cher).

Album des FREE : All right now + 10 titres : 25 F  
Album des CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL : COSMO'S FACTORY : 25 F  
Album de LED ZEPPELIN 1 : 35 F / Album de LED ZEPPELIN 2 : 35 F  
Album de JOHN B. SEBASTIAN : 34 titres : 45 F  
Album des BEACH BOYS N° 1 : 25 F / BEACH BOYS N° 2 : 20 F  
Album des MAMAS & PAPAS : 18 titres : 35 F  
Album de STEVIE WONDER : 6 titres : 20 F  
Album de Rhythm & Blues N° 1 : 20 F / N° 2 : 20 F  
Album de TOM JONES : I can't stop loving you : 20 F  
Album de TOM JONES : Delilah + 6 titres : 20 F  
Album de CLIFF RICHARD : Congratulations : 20 F  
Albums de ELVIS PRESLEY N° 1, N° 2, N° 3 : 20 F  
Album de BARBRA STEISAND : 8 titres : 20 F

Album DELTA BLUES GUITAR (véritable blues noir) : 45 F  
Album de TIM HARDIN : 29 titres : 45 F / TIM HARDIN : 10 titres : 20 F  
Album de JETHRO TULL : Stand up : 20 F / JETHRO TULL : Benefit : 25 F  
Album des MOODY BLUES : Night in white satin : 25 F  
Album des WHO : my generation : 20 F / TOMMY : 50 F  
Album des PINK FLOYD : 20 F / TYRANNOSAURUS REX : 20 F  
Album de Joni Mitchell : LADIES OF THE CANYON : 30 F  
Album des TRAFFIC : Mr Fantasy : 25 F / STEVIE WINWOOD ALBUM : 21 titres : 35 F  
Album de JOE COCKER : 14 titres : 25 F  
Album des CREAM : Goodbye : 20 F / Disreali : 20 F / Wheels of fire : 20 F  
Album des BLIND FAITH : 20 F / JACK BRUCE (EX: CREAM) : 20 F  
Album de GEORGE HARRISON : All things must pass : 60 F

Album de PAUL McCARTNEY : 30 F / LET IT BE : 20 F  
Album ABBEY ROAD : 30 F / BEATLES 66 67 68 69 : 30 F chaque  
Albums de DYLAN : John Wesley / Blonde on blonde / Nashville / Self portrait : 35 F chaque  
Album de JIMI HENDRIX : Are you exp/Bold as love/Electric : 20 F chaque  
Album de JOAN BAEZ : 14 titres : 30 F / 66 titres : 45 F  
Album de DONOVAN : Hurdy man : 20 F / A gift from a flower : 30 F  
From sunshine superman to melow yellow : 30 F / OPEN ROAD : 25 F  
Album de BB KING : 29 titres : 40 F / SOFT MACHINE : 30 F  
Album de SIMON & GARFUNKEL : Sound of silence : 20 F / Bridge over troubled water : 30 F  
Bookends : 30 F  
Album des TEN YEARS AFTER : Cricklewood green : 25 F  
Album de RAY CHARLES : 24 titres : 25 F

Album contenant des titres de LED ZEPPELIN, MAYALL, BO DIDDLEY : 20 F  
Album de SAM & DAVE : 20 F / YARBIRDS : 20 F / ANIMALS : 20 F / ARCHIES : 25 F  
Album de HAIR : 30 F / Album des CREEDENCE CLEARWATER : Willy & Poor Boys : 30 F  
Album de JOHN MAYALL : Turning point : 20 F / ALEXIS KORNER : 20 F  
Album contenant des titres de CREAM/FLEETWOOD/MAYALL/CHICKEN SHACK : 25 F  
Album des BEE GEES : Holiday / Butterfly/Odessa/Idea/Cucumber Castles : 20 F chaque  
Album de ROBIN GIBB : One million years : 20 F  
Album des SHADOWS : 20 F / LEONARD COHEN : 20 titres : 30 F  
Album des ROLLING STONES : Beggars banquet/Let it bleed/The past darkly : 25 F chaque  
Tous les autres albums des Stones : 20 F chaque

sure. Deux faces inégales, très différentes, la première collage adroit mais artificiel d'une multitude d'influences (Zappa des anciennes Mothers, Syd Barrett, Ayler, etc.) peut-être un peu trop littéralement exprimées, la seconde interminable vertige sonore, beaucoup plus passionnante parce qu'elle fait appel aux ressources vraies et au cœur des musiciens plutôt qu'à leur culture. On sent là, tout à coup, le désir en même temps qu'un réel plaisir de faire éclater la musique et d'en faire une fête, de la faire jaillir dans tous les sens, s'enfuir par toutes les déchirures, explorer tous les horizons. Tout en marquant, afin de conserver à cette liberté un support solide, un beat qui fait penser à celui de Nick Mason. Il y a dans les dix-huit minutes délirantes de « Sarcelles » un réel sens de la musique et de la beauté, d'une beauté fracassée, violente, dramatique et joyeuse, le vrai visage d'un groupe qui n'a pas besoin pour convaincre de se livrer au petit jeu des références ou des hommages. Parcouru par les stridences d'une guitare sursaturée (Patrick Vian) dont la sonorité n'est pas sans rappeler celle du « Sister Ray » du Velvet, et les cris de la flûte ou du saxophone (Jean-Claude Cenci), un climat s'établit, riche, palpable, lancinant et divers à la fois. La musique de Red Noise, en cette circonstance précise, prend une dimension à laquelle peuvent seuls prétendre ceux qui possèdent le pouvoir de communiquer. C'est pour cette raison que, j'en suis persuadé, elle ne rebuttera aucun de ceux qui auront la curiosité de l'écouter; elle les touchera et ils l'accepteront. Une face de jeunes musiciens essayant à tout prix de prouver qu'ils sont d'avant-garde, une seconde face des mêmes musiciens qui font de l'excellente musique sans vouloir prouver quoi que ce soit. C'est le disque de Red Noise. — PHILIPPE PARINGAUX.

CAPTAIN BEEFHEART AND HIS MAGIC BAND  
LICK MY DECALS OFF, BABY. Lick my decals off,



baby. Doctor Dark. I love you, you big dummy. Peon. Bellerin'plain. Woe-is-uh-me-bop. Japan in a dish-pan. I wanna find a woman that'll hold my big toe till I have to go. Petrified Forest. One red rose that I mean. The buggy boogie woogie. The Smithsonian Institute blues. Space-age couple. The clouds are full of wine (not whiskey or rye). Flash Gordon's ape. PATHÉ 2C 062 92.092/30 cm (Straight)

Malgré les difficultés, l'insuccès commercial de ses disques, Captain Beefheart approfondit sa tentative d'une musique pop autre, et qui, avec cet album, tend à s'imposer dans sa démesure et son délire: première destruction des mots qui l'apparente à Tristan Tzara et au dadaïsme, puis brisure des barrières rythmiques du blues, broyant et arrachant la mesure pour la porter vers une logique supérieure. Il fait subir aux sons la même révolution que celle qu'il opère dans les mots (absurde et non-sens). Quatre éléments forment la trame de son action musicale: la voix forcée et épaisse qu'il veut différente de celle des bluesmen traditionnels, le travail sur les mots, la destruction des accords et l'insertion du cri (guitare et saxophone, hérités de l'esthétique free (Coleman). C'est-à-dire que, loin d'illustrer platelement le blues, il essaie de redéfinir son apport en fonction de sa propre esthétique musicale. Une sorte de concordance s'établit entre ces différentes composantes. Cet album est peut-être le plus réussi, parce que tout s'articule rigoureusement sur un rythme cisailé, sans qu'aucun des éléments soit privilégié. Les instruments ne sont plus en retrait comme dans « Trout Mask Replica », mais la voix est au centre même des sons broyés.

## UNE NOUVELLE EXCLUSIVITÉ SEIMATONE

Après les amplis :

VOX (England)  
GIBSON (U.S.A.)  
FENDER (U.S.A.)  
KUSTOM (U.S.A.)

Voici les fabuleux

## SOUND CITY

Nouvelle série « MARK 4 ». Puissance accrue.  
nouveaux sons « SAUVAGES ».

Ils sont utilisés par les meilleurs groupes  
« POP » internationaux (Family - Rare - Bird - Status Quo, etc...)

Donc une seule adresse :

**SEIMATONE**  
Grossiste - Importateur Direct

17, rue Froment  
75 - PARIS - 11°  
Tél. : 700.89.63





**TOM JONES**

à l'Olympia le 9 mars

*Son dernier succès*

**SHE'S A LADY • MY WAY**

hit parade 13.113

**DECCA**

**PARIS EST MUSIC**



Un coin du rayon «ORGUES»

## le Super-Marché de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000m<sup>2</sup> d'exposition



Un seul but, toujours mieux vous servir:

- Un choix toujours plus important.
- Une équipe de spécialistes soucieux de vous conseiller.
- Un service après-vente rapide et efficace.
- Des ateliers de réparations dans toutes les spécialités.
- Une assurance gratuite "Tous Risques" pour professionnels.

Tous les jours ouvrables de 9 h 30 à 12 h 30  
et de 13 h 30 à 19 h 30 y compris le mois d'Août

NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

**26, rue Robespierre - MONTREUIL**

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

Breaks inhabituels de la batterie et brisures forment les éléments sonores. Deux propositions entièrement neuves et qui essaient de libérer le son pop de son conformisme en brisant toutes les barrières, tous les codes qui l'enferment dans la recherche de l'« efficacité » rythmique. — PAUL ALESSANDRINI.

**CANNED HEAT & JOHN LEE HOOKER**  
Messin' with the Hook. The feelin' is gone. Send me your pillow. Sittin' here thinkin'. Meet me in the bottom. Alimonia blues. Drifter. You talk too much. Burning hell. Bottle up and go. The world today. I got my eyes on you. Whiskey and wimmen. Just you and me. Let's make it. Peavine. Boogie chillen n° 2. LIBERTY LST 35.002/1/22. 2 x 30 cm

C'est un vieux rêve des Canned Heat que de rendre à ceux à qui ils doivent tant, c'est-à-dire les bluesmen noirs qui les ont influencés, de leur rendre un jour la monnaie de leur pièce. Le boogie les a rendus célèbres, mais ils n'ont jamais oublié, comme l'ont fait tant d'autres, que ce boogie ils avaient commencé par l'apprendre, par le reproduire note pour note en écoutant des nuits entières des vieux disques tellement usés qu'on pouvait voir au travers. Parmi ces disques, beaucoup enregistrés par John Lee Hooker, l'homme du Mississippi, l'homme qui enregistra en 1948 ce fameux « Boogie chillen » dont les harmonies allaient tant servir aux Canned Heat quand ils reprurent le morceau note pour note pour en faire leur non moins fameux « Re-fried boogie ». Les Canned Heat jouaient le blues bien avant que les groupes anglais ne remettent, artificiellement pour la plupart, ce genre à la mode; eux ont cette musique dans la peau depuis toujours, et c'est tout simplement pourquoi ils le jouent mieux qu'aucun autre groupe blanc. Ils vont même jusqu'à en mourir, parfois... La marque de disques de John Lee, Bluesway, a donné sa permission et l'homme est arrivé, de sa

lourde démarche de vieux paysan, dans le studio. Ils n'ont pas tout de suite joué ensemble: les Canned Heat ont d'abord installé leur maître sur une estrade et l'ont enregistré, lui tout seul, avec infiniment d'amour et de respect. Presque tout un disque de ce double-album est en effet consacré à Hooker, seul avec sa vieille guitare à la sonorité grave, accompagné par les battements de son pied sur les planches. Les Canned Heat, lors de leur dernier passage à Paris, parlaient avec émerveillement de cette séance et en racontaient tous les détails. Ils avaient raison: on a rarement entendu John Lee Hooker en pareille forme. Son blues est incroyablement expressif, râpeux, sa voix sourde et éraillée, son jeu de guitare monolithique, pesante pulsation, obsession rythmique traversée de temps à autre par quelque note vibrante et profonde, long frisson électrique. Blues plongé en pleine terre, rude et simple, gorgé de vie et de whisky, blues qui va pesamment son chemin sans se soucier de la logique des accords ou des subtilités harmoniques, chargé d'une incroyable intensité dramatique. Un disque entier, et déjà exceptionnel. D'autant plus que sur quelques morceaux apparaît un pianiste dont la discrétion respectueuse ne parvient pas à masquer qu'il a vraiment tout compris de l'art de John Lee Hooker, du blues en général. Il s'appelle Alan Wilson. Il fait, le temps d'un autre morceau, la même démonstration à la guitare, se pliant à la technique si particulière de Hooker avec une intelligence confondante, et puis il passe à l'harmonica. « Il est le plus grand harmoniste du monde », a dit John Lee après la séance. Il avait



raison, sans aucun doute. Al Wilson, on en a sur cet album une preuve de plus, était le meilleur de tous les bluesmen blancs, et de très loin, qu'il chante, joue de la guitare ou de l'harmonica. Le morceau qu'il interprète sur ce dernier instrument et chanta seul dans le petit matin de Bath restera, pour tous ceux qui étaient là, transis de froid, l'un des plus émouvants souvenirs musicaux de leur vie. Son entente avec Hooker sur « Drifter », « You talk too much » et « Burnin' hell » montre clairement que le blues — le blues tout court, sans distinctions de couleurs — a perdu avec lui autant qu'il avait perdu à la mort d'un Sonny Boy. « You know, dit John Lee entre deux prises, I dig this kid's harmonica. He can follow, me... I don't know how, but he sure can follow me. I can't lose him! » La presque totalité du second album est encore consacrée à John Lee Hooker, bien sûr, accompagné cette fois par les Canned Heat. Moins Bob Hite, qui est assez lucide pour avoir compris qu'il ne pouvait espérer rivaliser sur le plan vocal avec Hooker, pas plus qu'avec Alan Wilson à l'harmonica. Il s'est contenté d'avoir l'idée de cet album et de le réaliser. Merci à lui. Ce second disque, donc, est lui aussi une totale réussite. Jamais depuis les séances au Café-A-Go-Go, avec Muddy Waters et Otis Spann, John Lee Hooker n'avait été soutenu, poussé, compris par un orchestre d'une telle qualité. Tous, Henri Vestine — pour une fois concis, lui qui, avec le groupe, n'hésite pas à se lancer sur scène dans des solos d'une demi-heure, possédé, oublieux de tout — Alan Wilson, Antonio de la Barra (bs) et Fito de la Parra (dms), se plient à ces formes imposées par leur leader du moment parce qu'il n'en connaît pas d'autres — et c'est mieux comme ça —, jouent pour lui, corps et âme. Le moment le plus fascinant de cet album est sans doute « Peavine », illuminé par une entente incroyable des guitares de Hooker et de Wilson et une splendide partie de batterie de Fito. Ils swinguent comme un seul homme et terminent par un long « Boogie Chillen » de douze minutes traversé par un de ces solos

dont Henri Vestine a le secret et qui laisse à quinze kilomètres en arrière 98 % des guitaristes blancs qui croient jouer le blues. Peu importe. Marqué par la personnalité de John Lee Hooker et par celle d'Alan Wilson, ce disque doit absolument être écouté par tous ceux qui croient encore que les... (remplissez les pointillés à votre gré) jouent du blues. Les autres ne s'y tromperont pas. — PHILIPPE PARINGAUX.

**QUICKSILVER**  
WHAT ABOUT ME. What about me. Local color. Baby baby. Won't kill me. Long haired lady. Subway. Spindrift. Good old rock and roll. All in my mind. Call on me.  
**CAPITOL SMAS-630/30 cm** (Import Pathé). Des bruits inquiétants nous parvenaient de Californie, à propos de Quicksilver. Tant et si bien qu'à un certain moment, on pensa bien que c'en était fini de

## CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon  
PARIS-1<sup>er</sup>  
(Face à l'Olympia)  
Tél. : 742-93-57

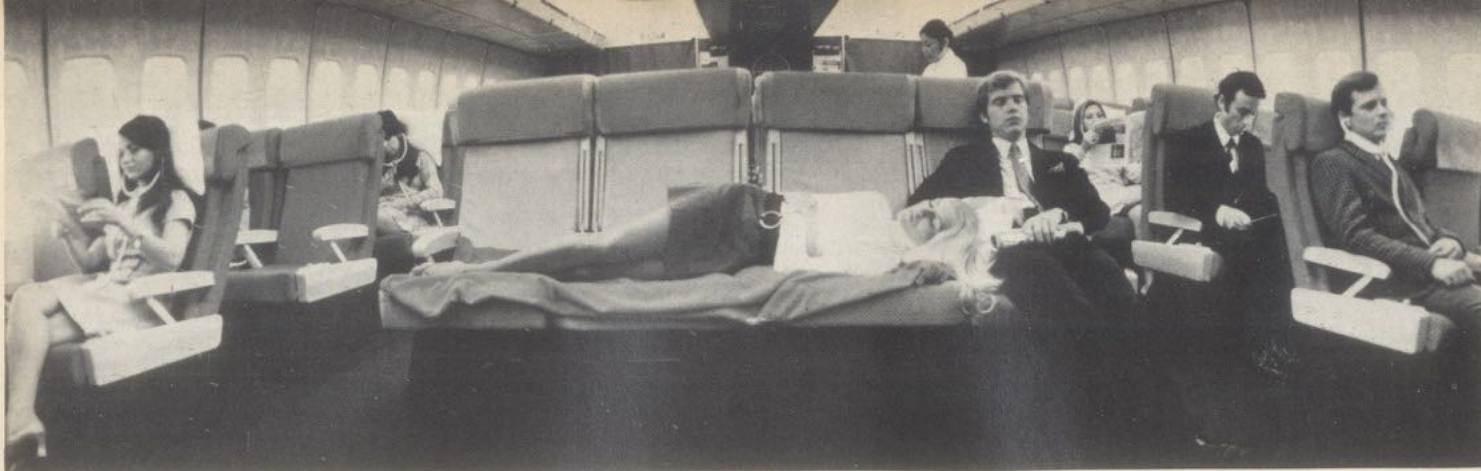
INSTRUMENTS  
TOUTES MARQUES :

Guitares  
Amplis  
Batteries  
Orgues  
Sonos  
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion

(LOCATION  
SUR RÉFÉRENCES)





# Nouvelle déclaration des droits du voyageur aérien. Et de son épouse.

Tout finit par s'arranger. Au début, un billet d'avion vous donnait tout juste le droit d'être transporté d'un point à un autre. Depuis, beaucoup d'air a passé sous les ailes. Depuis, Pan Am a tour à tour servi le premier repas chaud en vol, réalisé la première liaison transatlantique régulière en jet 707, fait voler les premiers 747. Ne vous étonnez donc pas que ce soit Pan Am encore qui lance cette nouvelle charte des droits du voyageur aérien. Qu'il soit célibataire ou marié. Pour le prix d'un simple billet.

43 années de service ont fait de Pan Am la compagnie aérienne la plus expérimentée du monde. Celle qui a toujours fait — et continue à faire — le plus pour ses passagers.

1

En vol : le plus varié des programmes de variétés. En plus des programmes musicaux habituels, Pan Am vous propose un ensemble exclusif de distractions : musique Pop spécialement enregistrée par Radio-Géronimo et deux grands films\*. Pour vous endormir : une sélection de musique douce. Pour l'écouter : de nouveaux écouteurs merveilleusement souples et légers.

2

**Les meilleurs lits du monde.** En prenant votre billet vous pouvez demander qu'on vous réserve gracieusement et sur le champ (si vous le désirez) une chambre d'hôtel à chacune de vos étapes, une voiture, et les correspondances avec les autres compagnies.

3

**Avec votre billet, la clé de votre résidence aux États-Unis ! ... ou ailleurs !** Car Pan Am est en mesure de vous mettre en rapport avec une bourse centrale d'échange de résidences (vous économiserez de l'argent et vivrez chez vous à l'étranger).

4

**Bonnes affaires pour hommes d'affaires.** Pan Am vous aide à trouver des débouchés nouveaux ou de nouveaux fournisseurs. Demandez à Pan Am la brochure gratuite "Marketing Mondial Horizons" ou téléphonez directement à Paris : Tél. 256.77.00.

5

**Le premier compartiment tout confort. Pour bagages.** A l'intérieur des conteneurs du Pan Am 747, vos bagages voyagent désormais en petits compartiments séparés, bien à l'abri des chocs et des empilages ! (encore une exclusivité Pan Am).

6

**En voyage, même si vous ne connaissez pas votre adresse, Pan Am vous en donne une.** Pour votre courrier, une seule adresse, toujours la même, de ville en ville : le bureau Pan Am (il y a plus de 230 bureaux Pan Am dans le monde : de quoi encourager vos amis à vous écrire).

**Pan Am,  
la compagnie aérienne  
la plus expérimentée  
du monde.**



Paris : tél. 225.92.00 - Nice : tél. 88.99.11 - Lyon : tél. 42.62.02.

(\*) Léger supplément exigé par les règlements IATA.

ce groupe, l'un des plus fascinants que la pop music connaisse. Nicky Hopkins s'en alla, puis John Cippolina, l'un des membres fondateurs du groupe, partait à son tour, peu après la sortie du disque précédant celui-ci (« Just for love », qui déçut les fans de Quicksilver, habitués à un travail autrement soigné). C'est que le groupe n'est pas simple, et les musiciens qui en font partie sont célèbres pour leur inconstance, voire leur légèreté, célèbres aussi pour leur détachement vis-à-vis de tout ce qui est extérieur ou étranger au fait de jouer sur les scènes californiennes avec leurs amis du Dead ou de l'Airplane. Si le disque les intéresse, ils le mèneront à bon port. Si quelque chose survient et les distrait, ils laisseront tout, remettront séance ou mixage à une date ultérieure. Ce qui arriva à « Just for love », victime du soleil hawaïen. « What about me » est le meilleur disque de Quicksilver, après « Just for love » sans doute le moins bon. C'est sans doute la dernière occasion pour nous d'entendre Nicky Hopkins et Cippolina jouer avec les autres Quicksilver (Gary Duncan, Greg Elmore, David Freiberg et Dino Valenti) auxquels se sont joints, pour la circonstance, ou provisoirement, quelques cuivres judicieusement utilisés (« Subway » et « Call on me »), ainsi que l'excellent Mark Naftalin qui prend (?) ainsi la place abandonnée par Nicky Hopkins. La musique reste dans la tradition de « Shady Grove », mais elle s'est épurée, durcie, elle a retrouvé un beat oublié depuis « Happy Trails », tout en conservant cette merveilleuse beauté mélodique qui a toujours été la marque du groupe. Hopkins, « Spindrift » en est le témoin, lui aura apporté une sophis-

tication toute anglaise, mais si la musique de Quicksilver recommence à swinguer, c'est dû aujourd'hui à l'apport de rythmes afro-cubains (« All in my mind »). Comme les Buffalo Springfield, Quicksilver recherche cependant moins un gimmick en vogue qu'un véritable apport musical ; il ne sera jamais possible de dire qu'il s'agit là d'une copie. Ce serait la pire injure à faire à Quicksilver. Ecoutez « What about me ».

— JACQUES CHABIRON.

**JACK BRUCE**  
**THINGS WE LIKE.** Over the cliff. Statues. Sam enchanted Dick. Born to be blue. Hokhh blues. Ballad for Arthur. Things we like. POLYDOR 2.343 033/30 cm Enregistrement qui date de 1968 : rencontre jazzistique entre quatre des plus importants musiciens qui s'illustrèrent dans la pop music et qui sont de purs produits d'une tradition jazz. Dick Heckstall Smith et John Hiseman avec Colosseum, John Mac Laughlin, le guitariste présent dans toutes les expériences nouvelles (avec Miles Davis, Tony Williams, Surman) et Jack Bruce à la basse acoustique qui donne le ton à l'album. Excellents techniciens, ils s'illustrèrent dans un jazz moderniste que transforme parfois la guitare électrique. La basse de Bruce est mise en valeur, constante liaison entre les motifs musicaux, jouée à l'archet ou simplement caressée. On peut parler ici d'intelligence musicale, de cohésion entre ces quatre musiciens réunis pour revenir aux sources de leur musique : le jazz. Pas d'outrance, avec seulement les dissonances des saxophones soprano et ténor, joués en même temps. Une grande souplesse, une facilité, font ce que l'on a coutume d'appeler un « bon » disque de jazz. Le free jazz ne les a jamais atteints ; ils pratiquent un jeu néo-bop, qui surprendra les amateurs de pop music. Une richesse musicale que le besoin d'efficacité de la pop les oblige souvent à contenir et qu'ils peuvent satisfaire ici dans l'improvisation jazz.

— PAUL ALESSANDRINI.



**B.B. KING**  
**INDIANOLA MISSISSIPPI SEEDS.** Nobody loves me but my mother. You're still my woman. Ask me no questions. Until I'm dead and cold. King's special. Ain't gonna worry my life anymore. Chains and things. Go underground. Hummingbird. PATHE MARCONI 2C 062 91.805/30 cm B.B. King, on peut en être persuadé, aura été complètement oublié dans le classement des guitaristes de Questions 71. C'est bien dommage — pour ceux qui ne l'ont pas cité, pas pour lui : il s'en fout —, car cela tendrait à prouver que beaucoup de gens, énormément de gens en France, n'écoutent pas ses disques et que, s'ils connaissent par ouïe-dire le nom de B.B., le considèrent comme une espèce de fossile qui eut son heure de gloire et que Clapton et consorts citent par gentillesse parmi leurs influences. Ce n'est pas exactement cela : B.B. King reste, aujourd'hui comme hier, le plus grand guitariste de blues vivant. Chaque sillon de ses nombreux albums en apporte la preuve. Celui-ci comme les autres, troisième jalon d'une aventure que l'on

peut appeler « rock » faute de mieux, suite logique de deux superbes disques intitulés « Alive and Well » et « Completely Well ». B.B. King, avec ces albums, sort de sa routine superbe pour confronter son jeu au son de l'époque. Il y réussit parfaitement, même si les éternels puristes ne commencèrent par voir là qu'une compromission honteuse avant de réviser un peu leur jugement. Ceux-là, au moins, sont sans surprises... B.B. King grava même un « tube », « The thrill is gone », qui grimpa très haut dans les hit parades, frayant son chemin parmi les sucreries de Tamla. Où allait-on si, désormais, tout le monde connaissait le King ? L'homme n'a pourtant rien renié de son art passé, il l'a simplement modernisé et rendu ainsi, sans la moindre compromission, accessible à la majorité des amateurs de pop music. Après tout, ces derniers l'avaient suffisamment entendu comme cela, par « génies » interposés, pour qu'il ait droit, lui aussi, de profiter d'un style dont il est le vrai créateur. Les deux albums précédents et celui-ci montrèrent donc un B.B. King plongeant dans son temps, ceci étant particulièrement vérifiable dans le jeu de sa section rythmique au tempo solidement binaire, dans l'emploi d'un piano souvent électrique (Al Kooper, une fois, sacrilège !) et parfois même de violons (re-sacrilège), dans l'élaboration d'un blues extraordinairement séduisant, fluide, étiré à l'extrême en de longs passages uniquement rythmiques jouant sur des climats mouvants. On aurait tort de croire que B.B.

**DISC 2000**

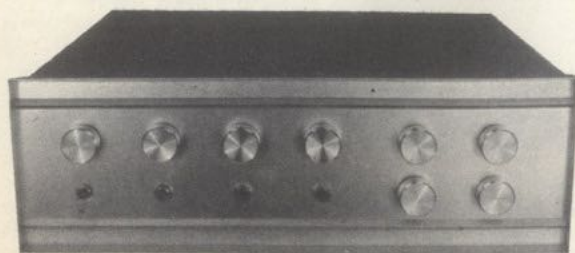
IMPORTATIONS U.S.A. ANGLETERRE  
POP MUSIC  
JAZZ BLUES  
FOLK

6 rue de Brest RENNES (35) (centre commercial)



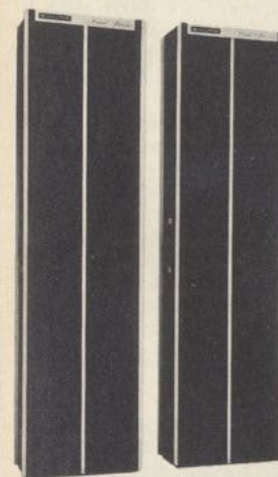
## A.M.E.A.

matériel de sonorisation.



- Tête d'ampli sono : transistors siliciums
- 100 watts réels - 4 entrées - 3 correcteurs, aigus, basses, médiums, réglage anti-Larsen - entrée basse impédance, sortie 4 ohms. Prix : 880 F.
- Tête sono bicanal 200 watts réels : 1.250 F.
- Sono complète 100 watts 2 colonnes : 1.900 F.
- Sono complète 200 watts 4 colonnes : 3.400 F.

INSTALLATION - LOCATION  
Tél. 964.93.69  
A.M.E.A., 7, rue de la Pointe-Raquet  
95-SOISY-SOUS-MONTMORENCY



### LES PLUS GRANDS L'UTILISENT

- \* Sergio Mendes
- \* The fifth dimension
- The Association
- The Rascals etc...

### POURQUOI PAS VOUS ?

### VOCAL-MASTER

SHURE

le système de sonorisation qu'ont adopté les plus grandes salles et scènes du monde



POUR LA FRANCE



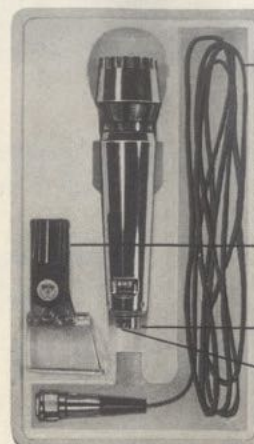
Prix et qualité sans concurrence  
Documentation sur demande

**CINECO**

72, CHAMPS ÉLYSÉES, PARIS 8° - TÉLÉPHONE BAL. 11.94

IL Y A LE NOUVEAU...

**AKG**



cable  
8 mm

support

haute  
impédance

basse  
impédance

IL  
Y  
A  
TOUT  
DANS  
CE  
COFFRET

le nouveau conditionnement des micro. AKG permet : - une économie de 80 F  
- une économie de temps...  
et il offre des matériels parfaitement adaptés



D 190 C  
Coffret complet  
PRIX : 355 F

2  
modèles  
AKG  
2  
succès



D 1000 C  
Coffret complet  
PRIX : 597 F



C 451

POUR LES MUSICIENS AKG OFFRE LA QUALITÉ DU  
STATIQUE POUR LE PRIX D'UN DYNAMIQUE

Désormais 2 grandes marques de la sonorisation **FREEVOX** et **mi** présentent leurs consoles avec des entrées micro spécialement prévues pour le micro statique d'AKG

DOCUMENTATION COMPLÈTE SUR DEMANDE

NOM .....

ADRESSE .....

**Réditec**



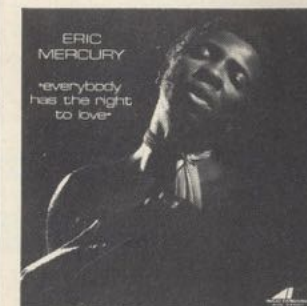
94 à 100, RUE JEANNE HORNET - 93-BAGNOLET/TÉL. 858 67 03



King se force à jouer de cette manière : « Indianola Mississippi Seeds » est un disque heureux et nullement inférieur à ceux du « bon vieux temps ». Il suffit d'écouter la version de « Ain't gonna worry my life anymore » qui figure ici pour comprendre, si l'on connaît les autres, la beauté et la fraîcheur extraordinaires que retrouve comme par miracle ce vieux cheval de bataille. Tout cet album est coloré en demi-teintes, pesant de swing, illuminé par les solos coulés et chaleureux du leader et le merveilleux alliage sonore de la guitare et du piano électrique. Et puis le King chante une ballade de Leon Russell (« Hummingbird ») qui n'est pas un blues, et l'on entend, dans « Go underground », la guitare rythmique jouer de la pédale wah-wah. Peut-être B.B. King en jouera-t-il lui-même dans son prochain album ? J'en connais à qui cette dernière abomination porterait un coup fatal. Ça serait chouette. — PHILIPPE PARINGAUX.

ERIC MERCURY  
EVERYBODY HAS THE  
RIGHT TO LOVE  
AVCO EMBASSY AVE  
33.001/30 cm  
WEIGHT  
THE NIGHT THE PIG GOT  
LOOSE  
AVCO EMBASSY AVE  
33.010/30 cm  
DELLA REESE  
BLACK IS BEAUTIFUL  
AVCO EMBASSY AVE  
33.004/30 cm  
JOHNNY WINTER, LIGHT-  
NING HOPKINS, CALVIN  
JOHNSON, T. BONE WAL-  
KER, BILLY BISER, CLIF-  
TON CHENIER  
SOUL IN THE BEGINNING  
AVCO EMBASSY AVE  
33.006/30 cm

Quatre bons disques pour une nouvelle marque qui attaque sur deux fronts : blues et pop. Le blues prédomine, d'ailleurs, car si on considère Eric Mercury comme un nouveau et très grand chanteur de soul, il est bien certain que le blues, il l'a jusqu'au plus profond de lui-même. Mercury, c'est une découverte de David Clayton Thomas, et je n'hésite pas un instant à dire que je préfère la découverte au découvreur. « Everybody has the right to love » est un disque absolument magistral, quelque chose que l'on n'a pas entendu depuis fort longtemps. Puissance, fougue, très belle voix, tel est Eric Mercury dont on avait bien besoin pour régénérer le rhythm'n'blues. Mérite plus qu'un détour. Weight, groupe pop, mérite une oreille. C'est une musique assez heavy, mais le bruit ne prend jamais le pas sur la musicalité ou le travail. Ils essaient de créer des atmosphères ; tout cela manque quelque peu de rigueur mais ce sont parfois ces défauts qui rendent un groupe attachant. Della Reese est une chanteuse noire dotée elle aussi d'une voix intéressante. Quelques bons moments dans un disque mal enregistré, avec des cuivres souvent trop lourds. Quant au dernier disque, il est extraordinaire. Hopkins à la guitare électrique ; il y a des notes qui jaillissent n'importe quand, de partout, on l'entend apprendre leur métier à ses accompagnateurs incapables de l'accompagner correctement, parce qu'il change d'idée (sans prévenir). Billy Biser, c'est un harmoniste qui se lance ici dans un très long morceau super-swingant, et Clifton Chénier est le roi de l'accordéon-blues, rien à voir avec ce que vous connaissez. Les deux morceaux de Calvin Johnson accompagnés par Johnny Winter



Spéciale Dernière .....  
45 tours Simple .....  
Extrait de son 30 cm ..  
YOUR SONG .



Des AMIS et AMIES

vous attendent,  
toutes régions pour correspondance,  
sorties, vacances, etc...

Joindre 3 timbres à

**JOIE DE VIVRE**

B. P. 201-08 à Paris-8°

**GOLF - DROUOT**

2, rue Drouot, Paris-9°

Rock & Folk offre une  
entrée gratuite

Valable un vendredi de mars 71 en soirée  
sur présentation de ce bon

Tous les vendredis, le célèbre tremplin  
des orchestres français et étrangers.



Melody  
Maker

# POP 30

Melody  
Maker

## SINGLES

- 1 (1) MY SWEET LORD ..... George Harrison, Apple
- 2 (2) THE PUSHBIKE SONG ..... Mixtures, Polydor
- 3 (11) STONED LOVE ..... Supremes, Tamla Motown
- 4 (14) RESURRECTION SHUFFLE ..... Ashton, Gardner and Dyke, Capitol
- 5 (8) AMAZING GRACE ..... Judy Collins, Elektra
- 6 (6) APEMAN ..... Kinks, Pye
- 7 (3) GRANDAD ..... Clive Dunn, Columbia
- 8 (7) I'LL BE THERE ..... Jackson 5, Tamla Motown
- 9 (4) RIDE A WHITE SWAN ..... T. Rex, Fly
- 10 (9) BLACK SKIN BLUE EYED BOYS ..... Equals, President
- 11 (15) CANDIDA ..... Dawn, Bell
- 12 (20) YOUR SONG ..... Elton John, DJM
- 13 (19) NO MATTER WHAT ..... Badfinger, Apple
- 14 (12) YOU DON'T HAVE TO SAY YOU LOVE ME ..... Elvis Presley, RCA
- 15 (13) YOU'RE READY NOW ..... Frankie Valli, Philips
- 16 (23) SHE'S A LADY ..... Tom Jones, Decca
- 17 (5) WHEN I'M DEAD AND GONE ..... McGuinness Flint, Capitol
- 18 (10) BLAME IT ON THE PONY EXPRESS ..... Johnny Johnson, Bell
- 19 (18) CRACKLIN' ROSE ..... Neil Diamond, UNI
- 20 (17) I HEAR YOU KNOCKING ..... Dave Edmunds, MAM
- 21 (16) IT'S ONLY MAKE BELIEVE ..... Glen Campbell, Capitol
- 22 (24) IT'S THE SAME OLD SONG ..... Weathermen, B&C
- 23 (25) WE'VE ONLY JUST BEGUN ..... Carpenters, A&M
- 24 (30) LAS VEGAS ..... Tony Christie, MCA
- 25 (22) HOME LOVIN' MAN ..... Andy Williams, CBS
- 26 (—) COME ROUND HERE, I'M THE ONE YOU NEED ..... Smokey Robinson and the Miracles, Tamla Motown
- 27 (21) NOTHING RHYMED ..... Gilbert O'Sullivan, MAM
- 28 (26) MAN FROM NAZARETH ..... John Paul Joans, RAK
- 29 (—) IT'S IMPOSSIBLE ..... Perry Como, RCA
- 30 (28) HEAVY MAKES YOU HAPPY ..... Bobby Bloom, Polydor

The MELODY MAKER chart service is used by the Daily Mirror, Daily Telegraph, The Sun, The People, News of the World, scores of provincial newspapers, and Radio Monte Carlo (205 metres)

## PUBLISHERS

1 Apple; 2 Carlin; 3 Jobete/Carlin; 4 Edwards/Coletta; 5 Harmony; 6 Carlin; 7 In Music/Dolwyn Music; 8 Jobete/Carlin; 9 Essex International; 10 Grant/Kassner; 11 Carlin; 12 DJM; 13 Apple; 14 Feldman; 15 KPM; 16 MAM; 17 Feldman; 18 Mustard; 19 KPM; 20 F. D. & H.; 21 F. D. & H.; 22 Jobete/Carlin; 23 Rondor; 24 In Tune; 25 Schroeder/Mustard; 26 Jobete/Carlin; 27 MAM/April; 28 Feldman; 29 Sunbury; 30 United Artists.

## AMERICA'S TOP 10

- 1 (3) ROSE GARDEN ..... Lyn Anderson, Columbia
- 2 (2) KNOCK THREE TIMES ..... Dawn, Bell
- 3 (1) LONELY DAYS ..... Bee Gees, Atco
- 4 (4) GROOVE ME ..... King Floyd, Chimneyville
- 5 (5) IF I WERE YOUR WOMAN ..... Gladys Knight and the Pips, Soul
- 6 (12) I HEAR YOU KNOCKING ..... Dave Edmunds, MAM
- 7 (16) ONE BAD APPLE ..... Osmonds, MGM
- 8 (7) STONEY END ..... Barbra Streisand, Columbia
- 9 (11) REMEMBER ME ..... Diana Ross, Motown
- 10 (9) YOUR SONG ..... Elton John, UNI

From "Cashbox"

## ALBUMS

- 1 (3) ALL THINGS MUST PASS ..... George Harrison, Apple
- 2 (1) BRIDGE OVER TROUBLED WATER ..... Simon and Garfunkel, CBS
- 3 (2) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS ..... CBS
- 4 (4) LED ZEPPELIN III ..... Atlantic
- 5 (5) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol. 4 ..... Various Artists, Tamla Motown
- 6 (10) TUMBLEWEED CONNECTION ..... Elton John, DJM
- 7 (7) SWEET BABY JAMES ..... James Taylor, Warner Bros.
- 8 (19) JOHN LENNON/PLASTIC ONO BAND ..... Apple
- 9 (8) DEEP PURPLE IN ROCK ..... Harvest
- 10 (6) EMERSON, LAKE AND PALMER ..... Island
- (14) T. REX ..... Fly
- 12 (9) AFTER THE GOLD RUSH ..... Neil Young, Reprise
- 13 (26) PENDULUM ..... Creedence Clearwater Revival, Liberty
- 14 (12) ABRAXAS ..... Santana, CBS
- 15 (11) WATT ..... Ten Years After, Deram
- 16 (15) AIR CONDITIONING ..... Curved Air, Warner Bros.
- 17 (20) EASY LISTENING ..... Various Artists, Polydor
- 18 (16) FRANK SINATRA'S GREATEST HITS Vol. 2 ..... Reprise
- 19 (25) DEJA VU ..... Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- (18) LED ZEPPELIN II ..... Atlantic
- 21 (17) STEPHEN STILLS ..... Atlantic
- 22 (21) LET IT BE ..... Beatles, Apple
- 23 (24) CANDLES IN THE RAIN ..... Melanie, Buddah
- 24 (13) PAINT YOUR WAGON ..... Soundtrack, Paramount
- (30) LEFTOVER WINE ..... Melanie, Buddah
- 26 (—) ELTON JOHN ..... DJM
- 27 (—) NEW MORNING ..... Bob Dylan, CBS
- 28 (—) TEMPTATIONS GREATEST HITS Vol. 2 ..... Tamla Motown
- 29 (23) LIZARD ..... King Crimson, Island
- (—) WISHBONE ASH ..... MCA

Two titles tied for 10th, 19th, 24th and 29th positions.

## America's Top 30 LPs

- 1 (1) ALL THINGS MUST PASS ..... George Harrison, Apple
- 2 (2) PENDULUM ..... Creedence Clearwater Revival, Fantasy
- 3 (5) JESUS CHRIST SUPERSTAR ..... Decca
- 4 (3) ABRAXAS ..... Santana, Columbia
- 5 (4) JOHN LENNON/PLASTIC ONO BAND ..... Apple
- 6 (7) SLY AND THE FAMILY STONE GREATEST HITS ..... Epic
- 7 (9) ELTON JOHN ..... UNI
- 8 (6) THE PARTRIDGE FAMILY ALBUM ..... Original TV Cast, Bell
- 9 (8) STEPHEN STILLS ..... Atlantic
- 10 (38) TUMBLEWEED CONNECTION ..... Elton John, UNI
- 11 (14) THE WORST OF JEFFERSON AIRPLANE ..... RCA
- 12 (39) LOVE STORY ..... Original Soundtrack, Paramount
- 13 (—) CHICAGO 3 ..... Columbia
- 14 (10) GRAND FUNK LIVE ..... Capitol
- 15 (12) LED ZEPPELIN III ..... Atlantic
- 16 (18) WHALES AND NIGHTINGALES ..... Judy Collins, Elektra
- 17 (17) PORTRAIT ..... 5th Dimension, Bell
- 18 (24) EMITT RHODES ..... Dunhill
- 19 (—) PEARL ..... Janis Joplin, Columbia
- 20 (20) BLOWS AGAINST THE EMPIRE ..... Paul Kantner, RCA
- 21 (19) WATT ..... Ten Years After, Deram
- 22 (11) CLOSE TO YOU ..... Carpenters, A&M
- 23 (—) TWO YEARS ON ..... Bee Gees, Atco
- 24 (13) SWEET BABY JAMES ..... James Taylor, Warner Bros.
- 25 (15) NATURALLY ..... Three Dog Night, Dunhill
- 26 (22) CHICAGO ..... Columbia
- 27 (34) TAP ROOT MANUSCRIPT ..... Neil Diamond, UNI
- 28 (34) CANDIDA ..... Dawn, Bell
- 29 (—) ELVIS COUNTRY ..... Elvis Presley, RCA
- 30 (33) BLACK SABBATH ..... Warner Bros.

From "Cashbox"

THE MELODY MAKER acknowledges the valuable co-operation of record dealers this week in making available their returns for the Pop 30 despite the disruption of postal services.

sont simplement honnêtes, et ceux de T. Bone Walker donnent une bonne idée de ce dont il est capable lui, le maître de B.B. King. — JACQUES CHABIRON.

MEMPHIS SLIM  
BLUE MEMPHIS. Memphis suite. You want to know. Boogie-woogie 1-9-7-0. Otis Spann and Earl Hooker. Chicago seven. Mason-Dixon line.  
BARCLAY 920.214/30 cm  
Virtuellement naturalisé français (il vit en France depuis presque dix ans), Memphis Slim a cependant considérablement ralenti sa production discographique. Peut-être est-ce la faute d'une inspiration qui le visite moins fréquemment, peut-être est-ce parce que personne ne manifestait le désir de faire un disque avec lui? Il aura fallu que Philippe Rault l'emmène à Londres où il rencontra les meilleurs bluesmen anglais, dans un studio, pour enregistrer ce « Blue Memphis ». Une incontestable réussite, et un disque important, qui prouve que le blues n'a pas de couleur (le travail tout simplement ahurissant de Peter Green et Duster Bennett). Important aussi parce qu'original pour qui connaît Memphis Slim, pour qui pense que ses immenses doigts ne savent plus inventer de nouveaux des- sins sur les claviers. Ce qu'il fait ici n'est peut-être pas aussi « capital » que ce qu'il enregistra voici quinze ou vingt ans, mais des titres comme « Feel likescreaming an' crying » (de « Memphis suite ») ou « Otis Spann et Earl Hooker » ne peuvent être considérés comme des créations mineures. Il est d'autre part peu fréquent d'entendre Slim accom- pagné par une section de

cuivres, surtout lorsque ces cuivres ont pour noms Henry Lowther ou Nick Evans, qu'à l'orgue on trouve John Paul Jones, Steven Thompson (parfois) à la basse, et Conrad Isadore (bateur de Steve Stills). Vraisemblablement, Slim n'a jamais été si bien entouré (d'ailleurs, il le reconnaît lui-même). Il semble heureux de pouvoir se raconter à loisir dans cette « Memphis suite » à la conclusion optimiste (les paroles sont en encart). Ce n'est certes plus le blues du ghetto, lorsque Slim parle de lui-même, mais à l'entendre chanter Otis Spann et Earl Hooker, on voit bien qu'il n'a rien oublié. — JACQUES CHABIRON.

GTO'S  
GIRLS TOGETHER OUTRA- GEOUSLY

PERMANENT DAMAGE  
STRAIGHT STS 1059/30 cm  
Girls Together Outra- geously: ces filles, ce sont les plus célèbres groupies qui, pour Zappa et Straight Records, racontent, miment et chantent leurs expé- riences amoureuses. Do- cument sociologique, mais aussi véritable comédie mu- sicale. Produits du popstar system, elles jouent leur personnage de déléguées qui vivent dans l'instant, éter- nellement amoureuses de la vedette pop, de l'homme- fétiche: ironiques, pleines d'un humour follement drôle, images d'une déca- dence de la femme-objet qu'elles continuent à sym- boliser, en même temps qu'« outrages » aux mœurs et aux traditions de la femme-mère. Chansons, chœurs, on sent combien elles ont influencé Zappa. Souvenez-vous des pre- miers albums, avec Suzy Creamcheese. Comédie mu- sicale dont les parties ins- trumentales sont assurées par Ian Underwood, Art Tripp, Roy Estrada, mais aussi par Jeff Beck et Zappa... au tambourin. Fan- tastique délire érotico- comique, hymne à la per- version et au sexe, elles ont conçu entièrement l'al- bum. On verra que plus d'une pop star est tombée dans les filets de Miss Pamela, Miss Mercy, Miss Cinderella, Miss Sandra, Miss Christine, et a été

# LA MAISON DU JAZZ

le magasin  
des musiciens

Un choix incomparable d'instruments, d'amplificateurs, et de sonorisations à des prix très étudiés.

Vous pourrez essayer sans contrainte les instruments les meilleurs de leur catégorie.

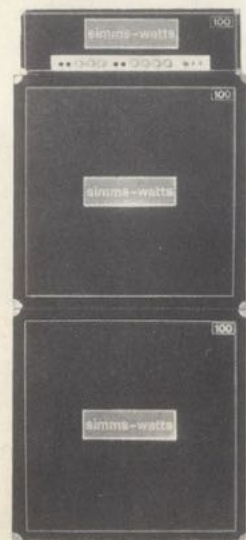
Nombreuses occasions  
CRÉDIT - REPRISE

LA MAISON DU JAZZ  
24, rue Victor Massé  
Paris 9<sup>e</sup>. 878.29.61



# DOREMI C.D.E.

Vous présente la nouvelle série d'ampli, sono professionnelles et orgues :



Ampli Simms Watts :  
AP 100 - PA 100 - AP 150  
PA 150 aux nouveaux  
prix 1971 !



Ampli MAC - Mac 4  
Reverb. - Mac 4 Bass -  
Mac 6 Reverb. - Mac  
6 Bass - Mac 2 Reverb -  
Sono Mac 6.



Orgues Elgam - Beat 44 - Junior II - Orgues CRB -  
Rubin - Cabine Spacesound (effet Leslie).

Documentation et renseignements chez nos revendeurs

Service après vente, pièces détachées, garantie chez **STÉ DOREMI**, 227, rue Diderot, Vincennes (94) qui distribue également : CDE, Mac, Mack, Fime (amplis à transistors), Kemble Cramer, Schulze-Pollmann, Weston, Fleury-Courtois, Fratelli Polverini.



victime des caprices de ce « dôme du plaisir » qu'elles veulent représenter. Un album qui prouve l'importance du disque quand on sait en utiliser toutes les ressources, ici opéra-bouffe, comédie musicale ou tout cela à la fois. — **PAUL ALESSANDRINI**.

**JAMES BROWN**  
**SUPER BAD**. Super bad (1, 2 & 3). Let it be me. Sometime. A man has to go back to the crossroads. Giving out of juice. By the time I get to Phoenix. **POLYDOR 2310089/30 cm.**

Voix enthousiaste : « The star of the show! The hard workin' Mister Dynamite!! Mister... Jaaames Brown!!! » C'est vrai qu'il travaille dur Mister James Brown : ce n'est pas tout le monde qui enregistre un album chaque mois depuis cinq ans. Celui-ci, en dépit de son titre est presque aussi bon que les autres, un peu différent malgré tout parce qu'on y trouve des thèmes que l'on s'attendait à y trouver : James Brown chantant Gilbert Bécaud, ça n'est pas si banal, n'est-ce pas. Mais le morceau de résistance du disque, c'est bien entendu « Super bad », long halètement en trois parties traversé par un solo de sax quasiment free assez inhabituel en ces lieux, il faut bien l'avouer. Ça swingue au maximum, comme d'habitude, grâce à cette fabuleuse section rythmique qui répète jusqu'à l'hypnose les mêmes riffs de guitare, la même ligne de basse, les mêmes figures de batterie. On s'y laisse prendre, parce qu'on ne peut pas faire autrement, parce que tout est ici porté à une autre dimension, bien au-delà du grotesque que n'éviterait

dans les mêmes circonstances aucun autre artiste que Mister James Brown, bien au-delà de l'ennui aussi, en dépit de la répétition mécanique des mêmes clichés. James Brown sera à Paris au début de mars, pour trois jours. Ceux qui ont vu son indescriptible show il y a deux ou trois ans ont déjà leur billet en poche parce qu'ils ne voudraient rater pareil spectacle pour rien au monde. Les autres feraient bien d'en faire autant, ils en prendront plein les yeux et les oreilles (je ne dis pas « pour pas un rond », parce que...). La cire de ce disque, comme celle de tous les autres, ne peut offrir qu'un faible, très faible aperçu de ce qu'est un show de



James Brown, un truc que Cecil B. de Mille n'aurait pas osé, un spectacle qui vous laisse écrasé dans votre fauteuil, emporté par la vague, incapable de formuler le moindre jugement critique. Il n'y a pas de critique à faire, de toute manière, ou alors il faudrait inventer des mots neufs, gigantesques, à la mesure de cette démesure. Finalement, ce disque-ci est moins bon que le double fabuleux qu'est « Sex Machine » : un peu trop sucré pour qui ne peut apercevoir les lumières reflétées sur les capes de satin du petit boxeur tout noir, ruisselant de sueur. — **PHILIPPE PARINGAUX**.

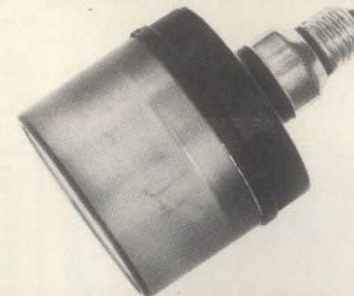
**JAMES GANG**  
**RIDES AGAIN**. Funk 49. Asshtonpark. Woman. The Bomber. Tend my garden. Garden gate. There I go again. Thanks. Ashes the rain and I. **PATHE CO 6291809/30 cm** Deuxième album de ce trio de hard rock, qui, avec Grand Funk, triomphe aux

REGLEZ VOUS-MEME LA CADENCE DE VOS ECLAIRS

## MINI FLASH MODÈLE 70

144 F. T.T.C.

LE PLUS... PUISSANT 3 w/sec... ECONOMIQUE — de 3 w... ATTRACTIF vu la forme de sa lentille il "flash" sous 360°... LE MOINS CHER.



## PROJECTEUR L.S.D. 150 w. durée 2.000 h.

600 F. T.T.C.

projecteur mobile produisant des formes mouvantes lumineuses et fantastiques.



## STROBOSCOPE - SUR FRÉQUENCES MUSICALES

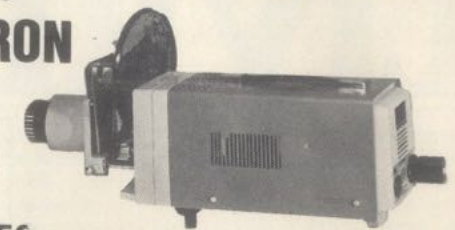
l'ensemble avec  
1 projecteur.  
2.500 F. T.T.C.



de 1 à 6 projecteurs.

## NOUVEAU LIQUATRON

De 1.600 F. T.T.C.  
à 3.000 F. T.T.C.



5 MODÈLES

projecteur de grande puissance, réussit pour la première fois une lumière liquide automatique.

## COLOURGRAM

Réglage manuel des 4 circuits. Appareil livré avec micro pour commande directe.



3.000 F. T.T.C.  
4 fréquences réglant chacune 2.000 w. de lumière.

## SCENILUX-LOCAMAT

9, 9 bis, 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS-14<sup>e</sup> - TÉL. : 331-13-94, 23-95 et 588-72-13

a réalisé les éclairages de Johnny Hallyday au Palais des Sports, des nuits d'Amougies, d'Aix-en-Provence, de la revue Hair. Projecteurs et stroboscopes pour les spectacles Béjart et l'Opéra au Palais des Sports ; Rabelais à l'Élysée Montmartre et tout le matériel pour discothèques, cabarets, théâtres. Études, devis gratuits, catalogue sur demande.

Etats-Unis. Ils illustrent ce retour après les expériences californiennes psychédéliques et post beatleiennes, à la rock and roll music. Très proche de Led Zeppelin mais avec une plus grande recherche rythmique, les musiciens jouent à perdre haleine, restituant la voix hurlante des rockers, mais gardant l'héritage des défunts Cream. Retour à la violence du son, aux hurlements de la voix, mais sans l'intensité dramatique et la perversion des Stooges, ou des Rolling Stones. Une « simplicité » rythmique qui garantit l'efficacité, une tension soigneusement entretenue, maintenue durant les deux faces de l'album. Aucune proposition nouvelle, mais l'éclatement de l'instant, de la transe et de la frénésie. Rien de moderniste ou d'avant-gardiste, mais la restitution d'un climat qui répond toujours à une nécessité pour le public américain (cf. le succès de Led Zeppelin) : celle d'un son électroacoustique fruste, des accords

puissants et carrés; une sorte de brutalité sonore, animale qui reste la tradition de la musique pop, mais qui n'exclut pas les prouesses techniques de la guitare se répandant en

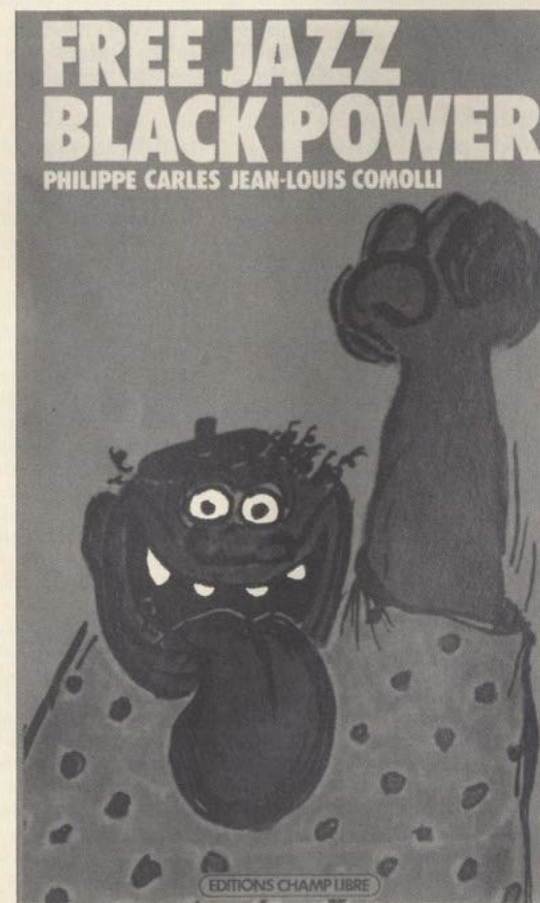
**James  
gang  
rides  
again**

grandes nappes (feed back), comme dans « The Bomber », ou le goût, parfois, de la ballade comme dans « Ashes, the rain and I ». Ce disque appartient au même courant que Led Zeppelin, auquel il ne manque pas de faire penser, d'une manière presque suspecte. — **PAUL ALESSANDRINI**.

**ROBERTA FLACK**  
**CHAPTER TWO**. Reverend Lee. Do what you gotta do. Just like a woman. Let it be me. Gone away. Until it's time for you to go. The impossible dream. Business goes on as usual. ATLANTIC 940.062/30 cm C'est curieux, l'histoire que raconte Jerry Butler sur les notes de pochette, je l'ai exactement vécue à Montreux, l'an dernier. Dans la salle de concert du Casino, une équipe de télé préparait son tournage dans la panique et le brouhaha habituels. C'étaient des Allemands, qui s'interpellaient féroceement d'un bout à l'autre de l'immense pièce. Et puis soudain tout a changé. Tranquillement, une jeune femme s'est approchée du piano et a commencé à jouer, comme si elle pensait à autre chose. Les gens, comment avaient-ils pu entendre ces notes doucement égrenées, se sont tout à coup tus et ont fait cercle autour d'elle dans le silence le plus attentif, que vous puissiez imaginer, dans une

sorte de recueillement extraordinaire. La jeune femme semblait ne pas les voir. Elle s'est mise à murmurer, les lèvres closes, puis elle a chanté, d'une façon bouleversante. Sa voix frêle semblait caresser les mots avant de les libérer, dans une douceur et une clarté confondues à celles de la lumière venue du lac. Elle s'appelait Roberta Flack, et ceci est son second album, Chanteuse « classique », en ce sens qu'elle fait appel pour s'exprimer à une technique vocale parfaite, Roberta Flack aime à se promener sur des jolies mélodies, sur des ballades tendres auxquelles elle insuffle ce frisson de vie qui s'appelle soul, sans avoir l'air d'y toucher, sans jamais forcer sa voix. On pense, en l'écoulant, à Nina Simone (surtout), à Aretha, à Julie Driscoll parfois (« Reverend Lee »). Jamais, cependant, Roberta Flack n'est autre chose qu'elle-même, entièrement. — **PHILIPPE PARINGAUX**.





Le free jazz est apparu au temps où la révolte noire se radicalisait. Le Roi Jones, dans « le Peuple du blues », avait, premier critique noir, décrit les étapes de la naissance du blues, et la spoliation par l'Amérique blanche des éléments vivants d'une culture noire. Philippe Carles et Jean-Louis Comolli veulent déborder le cadre culturel pour aborder le « politique » : engager par une étude parallèle de l'histoire du peuple noir américain et de l'évolution du jazz, celle des conditions de production, et de montrer ainsi la mainmise, la récupération ou la répression par la bourgeoisie et les valeurs capitalistes de cette musique. Déterminer ainsi les rapports entre idéologie et musique noire. De là le free jazz, dans son refus des cloisonnements, son retour au spontané, aux formes libres, dans un désir de retrouver son identité profonde, est apparu comme révolte à l'intérieur d'un jazz que la bourgeoisie avait su récupérer à des fins de « consommation courante ». A travers Archie Shepp, Ornette Coleman, Ayler, Marion Brown, etc... s'exprimait une opposition violente à la répression du colonialisme culturel occidental. De là ce retour à l'Afrique, à la polyrythmie, à la définition d'un nouveau style de percussion avec Murray ou Milford Graves, l'importance du cri pur. C'est dire que les auteurs ont tenté ici le premier travail d'approche marxiste sur la musique noire, d'une cohérence et d'une rigueur infaillibles. La théorie s'articule sur des exemples historiques précis, des citations de Shepp, Coleman, et de celui qui fut le précurseur, le visionnaire, de cette révolution musicale, Mingus. Free jazz et Black-Power, car le parti révolutionnaire noir a dépassé le simple nationalisme culturel noir d'un Le Roi Jones pour placer son combat dans la lutte contre l'oppression capitaliste, et ainsi établir la liaison avec les mouvements révolutionnaires blancs (voir pour cela l'évolution idéologique d'Eldridge Cleaver à travers son livre et ses interviews). Au moment où la critique de jazz se meurt, privée

du travail critique qu'effectuaient Pinget, Le Bris, Buin dans Jazz Hot, et Comolli et Carles, justement, dans Jazz Magazine, ce livre était indispensable. Somme d'un travail critique, mais aussi proposition pour une étude similaire des autres formes d'action musicales, et des rapports musique et idéologie, pour dépasser le niveau de critique petite bourgeoise, fondée sur le bon et le mauvais, et qui tend à vouloir nier les conditions socio-économiques qui déterminent une musique. Pour le domaine pop, ce travail n'a pas été commencé, et pourtant, comment ne pas en sentir la nécessité ? Dommage que Carles et Comolli n'aient pas compris l'importance de cette musique dans le mouvement larvé qui secoue la civilisation occidentale : les fermentes et le reflet d'une révolte, confuse certes, mais combien riche (« Free jazz et Black Power », Ed. du Champ Libre).

Pour comprendre l'exploitation des Noirs aux USA et le racisme d'où naissent les ghettos, donc mieux comprendre l'importance de ce mouvement de révolte, il faut lire le « Journal d'une fille de Harlem », de Julius Horwitz (Seuil). Descente au cœur du ghetto, là où la détresse, le non-sens d'une vie, s'expriment au jour le jour — excroissance honteuse de la civilisation du fric — l'autre visage d'une Amérique, que n'a pas su voir Edgar Morin. Journal fictif, qui retrace une somme de récits reçus par un employé à l'« Assistance » : comment et pourquoi la descente aux enfers, la délinquance, naissent dans ce climat quotidien de la terreur et de la misère (crasse, drogue, prostitution, flics). Plus que des prolétaires, ce sont les réprimés, les laissés pour compte, ceux qui deviennent la plaie, parce que témoins accablants, auxquels on ne permet que de survivre, par des allocations et sous une répression exercée dès l'enfance. Un livre pour mieux comprendre l'incendie, les pillages, à Watts ou ailleurs, par les enfants noirs des ghettos, lors de ce que l'on a coutume d'appeler chaque année dans la presse américaine

« l'été chaud » ; pour mieux comprendre aussi l'œuvre du Black Panthers Party et sa rupture totale avec la bourgeoisie noire intellectuelle et collaboratrice.

« La Culture du pauvre », de l'Anglais Richard Hoggart (Ed. de Minuit), n'est pas un livre de sociologie tout à fait comme les autres. Tentative pour concilier l'étude sociologique et le récit. La culture du pauvre, c'est ce qui est l'environnement quotidien du prolétariat. L'auteur qui a réussi à franchir les cloisons presque étanches élevées entre les classes sociales, puisque issu de milieu ouvrier, ne veut pas étudier uniquement en statisticien, en scientifique : ethnologue, il veut aussi décrire le décor d'une vie : les rapports familiaux, les grandes théories morales, le réalisme de la vie quotidienne, à travers la presse, les machines à sous, la chanson ; les notions populaires de débrouillardise, de fatalité (chance, destin), la religiosité ambiguë ; l'univers mental engendré par la séparation des classes, toutes les formes de tabou qui sont aussi des formes d'oppression culturelle, savante, par le travail, l'éducation, les communications de masse (TV, presse). Les réactions, comportements des « petites gens » sont décrits, nourris de toute la richesse d'une expérience vécue, mettant en lumière le conditionnement social et culturel par la classe dominante.

A la pression culturelle fait place, quand il y a réaction, refus ou révolte, la répression. Les documents sur le comportement de la police française, réunis par Denis Langlois, conseiller juridique de la Ligue des Droits de l'Homme (« Les dossiers noirs de la Police Française », éd. du Seuil), sont à ce titre révélateurs : usurpation de droits, torture, intimidation, ruinent le mythe de la police protectrice des « braves gens », faisant bien sentir qu'il existe aussi une justice de classe. Les persécutions physiques et morales, l'agression et les actes purement illégaux, sont d'autant plus fréquents que les présumés coupables sont Algériens, Africains, prolétaires sans défense, disgraciés

de la société française... ou militants politiques. Sans parler des erreurs judiciaires. Les flics au service de la classe dominante « règlent les comptes » au nom de la société. D'autant plus qu'il existe des rapports plus que troubles entre la police et les truands. Stéphane Vincentanne, dans « La bande à Pierrot le Fou » (Champ Libre), met à nu les rouages de la machine, définit les interférences entre les « bons » et les « méchants » : comment les membres de la bande de Pierrot le Fou furent utilisés par la Gestapo, puis par les diverses polices d'après la résistance et la libération, laissés libres de leurs mouvements pour « services rendus ». Une collusion permanente qui démontre que la société bourgeoise est prête à utiliser toutes les armes pour sauvegarder sa suprématie, son pouvoir, de la collaboration à la récente affaire Ben Barka. On comprend mieux alors la violence de l'anarchiste Joseph Dejacque, ouvrier révolutionnaire et poète précurseur de la commune (« A bas les chefs », éd. Le Champ Libre), révolté, conscient, qui articule sa pensée sur un appel au terrorisme. Hymne au peuple, à la révolte, cette écriture féroce, exprime la présence de la haine de l'exploitant, de l'opresseur, appelle la justice de classe. On sait comment M. Thiers répondra à la Commune, au soulèvement du prolétariat, ce que Dejacque avait prédit. Étonnant de lire aussi sous sa plume des textes visionnaires sur la libération des Noirs américains. Bien plus qu'un ouvrage théorique ou un document, c'est une tentative éclairée pour décrire les étapes qui conduisent aux actes suicidaires, à la violence anarchiste et jusqu'au boutiste. Dans les rayons de la littérature populaire, il faut réserver une place à part à « La Reine du Sabbat » (Eric Losfeld, éditeur), roman fleuve d'une sorte d'Alexandre Dumas fantastique, Gaston Leroux : de multiples personnages, dont l'identité même n'est pas toujours bien définie, certains se divisant en plusieurs personnalités, traversant de multiples

pays, vivant des aventures échevelées qui, à la fin du livre, se rassemblent, culminent dans l'œuvre d'une seule volonté, celle d'une sublime et horrible vengeance. « Le Dieu Poisson », de Fred Chappell, dernier-né de la collection Dans l'Épouvante (Christian Bourgois, éd.), décrit le cycle infernal qui entraîne un pasteur puritain à la déchéance masochiste, dans des rites de sorcellerie paysanne. La projection de ses phantasmes, éveillés à la vision des yeux diaboliques d'une fille de métayers, yeux de poisson, yeux d'animal froids et vides. Montée d'une sourde démente qui le pousse aux actes monstrueux. Fantastique récit, d'une prodigieuse richesse psychanalytique, projections des phantasmes morbides d'une culture puritaine.

Toujours chez Bourgois, dans la nouvelle collection Dans le fantastique, « Le Grand Midi », d'Yves et Ada Rémy : climat kafkaïen, sorte de voyage à travers l'imaginaire, mais où le symbolisme des situations rappelle que les codes moraux sont toujours en vigueur. Et dans le domaine de cette nouvelle littérature populaire, la science-fiction, il faut lire « Ubik », de Philip K. Dick (Laffont, collection Ailleurs et Demain). Concession au genre, certes, mais c'est ce qui fait le prix de cette littérature. Qui est Ubik ?

Pour les passionnés du genre, c'est un dossier complet sur le cinéma fantastique qu'offre le livre de René Prédal (éd. Seghers), tentative pour cerner cet univers du film parallèle qui possède ses chefs-d'œuvre. Tentative de synthèse dégageant tous les grands thèmes du cinéma fantastique et du cinéma d'horreur, assortis d'illustrations nombreuses, livre auquel on pourrait tout au plus reprocher un amalgame de recherches cinématographiques différentes, allant de « Nosferatu » à « Mr Freedom », en passant par les Frankenstein, etc. Néanmoins, c'est une étude précieuse pour tous ceux qu'intéresse ce genre « à part » mais pourtant essentiel dans le cinéma. — PAUL ALESSANDRINI.



# PETITES ANNONCES

6 F la ligne + T.V.A. 23 % — Payables à la commande

## VENTES

- Bass. V. Ampli 40 W. + 2 baffles : 800 F. Tél. 333.49.12.
- Vds Hofner Basse Violon 1969 avec coffret : 700 F. Tél. 655.38.73.
- Vds Ampli basse Eko 66 W. : 700 F. Guit. basse : 350 F., Guit. Framus 12 cordes + micro : 350 F. Tél. 237.43.34.
- Vds tête ampli Marshall 100 W. baffles Elka, Fender. Prix à débattre. Tél. LOU 85.08, 18-19 h.
- V. Ampli Gibson 45 RVT + Baffle 150 W. : 1.500 F. + Orgue Vox Continental 1 clavier : 3.200 F. Tél. 922.70.81.
- Vends Fender Strato. Bon état. Prix : 1.200 F. Tél. 350.69.48. De 20 h. à 21 h.
- Urg. V. Amp. Gibson 30 W. réels. Réverb. trem. excel. état : 1.000 F. Tél. 535.33.94. Daniel après 19 h.
- A vendre SONO 75 Watts complète : 4 micros, réverb. écho. 2 baffles. Prix : 2.800 F. 1 saxo alto Selmer doré impeccable avec étui. 900 F. Durand Robert, Phénix N 6, 77-Fay-les-Nemours. Tél. 428.08.20 poste 506.
- V. baffle Fender Bassmann 50 W. 800 F. 2 baffles Cabasse 50 W. 700 F. pièce. Ampli Merlaud 50 W. 600 F. Prix à débattre. Tél. 605.40.44.
- Vends guitare Gibson, caisse 2 micros ES 175 D. Excellent état. Etui rigide : 1.700 F. Tél. 344.32.21.
- V. Guit. basse Welson 3 Mic. + Housse. Tête Martial ts trans. 45 W. 5 entrées Vibrato Baffle Martial 2.000 F. Tél. 535.34.42 de 18 h. à 20 h. Jean Louvet.
- V. Basse Diamond. T. b. ét. 450 F. Garantie. Tél. 406.25.30.
- V. Sono Dynaccord ampli 100 W. + Reverb. + 3 colonnes (toute neuve) : 3.600 F. P. Dargère, Orjères (28). Tél. 27.

● V. Fender Stratocaster 1.950 F. V. Hoyer type Gibson 950 F. V. Distorsion Marshall 250 F. V. Ampli Shade 40 W. 1.000 F. E. Falesse, 56, av. de la Corse, Marseille-7<sup>e</sup>. Tél. 33.04.12.

- V. Ampl. Burns 50 W. 750 F. Stevens 50 W. + Reverb. 1.000 F. Fender-Bassman nf. 50 W. 2.700 F. Guit. Baldwin bon ét. 1.000 F. Sono Meazzi 60 W. effets. 2.500 F. Ecr. Casses, route du Sicol, 12-Aubin.
- V. Ampli Sound 45 W. Réverb. Trem. ét. neuf. Tél. 343.0094.
- V. Hagstrom bass neuve s/s garant. 900 F. Tél. 655.56.16.
- V. Orgue Farfisa 1 clav. + péd. 5 oct. B. ét. 1.800 F. Tél. TRO. 39.73.
- Urgent : V. Ampli 40 W. + baffle + Réverb. + Vib. Prix : 750 F. Tél. 735.34.75.
- V. Basse Welson 1/2 cais. état neuf. : 800 F. Tél. 523.23.87. 19-21 h. demander J.-Claude.
- URG. V. Amp. Faylon 100 2 corps ABS neuf : 2.400 F. et Guit. Télécaster. B. état : 1.300 F. Ecr. J.-F. Outin, 170, av. de Paris, 94-Vincennes.
- V. Batt. Améric. B. état : 1.900 F. Vandeveld. Tél. 577.46.50, le soir.
- V. Elka 70 W. Vib. Reverb. 2 HP Celestion : 1.300 F. Tél. 782.17.03.
- V. Collins B 200, 1 an : 4.000 F. Delhorbe, 25, r. P.-Curie, 94-Ville-neuve-le-Roi.
- Vds disques Rock'n'Roll rares. Coupu, 29, bd d'Anjou, 35-Rennes.
- V. Orgue Philicorda neuf, Prix à déb. B. Rosso, 40 C, bd Voltaire, Marseille.

● A vendre : LP « SATURDAY CLUB avec BIG BLOND BABY et WEEP NO MORE MY BABY. Ces 2 titres de JOHNNY KIDD ne sont parus sur aucune autre marque. Les premiers numéros de SALUT LES COPAINS. Les anciens numéros de DISCO REVUE. Ecrire à FICKINGER Norbert, 38, rue Ste-Barbe, 57-PETITE-ROSSELLE.

● Opus 24. V. Ampli Basse 200 W. Stéréo. Sono Fender 100 W. Tél. 88.17.21, N 29-Morlaix.

● A vendre Orgue CAPRI + Ampli STEELPHON 100 W. état neuf. TAGLIETTI, 4, rue Jean-Baptiste-Corot, 95-MERIEL.

● V. Ampli Fender Band Master 60 W. : 1.800 F. Tél. 336.31.16, ap. 21 h.

● V. Batterie Olympic 500 F. + Ampli Davoli 30 W. : 700 F. Tardé, cité Laboissière, 25-St-Sébastien-de-Morsent. Tél. 34.90.21.

● V. Basse Stevens Val. : 1.300 F. Px : 600 F. G. Flavigny, 177, rue de la Croix-Nivert, Paris-15<sup>e</sup>.

● V. meuble Farfisa Ballata. 2 clav. Tél. ANJ. 11.92.

● V. Vox Foundation. Et. neuf : 2.800 F. Tél. 551.68.47, Eric.

● V. Ampli EKO 50 W. : 900 F. Guit. Hagstrom 600 F. P. Jakubies, 5, rue Musset, Paris-16<sup>e</sup>, ap. 19 h.

● V. FBT 50 W. Bass. Tél. MIC. 61.63.

● V. Ampli Bassman Fender 80 W. + basse mic. Burns : 2.000 F. ou sépar. - J. MAS, 4, bd Rivet, Marseille-8<sup>e</sup>. Tél. 77.77.94.

● Affaire à saisir. A vendre Electravox Hohner clavier piano dernier modèle avec quinte garantie tout neuf : 2.000 F. au lieu de 5.850 F. Jean Gillet, Goasuen Logonna Daoula, 29-N. Tél. 112.

● Vends Commerce Musique. Instruments. Affaire saine, facile à tenir. Convient à musicien dynamique. Ecrire au journal qui transmettra.

● V. Collins B 100. Et. nf : 1.800 F. Vox AC 30 basse 1.500 F. Strato Fender. Tél. LIT. 37.42, ap. 19 h.

● Pendentifs POP originaux. Faits par jnes art. - 10 F. pièce. Casadesus, B.P.5. 92-Saint-Cloud.

● ELECTRONIC - MUSIC Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, LIVRY-GARGAN, Tél. 927.29.42. Amplis GUITARES, ORGUE. Percussion toutes MARQUES. Occasions révisées - Garantie. STATION SERVICE - DEPANNAGE - AMPLIFICATEURS - Toutes marques. Ouvert du mardi au DIMANCHE MATIN - PARKING ASSURÉ - 10 min. de PARIS par autoroute A 3.

## ACHATS

● J'ACHETE Disques soldés fin de séries LIQUIDATION DE FOND Paiement comptant C.H. Boulmier, 13, rue Port-Galand, 92-Bagneux. Tél. ALE. 37.08.

● Achète : Guitare Fender Stratocaster bon état, comptant. Fromont, G., 8, rue P.-M.-Curie, 53-Craon.

## OFFRES D'EMPLOI

● Orch. Variétés, Chanteurs, Chanteuses, Danseuses, nombreuses références. Recherche imprésario pour toutes régions sauf Bretagne, Normandie, Nièvre, Sarthe, Deux-Sèvres, Haute-Garonne, Paris, Isère, Loire-Atlantique. Ecrire : Alain Gueguin. B. P. 34, 56-Lanester.

● Orchestre Variété semi prof. Rech. Urgent Chanteur et Organiste. Tél. 660.41.67, ap. 19 h.

● Recherchons d'urgence chanteurs, guitariste et batteurs chanteurs. Tél. 357.64.07.

● Cherche cuivre accordéoniste galas suivis variétés. Tél. 990.16.03, après 16 h.

● Recherchons pour enregistrement disque chanteur, taille 1 m 90, de forte corpulence, chantant anglais. Tél. 225.98.12.

## DEMANDES D'EMPLOI

● Orch. Variétés, Chanteuses, Danseuses, Chanteurs dont un de Pop, grosse publicité. Recherche pour toute la France et étranger Galas, Bals. Ecrire : Alain Gueguin, B. P. 34, 56-Lanester.

● Hannibal (chanteur), cocotte (batteur) avec mat. + car Volkswagen. Ch. Orch. ou musiciens avec local. Demander Joël (dans la journée) à LEC. 21.39. Poste 315.

● Batteur sur Premier cher. Orch. Pop, semi-prof. ou amat., sur Paris. Tél. PER. 20.77 de 20 h. à 20 h. 30. M. Larbi ou laissez la commission à M. René.

● Bassiste cher. emploi rég. indif. Boulhal Alain, 12 bis, rue Clovis-Hugues, Paris-19<sup>e</sup>. Tél. ANJ. 11.92.

## DIVERS

● GALAS PARIS BANLIEUE Débutants rapides. Form. début. (tes). Ecr. : GALAS E.A. BEAUNE, 4, villa Montcalm, Paris-18<sup>e</sup>.

● Pour galas, bals, tournées, location sono. Propositions diverses, écrire à l'Amicale Jeunes Artistes et musiciens amateurs. B. P. 322, Paris-13<sup>e</sup>. Joindre deux timbres.

Désirez-vous savoir qui distribue tous les labels, marques, collections ou séries de disques en vente en France en 1970 ? Demandez-nous « QUI DIFFUSE QUOI ? » (réalisé par le C.I.D.D.).

# LE METIER

sera heureux de vous l'adresser sur simple demande, et gratuitement (Le Métier, mensuel d'information professionnelle du disque et de l'édition musicale, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9<sup>e</sup>).

# Fender

AMPLIFICATEURS, SONOS, GUITARES, PIANOS RHODES



La nouvelle SONO 100 w : 7820 F  
Les nouveaux amplis 100 w : 5820 F

Documentation sur demande

**GAFFAREL MUSIQUE** DISTRIBUTEUR NATIONAL  
18 bis, rue de Bruxelles, 75-PARIS-9<sup>e</sup> - Téléphone : 874.40.03  
3, rue Guy-Mocquet, 13-Marseille-1<sup>er</sup> - Téléphone : (16.91) 48.34.24